
3 1761 07971770 8

ŒUVRES

DE

Paul Hervieu

ŒUVRES

DE

Paul Hervieu

THÉATRE

***

Le Dédale — Théroigne de Méricourt.



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIV

LE DÉDALE*

PIÈCE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 19 décembre 1903.



A

MADAME JULIA BARTET

RISTAL ET BRONZE DE L'ART DRAMATIQUE

En hommage de respectueuse gratitude

et d'admiration.

P. H.

PERSONNAGES

MAX DE POGIS.	MM.	Le Bargy.
GUILLAUME LE BREUIL . .		Paul Mounet.
VILARD-DUVAL.		Louis Delaunay.
HUBERT DE SAINT-ÉRIC. .		Henry Mayer.
LE DOCTEUR		Siblot.
Un Jeune Paysan.		André Brunot.
MARIANNE.	Mmes	Bartet.
MADAME VILARD-DUVAL. .		Pierson.
MADAME DE POGIS.		Renée du Minil.
PAULETTE.		Leconte.
Le Petit LOUIS		Fleury.

Un Valet de Chambre, Un Valet de Pied,
Une Femme de Chambre.



LE DÉDALE*

ACTE PREMIER

Un salon. — Mobilier riche de bourgeois graves. — Une porte au fond. Une porte à gauche, au premier plan; une autre porte à gauche, au second plan.

SCÈNE PREMIÈRE

VILARD-DUVAL,
puis GUILLAUME LE BREUIL.

UN DOMESTIQUE, *entrant pour annoncer.*

M. Le Breuil.

VILARD-DUVAL.

Faites entrer, et avertissez ma fille. *(Le do-*

---

mestique sort et Le Breuil est introduit.) Venez, mon cher Guillaume...

GUILLAUME.

Ne me faites pas languir, monsieur Vilard-Duval. Dites-moi vite.

VILARD-DUVAL.

Eh bien ! ma femme refuse son consentement...

GUILLAUME.

Oh ! je n'admettais pas que ce fût possible !... Vous m'aviez prévenu, pourtant !

VILARD-DUVAL.

Vous savez donc bien que ce refus ne vise en rien votre personne... Ma femme estime en vous le fils excellent d'un de mes anciens collègues à la Cour. Elle rend hommage à cette sorte de chevalerie que vous ont conférée les entreprises lointaines, vos luttes avec la nature, dans les pays de grand élevage et de grandes chasses... Bref, elle déclare que vous seriez le gendre de son choix si Marianne était veuve. Mais elle n'est que divorcée : l'acte auquel sa mère refuse de souscrire, c'est un mariage sans bénédiction religieuse.

GUILLAUME.

Si votre femme ne reconnaît pas le divorce, comment a-t-elle autorisé sa fille à le demander ?

VILARD-DUVAL.

Vous me semblez ne pas bien connaître la façon dont les choses se sont passées...

GUILLAUME.

J'étais alors en Australie... Depuis mon retour dans votre intimité, les sentiments que j'y montre écartent de moi les bavards ; et ces sentiments, aussi, m'ont retenu de questionner.

VILARD-DUVAL.

En deux mots, voici l'histoire : M. de Pogis, surpris par sa femme en flagrant délit, avait enlevé sa complice, une amie de Marianne. Je déterminai ma fille à demander sa séparation de corps, afin que le mari volage perdît le droit de revenir un beau jour enlever, cette fois, l'enfant commun. Trois ans plus tard M. de Pogis reparut, pour réclamer que le jugement de séparation fût converti en divorce... Croyez bien que ma femme ne se prêta pas à cette solution. Elle fit plaider Marianne à outrance, lui

prêchant que le divorce était impie. Elle en détestait également le caractère définitif. Ma femme, en effet, dans son culte pour les liens du mariage, n'avait pas encore désespéré d'une réconciliation entre les époux.

GUILLAUME.

Est-ce que votre fille se leurrait également de cette possibilité ?

VILARD-DUVAL.

Comment dire ?... Elle est restée si longtemps taciturne, après le choc reçu !... En tout cas, M. de Pogis ayant repris par jugement toute sa liberté, personne n'eut plus ici à rêver de son retour. Il s'est remarié, depuis plusieurs mois déjà, donnant ainsi à sa maîtresse le nom sous lequel Marianne a continué de vivre chez nous... Mais, laissons cela. Je ne suis entré dans ces détails que pour vous expliquer comme quoi ma femme, à aucune époque, n'a transigé sur la question du divorce. Et je doute qu'elle transige jamais... Vous savez, d'ailleurs, que par sa naissance elle est d'une autre race que moi. Elle a reçu, au couvent, l'éducation des filles nobles. Tout semblait même incompatible entre nous : elle était pauvre ; moi j'étais

roturier. Mais l'amour vint et se chargea de nous assortir.

GUILLAUME.

Cependant, vous n'avez pas abdiqué vos idées personnelles ? Vous, n'est-ce pas, le divorce ne vous choque en rien ?

VILARD-DUVAL.

Oh ! moi, j'ai employé ma carrière de magistrat à commander le respect de la loi. J'ai toujours traité en bons citoyens ceux qui l'observaient. J'ai condamné les autres. Aujourd'hui qu'il s'agit, à mon foyer, d'un moyen que la loi consacre, je désavouerais ma vie, je me renierais moi-même, si je disais à ma fille : « Le divorce est légal ; mais la loi de ton pays ne signifie rien ! »

GUILLAUME.

Par conséquent, je peux compter sur vous pour faire sentir auprès de votre fille, auprès de votre femme, le poids de votre conseil et de votre autorité ?

VILARD-DUVAL.

Oui ! Je m'inquiète d'assurer, pour l'avenir, à Marianne, un compagnon de votre sûreté.

Quand ma femme et moi, les vieux, nous nous en serons allés, je veux penser que notre fille ne se trouvera pas seule au monde, avec un garçon qui, peut-être, aura la mauvaise tête du père... Marianne, sans être encore intervenue, connaît par moi l'insuccès de mon effort d'hier soir. Vous allez, avec elle, examiner ce qu'il lui conviendrait de tenter à son tour. Quoi qu'elle décide, dans la circonstance, vis-à-vis de sa mère, je n'abandonnerai pas ma fille... La voici.

SCÈNE II

VILARD-DUVAL, GUILLAUME, MARIANNE.

MARIANNE, *entrant par la gauche, au second plan.*

Bonjour, Guillaume!

GUILLAUME.

Chère Marianne!

VILARD-DUVAL.

Il est informé.

MARIANNE.

Ah!

GUILLAUME.

Oui.

VILARD-DUVAL.

Je vous laisse délibérer ensemble, à cœur ouvert. Je vais écrire chez moi. *(A Guillaume.)* Ne partez pas sans m'avoir reparlé.

GUILLAUME.

C'est entendu. A bientôt!

(Vilard-Duval sort par la porte de gauche, au premier plan.)

SCÈNE III

GUILLAUME, MARIANNE.

MARIANNE.

Vous êtes malheureux?

GUILLAUME.

Pas encore. Je n'imagine pas déjà que vous soyez perdue pour moi.

MARIANNE.

Que voulez-vous que je fasse ?

GUILLAUME.

Vous n'ignorez pas que j'ai, sur toutes choses, des vues simples, des manières expéditives. J'ai rapporté cela de mon existence chez les sauvages. Ne vous choquez donc point de la question que je vais vous poser.

MARIANNE.

Dites !

GUILLAUME.

Marianne, je vous aime, vous m'acceptez, vous êtes libre, nous avons l'approbation de votre chef de famille. Répondez-moi si vous laisseriez prévaloir, contre tant de droits, le scrupule qui tombe du ciel sur nous ?

MARIANNE.

Oh ! mon ami ! vous n'exigez pas de moi une rupture avec ma mère ?

GUILLAUME.

En effet! Je n'écoutais que ma passion. Je me suis exagéré l'écho qu'elle peut avoir en vous!

MARIANNE.

Pourquoi ce ton de reproche et d'amertume?... Lorsque vous m'avez offert de nous marier, je vous ai accueilli avec reconnaissance, avec tendresse. Mais, en même temps, je vous prévenais que vous songiez ainsi à vous donner une compagne dont les élans aveugles, les enthousiasmes fous, étaient restés aux ronces de son chemin...

GUILLAUME.

Je le reconnais : vous ne m'avez promis qu'un fidèle dévouement.

MARIANNE.

Ce que mon cœur pouvait recouvrer, je vous bénis de me l'avoir rendu. J'en étais à la conviction que, sauf d'élever mon fils, je ne serais plus heureuse de rien. Vous m'avez vite persuadée que je pourrais l'être encore de faire votre bonheur... Ce n'est pas tout : vos flatteries ont bientôt ranimé mon pauvre orgueil,

ces chères vanités de la femme que je croyais qu'on m'avait tuées. Mes idées devant vous, mes phrases pour vous se sont remises à faire de la toilette. L'impatience de vous attendre, la joie de votre présence, vos protestations, vos soins, sont devenus comme des fleurs quotidiennes, qui ont recommencé de sentir bon dans les heures de ma vie...

GUILLAUME.

Marianne!...

MARIANNE.

N'est-ce là que du dévouement, sans rien de plus vif ni de plus doux?

GUILLAUME.

Ah! je suis sans doute ingrat, injuste, trop exigeant! Mais c'est que, moi, je vous adore avec la frénésie d'un premier amour!... Avant de m'être rapproché de vous, je ne me doutais pas que l'on fût sujet à concentrer sur un être unique tous ses rêves et tous ses appétits, tous ses délicieux espoirs et tous ses besoins de sacrifice. Il m'a fallu vous connaître pour apercevoir de quelles nuances subtiles, de quels chastes raffinements est composé ce qui mérite de s'appeler une Femme! Et vous m'avez en-

seigné ma dignité d'homme, je vous dois le plus pur de moi-même pour m'avoir fait éprouver que le respect peut égaler le désir !

MARIANNE.

Le bien que vous me faites, en me parlant avec cette ardeur généreuse, je suis confuse de ne savoir vous le payer que par des petits mots !

GUILLAUME.

Ces petits mots, comme vous dites, je saurais m'en contenter si nous étions mariés. Je me résignerais à ce que les grandes expressions ne montassent jamais à vos lèvres, si vos lèvres étaient à moi... Mais, dans la difficulté où nous sommes, je frémis de mesurer, par votre langage, combien vos sentiments à mon égard sont limités !... Puisque vous n'enfreindrez pas l'ordre de votre mère, je n'aurais plus que la chance de la voir céder à vos instances. Et vous n'aurez pas, hélas ! l'angoisse, l'exaspération, la douleur, qui seraient nécessaires ! Vous manquerez de ces plaintes, de ces cris, comme je me retiens de vous en faire entendre, moi qui aime, moi qui souffre !...

MARIANNE.

Sachez bien, Guillaume, que je suis très

émue de vous voir dans cet état! Vous me touchez infiniment!... Si vous supposez que pour vous je ne sois pas prête aux larmes, faites-moi seulement envisager que vous seriez capable de m'en vouloir, de me retirer vos bonnes attentions, votre chère présence... Tenez : ce n'est pas seulement vous-même qui articulez cette menace, et voici déjà que j'en pleurerais!

GUILLAUME.

Mon amie adorée, ne me laissez pas le temps de vous demander pardon. Allez, avec ces nerfs que ma brusquerie a secoués, allez, avec ce cœur qui se gonfle, vous jeter aux genoux de votre mère!...

MARIANNE.

Quoi! tout de suite?

GUILLAUME.

Allez lui dire que vous ne ferez pas mon malheur. Allez lui montrer dans vos yeux que vous n'en avez pas le courage!

MARIANNE.

Je vous en prie, laissez-moi un délai pour me recueillir, pour me préparer mieux à une discussion si redoutable!...

GUILLAUME.

Ah ! que vous êtes vite redevenue prudente et raisonneuse !... Mon pauvre amour ne trouve pas dans ses ressources de quoi vous communiquer l'inspiration. *(Le timbre de l'entrée de l'hôtel retentit.)* N'arrivera-t-il rien, Marianne, que faudrait-il pour faire surgir de vous une de ces lames de fond qui emportent tout ?

SCÈNE IV

GUILLAUME, MARIANNE, PAULETTE.

PAULETTE, *entrant par le fond.*

Je te dérange ?

MARIANNE.

Paulette ! *(A Guillaume.)* Vous connaissez bien ma cousine de Saint-Éric ?

GUILLAUME, *saluant.*

Parfaitement.

MARIANNE, *à Paulette.*

Depuis quand es-tu de retour?

PAULETTE.

Je vais te raconter cela.

GUILLAUME.

Je me retire...

MARIANNE, *à Guillaume.*

Vous devez une visite à mon père. Mais vous repasserez par ici, n'est-ce pas?

GUILLAUME.

Certes! avec joie!... A tout à l'heure!

(Il sort par la gauche, au premier plan.)

SCÈNE V

MARIANNE, PAULETTE.

MARIANNE.

Je te croyais absente encore pour un mois.

PAULETTE.

Dieu merci, non!

MARIANNE.

Tu n'aimes plus la campagne?

PAULETTE.

Quand on a une propriété, il faut bien continuer d'y aller un peu.

MARIANNE.

Tu te plaisais tant, jadis, à y retrouver le tête-à-tête conjugal...

PAULETTE, *changeant la conversation.*

Ton petit Louis va bien?

MARIANNE.

A merveille. Ton fils aussi?

PAULETTE.

Oui, merci... C'est gentil, hein? que nos deux garçons aient le même âge... Dix ans! Que de temps déjà où l'on a changé de coiffure, de figure et de nature!

MARIANNE.

Est-ce que ton mari est revenu avec toi?

PAULETTE.

Nécessairement. Tu auras aujourd'hui sa visite. Je me suis même arrangée pour le devancer ici. J'avais à te prévenir, par rapport à lui.

MARIANNE.

Me prévenir de quoi ?

PAULETTE.

Malgré la grande intimité entre toi et moi, j'éprouve beaucoup de gêne à m'expliquer. Il faut que j'y sois obligée par les circonstances...

MARIANNE.

Allons ! parle !

PAULETTE.

Hubert et moi, nous sommes arrivés de La Charmeraye, avant-hier. Pour l'emploi de ma première journée de retour je lui ai dit, hier soir, que je venais de la passer dans les magasins, avec toi...

MARIANNE.

Oh ! Paulette !... Que me forces-tu à supposer là !

PAULETTE.

Ne t'occupe pas d'approfondir !... Accorde-

moi seulement, s'il y a lieu, de confirmer mon allégation.

MARIANNE.

Étais-tu donc interrogée?... Hubert t'aurait-il marqué un soupçon?

PAULETTE.

Non!... C'est moi que l'inquiétude agite, tant que je ne lui ai pas raconté, en rentrant, où je suis allée, quelles gens j'ai vus, ce que j'ai fait...

MARIANNE.

Voilà un mari bien renseigné!... En tout cas, tu n'aurais pas dû disposer de mon nom, ni me destiner un emploi dans ce genre de comédie!

PAULETTE.

Je ne pouvais pas prévoir qu'Hubert serait pris d'un beau zèle de politesse et dérogerait à ses habitudes. Quand il réintègre Paris, il laisse toujours s'écouler quelque temps avant de venir te présenter ses devoirs. Mon invention alors aurait été déjà de l'histoire ancienne. Je n'y aurais pas craint d'allusion. Et je me serais épargné, crois-le, bien volontiers, de t'en instruire.

MARIANNE.

Vois dans quelles complications tu risques de m'entraîner : hier, je n'ai pas quitté ma mère de tout l'après-midi. Prétends-tu la mettre de complicité? Pour mon compte, je te déclare qu'en outre du respect je reculerais encore devant la rigueur que je lui connais sur le chapitre du mariage.

PAULETTE.

Prétextons auprès d'elle que je n'aie pas voulu avouer à mon mari une visite de famille qu'il m'aurait défendue. Une brouille entre parents, quoi de plus naturel?

MARIANNE, *sonnant.*

Soit!... Faisons le nécessaire. *(Au domestique qui est entré.)* Demandez à ma mère si elle peut recevoir sa nièce de Saint-Éric.

LE DOMESTIQUE.

Mme Vilard-Duval est sortie.

MARIANNE.

Sans m'avertir?

LE DOMESTIQUE.

Pendant que M. Le Breuil était là, elle a dit

de ne pas déranger Madame, et qu'elle emmenait promener monsieur Louis.

MARIANNE.

Bien.

(Le domestique sort.)

PAULETTE.

Quelle chance!

MARIANNE.

Oui, si ma mère ne rentre pas trop tôt la situation est simplifiée. Mais il me reste, vis-à-vis de moi-même, à m'accommoder d'un rôle qui me déplaît au delà de ce que je peux dire!

PAULETTE.

Tu en exprimes assez par le ton que tu mets!

MARIANNE.

Mais aussi, ma chère, depuis le temps que nous sommes liées, tu ne devrais pas ignorer combien je suis rebelle aux compromissions, et que je déteste le mensonge!

PAULETTE.

J'ai peut-être eu un motif de croire que tu n'étais plus si intransigeante...

MARIANNE.

Quel motif?

PAULETTE.

Non, ne m'oblige pas à parler.

MARIANNE.

Ah! pas de réticence! Tu as insinué : Explique!

PAULETTE.

Ce beau garçon qui sort d'ici...

MARIANNE.

Guillaume?

PAULETTE.

Oui, M. Le Breuil.

MARIANNE.

Eh bien?

PAULETTE.

Eh bien, voilà! C'est tout.

MARIANNE.

Tu incrimines l'honnête affection qu'il me porte, et que je lui rends?

PAULETTE.

Depuis un an, M. Le Breuil ne te quitte pas. Cela saute aux yeux qu'il t'adore. Tu l'écoutes avec une prédilection visible. D'après tout cela, je ne me serais, sans doute, rien encore formulé moi-même. Mais le jour où l'on est venu me dire quelque chose...

MARIANNE.

Tu ne fais que d'arriver. C'est donc de ta villégiature que tu rapportes un propos contre moi? De qui le tiens-tu?

PAULETTE.

Ce n'est point de ton mari... de Max, veux-je dire. Nous n'avons, d'ailleurs, plus aucune relation avec M. de Pogis. Hubert et lui se saluent lorsqu'ils se croisent, ce qui est inévitable entre gens si voisins...

MARIANNE.

Et elle?... Tu l'as rencontrée dernièrement?

PAULETTE.

Je l'ai pu dévisager une fois sans qu'elle s'en aperçût. Elle a maigri. Ses yeux se sont creusés, mais ils n'en sont que plus impressionnants...

MARIANNE.

Laissons cette gueuse!... Qu'est-ce qui t'a parlé de moi?

PAULETTE.

La mère de Max. J'ai continué à la voir. Elle est bien innocente, et je la sais bien malheureuse de ce que son fils a été envers toi.

MARIANNE.

Alors, comment se permet-elle sur moi des diffamations?

PAULETTE.

Oh! la pauvre femme! Elle se défendait de tout jugement à ton préjudice. Elle me chargeait de te mettre en garde contre la médisance, dans l'intérêt de son petit-fils comme dans le tien. Il n'entrait que de la bonté dans ses recommandations.

MARIANNE.

N'importe! Cette démarche contient pour moi un grave avertissement. Il est temps que je remédie au mal, par le sacrifice qu'il faudra... As-tu su qui m'avait accusée dans l'esprit de Mme de Pogis?

PAULETTE.

J'ai cru comprendre que c'était sa nouvelle bru, pour s'avantager d'autant qu'elle te nuirait.

MARIANNE.

Et Max?... Quelle attitude a-t-il prise en cette occasion?

PAULETTE.

Sa mère m'a déclaré qu'il ne se doutait de rien.

MARIANNE.

Allons donc! Celle qui me l'a volé aura saisi encore le moyen de me salir devant lui.

PAULETTE.

Elle n'est probablement pas si bête que de réveiller sur toi, de la sorte, les idées de ton ancien mari.

MARIANNE.

Que veux-tu dire?

PAULETTE.

Il paraît que l'imagination de l'homme a des revenez-y vers une femme dont il ne dispose

plus, dès qu'il lui faut se la représenter aux bras d'un autre.

MARIANNE.

Oui, l'on a écrit là-dessus des romans, du théâtre... Tu crois, toi, que si Max apprenait que j'aime quelqu'un, il pourrait ressentir à mon sujet une velléité de regret, de désir ?...

PAULETTE.

Par dépit, par dépravation, oui, c'est fort probable.

MARIANNE.

Tu crois que, par le seul fait d'avoir disposé de ma personne, j'aurais chance de lui infliger je ne sais quoi d'aigu peut-être et de pénible ?

PAULETTE.

Tu me presses de questions ! Ma foi ! je ne peux rien t'affirmer. Tu as jadis témoigné à Max tant d'amour que la fatuité pourrait le rendre incrédule sur les consolations que l'on t'attribuerait. Je ne le vois pas, en effet, s'avouant que tu l'as remplacé.

MARIANNE.

Je peux lui en fournir la preuve indéniable.

PAULETTE.

Comment?

MARIANNE.

En me remariant.

PAULETTE.

Tu ne dis pas cela sérieusement?

MARIANNE.

Très sérieusement. Je ne suis pas la maîtresse de M. Le Breuil. Je me considère comme sa fiancée. Et il est possible que, prochainement, je l'épouse.

PAULETTE.

Oh! Marianne! Dans notre monde, une femme peut subir le divorce; mais elle ne peut pas en profiter pour s'offrir un nouveau mari. Tu encourrais la réprobation générale!

MARIANNE.

Sur quoi se fonde cette réprobation?

PAULETTE.

Ah! dame!... Que sais-je?... On n'a pas encore admis qu'une femme s'expose à mettre en présence le mari d'hier et le mari d'aujour-

d'hui. Il suffit de se représenter sa situation, à elle, entre ces deux hommes!

MARIANNE.

Tu trouves plus décente la situation d'une femme entre un mari et un amant?

PAULETTE.

Depuis que ce cas existe, l'opinion a eu le temps de s'y habituer.

MARIANNE.

D'après ce que tolèrent tes préjugés, ma considération augmente pour ce qu'ils interdisent.

PAULETTE.

Tu ne veux pas comprendre de quoi se choquent les convenances! C'est de l'attestation officielle que la même femme n'a rien de secret pour ces deux hommes qui sont là, en chair et en os. Mais la femme mariée qui prend un amant n'accomplit qu'une action cachée, où la pudeur mondaine n'est pas invitée à voir. Cela n'est inscrit sur aucun registre, cela ne se sait pas...

MARIANNE.

Ah! ouiche!

PAULETTE.

S'il en est su quoi que ce soit, nul n'a le droit d'en être certain...

MARIANNE.

Vraiment!

PAULETTE.

Si quelqu'un acquiert une certitude, par exemple, grâce à une confidence, son devoir est de l'oublier.

MARIANNE.

Mais, petite malheureuse! toi, tu es bien certaine, tu ne peux pas oublier qu'ils sont deux vivants, deux bons vivants, je présume, à qui tu partages ta conscience et ta personne, tes instants et ton corps!... Je ne t'entends parler que des convenances d'autrui! Tu n'as donc pas les tiennes?... Est-ce que la façon dont une divorcée comme moi devient, sur des registres, la femme de deux hommes, à des années de distance entre eux, est-ce que cela peut se comparer à leur appartenir, alternativement, dans la chaude réalité?... Non, vois-tu, pour te garder quelque indulgence, j'ai besoin d'envisager les périls que tu braves. Cette audace seule réhabilite un peu la double honte de l'adultère :

ce mari trompé, avec qui pourtant l'on trompe aussi l'amant.

PAULETTE, *plaintivement.*

Tais-toi!

(On entend un coup de timbre.)

MARIANNE.

Prends garde! Voici Hubert.

PAULETTE.

Mon Dieu! Renvoie-le vite.

SCÈNE VI

MARIANNE, PAULETTE, HUBERT.

MARIANNE, *à Hubert, qui entre par le fond.*

Bonjour!

HUBERT.

J'ai tenu à venir vous serrer la main. Mais je suis dans l'affairement du retour. Je n'ai qu'une minute à moi.

MARIANNE.

En ce cas, je me reprocherais de vous faire asseoir.

HUBERT.

Ça, c'est méchant!

MARIANNE.

Mais non, cher ami...

HUBERT.

Si! si! Vous ne demandez qu'à vous passer de moi, pourvu que je vous laisse ma femme. Savez-vous bien jusqu'à quelle heure, hier, vous l'avez gardée?

MARIANNE.

Non!

HUBERT.

Mon dîner avait eu le temps de refroidir.

PAULETTE.

Voyons, Hubert, ne revenez pas là-dessus!...

HUBERT.

Il était huit heures et demie.

MARIANNE.

On ne s'était pas vues depuis si longtemps!

PAULETTE, *à Hubert.*

Puisque vous êtes pressé, profitez de la voiture. Je vous poserai où vous voudrez. *(Elle a gagné la porte du fond.)* Partez avec moi.

HUBERT, *à Paulette.*

Dans un instant... Quand j'aurai dit à notre cousine combien je trouve que l'été lui a réussi... *(A Marianne.)* Vous n'avez jamais été plus séduisante!

MARIANNE.

J'aimerais le croire.

HUBERT.

Cela est si vrai, ma chère amie, que, chaque fois que je vous retrouve, mon grief se ranime contre ce Pogis de vous avoir quittée!... Évidemment, j'admets qu'un mari, à la dérobée, se donne du bon temps...

MARIANNE.

Tiens! tiens!

HUBERT.

J'excepte le cas où l'on est le mari de Paulette.

MARIANNE.

A la bonne heure!

HUBERT.

Mais ce qui n'est pas permis, c'est qu'on renonce, de gaieté de cœur, à une femme comme vous...

PAULETTE.

Tout le monde est d'accord sur ce point. N'insistez pas. Venez.

HUBERT, *s'asseyant.*

Oh! moi, j'ai mon idée! Bien souvent j'ai regretté votre retraite, votre abdication de vos charmes...

MARIANNE.

Vous avez été assez galant pour aujourd'hui. Finissez!

HUBERT.

Non! non! Croyez-moi : le beau Max se mordrait les doigts s'il vous voyait, enfin, vous jeter dans la vie élégante, étourdissante...

PAULETTE, *impatiemment.*

Oui, ce serait bien fait!... Venez.

HUBERT, *de plus en plus installé.*

Je ris de la tête qu'il ferait! Il me semble que je ne me retiendrais pas de lui glisser dans l'oreille : « Hé! dites donc? Votre femme dont vous n'avez plus voulu, regardez un peu si tout le monde n'est pas à en vouloir, et comme celui-ci, et comme celui-là en veut! »

PAULETTE.

Il n'en finira pas!

HUBERT.

D'ailleurs, Max n'aurait pas besoin qu'on l'aide à se vexer de votre succès. Il saurait bien, à lui tout seul, rager comme il faudrait...

PAULETTE, *très pressante.*

Allons, bavard, viendrez-vous?

MARIANNE.

Vous entendez votre femme qui piaffe!

HUBERT, *se levant enfin.*

Réellement, vous n'avez jamais été tentée par ce genre de représailles?

MARIANNE.

Jusqu'à aujourd'hui, non.

PAULETTE, *dans un appel grondeur et suppliant.*

Hubert !

HUBERT.

Pensez-y !

MARIANNE.

J'y pense.

HUBERT.

Parfait ! Nous recauserons de ça... Est-ce que je peux présenter mes hommages à votre mère ?

MARIANNE.

Elle est sortie.

HUBERT.

Puis-je, du moins, saluer votre père ?

PAULETTE.

Il est occupé... Arrivez !

HUBERT.

Alors, je reviendrai.

PAULETTE, *bas.*

Ouf !

SCÈNE VII

MARIANNE, PAULETTE,
HUBERT,
MADAME VILARD-DUVAL.

HUBERT, *voyant entrer madame Vilard-Duval par la porte de gauche, au second plan.*

Mais que prétendait-on ? Vous êtes là, ma tante !

MADAME VILARD-DUVAL.

Je rentre à l'instant. Quelle bonne surprise de vous trouver tous les deux ! Je ne vous savais pas dans nos murs...

HUBERT.

Comment cela ?... Paulette, hier, a tenu compagnie à votre fille toute la journée.

MADAME VILARD-DUVAL.

Hier ?... Qu'est-ce que vous me chantez ?

PAULETTE, *à madame Vilard-Duval.*

Si Marianne ne vous a rien dit, ma tante, la faute en est à moi... J'apportais de ma province une impatience si folle de courir les couturiers et les modistes!... J'ai enlevé votre fille sans avoir demandé à vous voir. *(A Hubert.)* Et, quand je me suis aperçue de ma grossièreté, je n'avais plus qu'une ressource : j'ai prié Marianne de dissimuler à ma tante que j'étais venue.

HUBERT, *à Paulette.*

Vous ne m'aviez pas raconté cette histoire?

MARIANNE, *à Hubert.*

C'était sans importance!

HUBERT, *affectant la négligence.*

Évidemment, c'était sans importance!

PAULETTE, *à Mme Vilard-Duval, très vivement et bas, pendant que son mari a le dos tourné et marche en tortillant sa moustache.*

Ma tante, excusez-moi!

HUBERT, *revenant à Marianne, avec un sourire contraint.*

Il est pourtant compréhensible que j'éprouve un peu d'étonnement. Vous ne trouvez pas?...

MARIANNE, *cachant sa gêne dans de la promptitude à répondre.*

Mais non, cher ami...

MADAME VILARD-DUVAL, *coupant la parole à Marianne pour s'en charger. A Hubert.*

Vous allez comprendre combien la chose est simple. *(Hubert marque, avec un pas vers elle, sa confiance comme dans un oracle. — A Paulette.)* Sache que ma fille n'a pas de cachotteries envers moi. Je n'ignore rien de ce qui a occupé toutes ses heures d'hier. Mais comme elle tenait à ce que je ne te fisse pas grise mine pour ta négligence à mon endroit, nous étions convenues que je me récrierais d'étonnement quand tu voudrais bien te présenter à moi...

PAULETTE, *avec embarras.*

Ma tante!...

MADAME VILARD-DUVAL, *à Hubert.*

Je viens de jouer mon personnage.

HUBERT, *avec un visage tout à fait détendu.*

Bravo!... Figurez-vous que, pendant un instant!... *(Il s'arrête, ne voulant pas articuler qu'il a failli se prendre pour un... mari trompé.)* Mais, avec tout

cela, le temps passe! *(Consultant sa montre.)* Je perdais de vue que j'ai un rendez-vous, au club. Je suis bien fâché d'avoir à prendre congé de vous, ma tante. *(Il a baisé la main de madame Vilard-Duval. — A Marianne, qui l'accompagne vers la porte du fond.)* Je vous dis : Au revoir... *(De loin à sa femme.)* Allons, Paulette, emmenez-moi.

PAULETTE, *à madame Vilard-Duval.*

Je voudrais vous demander bien pardon!...

MADAME VILARD-DUVAL.

Emboîte le pas à ton mari. Un autre jour, tu me feras ta visite. Tu m'en dois une.

(Hubert et Paulette sortent.)

SCÈNE VIII

MARIANNE,
MADAME VILARD-DUVAL.

MADAME VILARD-DUVAL.

Tu regardes ta mère avec stupeur? Tu ne

la soupçonnais pas d'avoir à son service de pareilles astuces?... Que veux-tu? J'ai soudain entrevu qu'en hésitant à me prononcer je déterminerais peut-être l'effondrement d'un ménage. J'ai fait alors ce que la charité me commandait.

MARIANNE.

Chère mère, vous êtes meilleure que moi. J'aurais perdu la situation par une impuissance physique à faire front contre la vérité. Vous avez été la bonté agissante, pitoyable à l'erreur, à la faute. Aussi, je me sens désormais encouragée à comparaître devant votre cœur, quand même vous jugeriez bien coupable l'intention que je viens vous exprimer...

MADAME VILARD-DUVAL.

Pardon! Quand le mal est fait, il ne me reste plus qu'à lui donner ma miséricorde en lui souhaitant le repentir. Mais s'il s'agit d'un mal encore à faire, mon sentiment n'est plus que de lui résister.

MARIANNE.

Comme vos principes retrouvent de la sévérité dès que vous devinez que c'est mon propre sort qui va être en cause!

MADAME VILARD-DUVAL.

C'est vrai : à ton sujet, ma conscience se fait plus impérative. Toi, tu es ma fille !

MARIANNE.

Oui, je suis votre fille. Et, à ce titre, je vous supplie de revenir sur la décision que vous avez opposée à mon père, contre mes vœux.

MADAME VILARD-DUVAL.

Ton père ! Sur quoi se fonde-t-il pour approuver que tu accordes ta main à M. Le Breuil ? Il invoque une loi des hommes, loi passagère qui n'existait pas encore lorsque je suis entrée en ménage avec lui, et qui n'existera peut-être déjà plus quand ton fils prendra femme !... Moi, ma fille, je m'appuie sur des préceptes immuables ; je vous résiste au nom de la sagesse éternelle : le mariage que l'on a contracté devant Dieu dure jusqu'au dernier soupir de l'un ou de l'autre époux. Le mari que tu avais n'est pas mort ; tu ne peux donc pas te remarier. Ma religion te le défend.

MARIANNE.

Réfléchissez, ma mère, que les tristesses de mon existence, au lieu de susciter en moi un

redoublement de ferveur, m'ont été une école de doute. Êtes-vous sûre qu'il vous appartienne moralement de m'immoler à une foi qui est la vôtre, mais non la mienne au même degré ? Votre sollicitude n'aperçoit-elle pas que vous êtes près d'accomplir, sur ce qui me reste de jeunesse et de vie encore palpitante, une sorte de sacrifice humain ?

MADAME VILARD-DUVAL.

Tu ne me feras pas si facilement admettre que je sois une mère dénaturée. Avant de prétendre que je t'immole, que je te sacrifie, il faudrait m'avoir montré que tu dépéris d'amour, que tu te consumes pour M. Le Breuil !

MARIANNE.

Vous savez que je suis, avant tout, un être de sincérité. Devant vous, comme devant Guillaume lui-même, je suis incapable d'une comédie sentimentale, d'une exagération. Je l'aime autant qu'il m'est possible ; je l'aime avec ce qu'il y a de plus honnête en moi. Et, dans mon projet d'être sa femme, je distingue trop de bonne pensée à son adresse, une volonté trop bienfaisante, pour croire que je marche ainsi vers quelque chose de réprouvé.

Je sens plutôt que si jamais l'esprit du mal aura été mêlé à ma vie, ce sera seulement par cette union d'autrefois qu'il vous plaît de tenir pour toujours bénie !

MADAME VILARD-DUVAL.

Ne t'exprime pas de la sorte !

MARIANNE.

Si !... C'est près de Max que j'ai connu des égarements dont je rougis encore, tant l'objet en fut indigne !

MADAME VILARD-DUVAL.

Ma fille, tais-toi !

MARIANNE.

Oui, l'immoralité, le péché, je les distingue dans ma passion frénétique, mes jalousies impures, mes honteux espoirs d'une reprise, dans tous les souvenirs, en un mot, que Max me laissa, les pires et les meilleurs, tous, tous !

MADAME VILARD-DUVAL.

Ma pauvre fille ! Ce Max, écoute-toi seulement en parler !... Va, je t'entends bien : tu n'es pas guérie de l'aimer !

MARIANNE.

Que dites-vous là? C'est une idée que rien ne vous permet!... Je hais, je méprise cet homme qui fut mon bourreau!

MADAME VILARD-DUVAL.

Il a été bien coupable, et je ne songe pas à le défendre. Mais je ne veux pas que tu t'exaspères à faux, que tu attises encore des pensées trop cuisantes : M. de Pogis déplore, j'en suis convaincue, ce qu'il a commis... Ceux qui le rencontrent lui trouvent souvent la mine furtive, mauvaise, de quelqu'un qui a fait autre chose que ce qu'il aurait voulu...

MARIANNE.

Allons donc!... Quand sa trahison eut éclaté à mes yeux, a-t-il cherché à se défendre? à savoir de quelle façon j'étais prête à décider de lui et de moi?... Souvenez-vous : il a déserté, disparu!

MADAME VILARD-DUVAL.

Précisément! Il n'a pas osé se représenter devant toi. Il s'est conduit comme un fou, comme un malheureux... Depuis lors, j'ai

plus d'une fois songé que tout s'était tranché entre vous deux peut-être par un malentendu !

MARIANNE.

Un malentendu ?... Je me refuse à y croire. Ce serait encore plus lamentable que j'eusse été broyée par erreur !... Mais sortons de ce sujet inutile et malsain. Max est devenu pour moi un éternel étranger. Il a dressé en face de moi la muraille de son mariage nouveau. Et tout m'invite aujourd'hui à lui rendre la pareille. Un amour est là qui m'appelle, amour loyal et profond, qui témoignera qu'il n'a pas suffi à M. de Pogis de m'abandonner pour faire de moi une créature finie. Voyons : je serais absurde, je serais féroce, de rebuter ce brave Guillaume qui m'adore. Il vient de me confier la mission d'assurer, par votre assentiment, son bonheur. Et, quand je le sens pour moi précieux, indispensable, je devrais, d'après vous, lui rapporter, comme réponse, que nous n'avons plus qu'à cesser de nous voir !

MADAME VILARD-DUVAL.

Tu n'es pas réduite à cette extrémité. L'amitié, les bons rapports, le dévouement, peu-

vent continuer, entre vous, très honorablement.

MARIANNE.

C'est ce qui vous trompe : à l'heure actuelle, ma réputation est entamée. Oui! oui!... En observant combien M. Le Breuil était assidu auprès de moi, l'on n'a point admis qu'il pût être un prétendant. « Une femme divorcée, qui se préparerait à prendre un second mari! Fi donc! » On m'a fait l'honneur de ne me prêter que des sentiments comme il faut. On chuchote, paraît-il, que Guillaume est mon amant.

MADAME VILARD-DUVAL.

Oh! Marianne! que m'apprends-tu d'abominable?

MARIANNE.

Je vous conte, tout bonnement, ce que Paulette vient de me rapporter. D'après cela, estimez-vous que nous puissions continuer à recevoir M. Le Breuil dans les mêmes conditions?

MADAME VILARD-DUVAL.

Non, ma fille, forcément, non!

MARIANNE.

Par conséquent, ou bien il ne se montrera plus dans votre maison que pour y être votre gendre...

MADAME VILARD-DUVAL.

Je te répète que je ne peux pas autoriser cela.

MARIANNE.

Alors, il faut que mon meilleur ami, cet ami très cher, vous le mettiez à la porte?

MADAME VILARD-DUVAL.

Nous aurons à prévenir doucement M. Le Breuil. Le respect qu'il te doit lui fera comprendre l'urgence de s'effacer...

MARIANNE.

Ainsi, telle est la solution que vous choisissez, ma mère, tranquillement, implacablement! Vous trouvez satisfaisant que j'achève mon existence comme une petite fille, comme une vieille fille, sans foyer à moi, tandis que je vois chacun vivre à deux sa destinée! Je vois que celui qui a détruit mon ménage s'en est refait un. Je vois que sa complice, auprès de

lui, avec du passé, possède encore un présent et un avenir. Je vois que les autres femmes ont un mari, qu'il en est parmi elles qui ont un mari et un amant! Je vois que tout le monde goûte sa part d'amour. Mais moi, je suis diffamée si j'en inspire. Je suis empêchée si je veux en manifester, en ressentir. Je me vois emprisonnée, moi, liée, bâillonnée!

MADAME VILARD-DUVAL.

Quelle fièvre t'exalte! Depuis le drame de ton ménage, je ne t'avais pas revue dans cet état!

MARIANNE.

Il y a trop longtemps que je courbe la tête. Je prends mon parti de riposter, en une fois, à toutes les insolences dont je fus la cible. Jadis, ç'a été l'abandon; maintenant, c'est la calomnie! Demain les préjugés vont tirer sur moi : je m'en moquerai! Si j'ai passé pour la maîtresse de Guillaume, j'entends me réhabiliter à ma façon, comme la loi m'y invite, en devenant sa femme, régulièrement, légitimement.

MADAME VILARD-DUVAL.

Marianne, ce n'est pas toi, mon enfant, qui me menaces d'un acte de révolte?

MARIANNE.

Pour un acte aussi grave, mon père, qui pourtant vous respecte de toute son âme, mon père m'a promis que, fût-il seul à m'accompagner, je l'aurais à mon côté!

MADAME VILARD-DUVAL, *se retirant.*

Ah!... C'est bien!... c'est bien!... Achevez ensemble votre complot contre moi!

MARIANNE, *la retenant.*

Mère chérie, dans la minute où nous sommes, ne me jugez pas à votre mesure, mais selon ce que je suis! Je n'aperçois de mal qu'à vous désobéir; je n'en aperçois pas à me remarier... Vous qui m'avez été toujours bien maternelle, examinez si votre devoir le plus tutélaire, le plus pieux, n'est pas de m'épargner une transgression de votre volonté. Rendez-moi libre de mon destin, permettez-moi de l'accomplir innocemment!

MADAME VILARD-DUVAL.

Que te répondre?... Tous mes sentiments s'entre-déchirent!... Non, je ne peux pas renier ma croyance!...

MARIANNE.

Maman !

MADAME VILARD-DUVAL.

Mais jamais non plus je n'irai jusqu'à te maudire. Aurais-tu commis un crime, tu serais toujours ma fille !

(Elle s'éloigne vers la porte de gauche, au deuxième plan.)

MARIANNE.

De grâce, un mot de plus !... Ne me quittez pas de cette façon ! Ne partez pas ainsi ! Dites-moi, je vous en prie, quelques paroles moins amères !

MADAME VILARD-DUVAL.

Fais ce que tu voudras !...

MARIANNE.

Oh !...

MADAME VILARD-DUVAL.

Et que Dieu ne te punisse pas ! *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

MARIANNE *seule, puis* GUILLAUME, *puis* VILARD-DUVAL.

MARIANNE, *à Guillaume qui entre, par la gauche, au premier plan.*

Ah! vous voilà!

GUILLAUME, *s'arrêtant.*

Ne m'aviez-vous pas invité à revenir ici?... Qu'est-ce que vous avez?

MARIANNE.

Appelez mon père! *(A elle-même.)* Si je recule à présent, je ne retrouverai plus l'énergie!

GUILLAUME, *du seuil de la porte, à Vilard-Duval.*

Votre fille vous demande. *(Revenant vers Marianne.)* Que se passe-t-il?

(Vilard-Duval est entré.)

MARIANNE, *à Guillaume.*

Je serai votre femme.

GUILLAUME.

Oh! mon amie!

VILARD-DUVAL, *à Marianne.*

Tu as parlé à ta mère?... Qu'a-t-elle dit?

MARIANNE.

Elle m'a repoussée vers vous. Recevez-moi sur votre cœur.

VILARD-DUVAL.

Chère enfant!... Mon devoir m'est bien pénible entre ma femme et toi! Mais je juge que tu as raison. *(A Guillaume.)* Je vous tiens désormais pour mon fils.

GUILLAUME.

Merci!... Ah! Marianne, ma vie est à vous!





ACTE II

Un salon de style moderne. A droite, deux fenêtres donnant, de l'entresol, sur la verdure des arbres d'une avenue. A gauche, à l'arrière-plan, une large baie, en communication avec un hall, sert d'accès.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIANNE, HUBERT, PAULETTE, GUILLAUME. *Au lever du rideau, Marianne se détache du groupe qui se tenait au delà de la baie. Hubert la suit.*

MARIANNE, *devant un plateau, où le café attend, à Hubert.*

Dois-je vous servir?

HUBERT.

Ma foi, oui, puisque mon épouse oublie qu'elle est maîtresse de maison.

PAULETTE, *ayant entendu et répondant de loin.*

Nous causons. Laissez-nous.

HUBERT, *à Marianne.*

Nous vous devons nos excuses, à vous et à Guillaume, de vous avoir offert un si mauvais déjeuner. Mais, partant ce soir même pour la campagne, nous n'avons plus qu'un intérieur tout démonté.

MARIANNE.

Votre réception a dépassé de beaucoup ce qui était convenu. Il n'avait d'abord été question que d'une dînette, à laquelle votre bambin invitait le mien avant la séparation de l'été... A propos, que sont-ils devenus?

HUBERT, *philosophiquement.*

Ils doivent être en train de crever mon billard.

MARIANNE, *à Guillaume, de loin.*

Voulez-vous voir ce que fait Louis?

GUILLAUME, *répondant du fond.*

J'y vais, chère amie.

PAULETTE, *suivant Guillaume.*

Nous vous rapporterons des nouvelles.

(Guillaume et Paulette disparaissent.)

SCÈNE II

MARIANNE, HUBERT.

MARIANNE.

Vous êtes content de quitter Paris?

HUBERT.

Je ne suis pas content, non, cette année, de la manière dont s'annonce ma villégiature.

MARIANNE.

Que voulez-vous dire?

HUBERT.

Au fait, pendant qu'on nous laisse seuls, j'ai

bien envie de recourir à vos bons offices auprès de ma femme...

MARIANNE.

De quoi s'agit-il?

HUBERT.

D'un sujet délicat.

MARIANNE.

Voyons un peu!

HUBERT.

Eh bien! Paulette n'est plus à mon égard ce qu'elle devrait être...

MARIANNE, *inquiète.*

Où allez-vous chercher ça?

HUBERT.

Je parle à bon escient.

MARIANNE, *prudente.*

Ah!

HUBERT.

Veuillez me comprendre à demi-mot... J'ai beau être officiellement le mari de Paulette, j'ai beau selon tous les droits, selon toutes les

apparences, être son mari : elle refuse de m'en donner à moi-même... l'impression.

MARIANNE, *rassurée.*

Bah!... Et par quoi se justifie-t-on?

HUBERT.

Puisque je vous demande d'être mon avocat, je ne dois rien vous cacher, n'est-ce pas?... Il y a eu de ma faute. Vous connaissez la jovialité de mon caractère. Les camarades que j'ai au club sont comme moi des plus gais. Cela m'entraîne, parfois, dans une de ces petites parties où se rencontrent des demoiselles qui, forcément, ne sont pas tristes non plus...

MARIANNE.

Mais c'est toute une inconduite que vous me révélez là!

HUBERT.

Eh non! Je vous expose un concours de fatalités... Certain jour, ma femme a été informée d'une frasque de ma part, presque involontaire, sans préméditation ni lendemain. Là-dessus, je n'ai pas été admis à pallier mon tort, à faire amende honorable. Paulette a poussé au tragique un épisode de vaudeville. Elle s'est jetée

sur le motif que je lui avais fourni. Et, aussitôt, elle m'a signifié qu'elle établissait entre nous un éloignement du genre le plus regrettable!... Je suis absolument navré... Si j'étais fat, je goûterais peut-être une flatterie à ce que ma femme, dans un ménage qui ne date pas d'hier, me prouve, de la sorte, par ses nerfs, combien elle est demeurée amoureuse de moi...

MARIANNE, *avec bonhomie.*

En effet, elle vous donne une preuve...

HUBERT, *simplement, sincèrement.*

Oui, mais je n'ai pas de fatuité!

MARIANNE.

Mon pauvre ami, que puis-je faire à ce qui est?

HUBERT.

Paulette attache beaucoup de prix à votre jugement. Assurez-la que je ne suis pas impardonnable. Vous savez bien qu'au fond de moi, sous le parisien frivole et désœuvré, il y a un homme qui se dévouerait, au premier signe, pour sa femme, pour son enfant... Quand je sors d'ici, j'y laisse, je vous jure, tout mon cœur!... C'est à force d'être trop heureux chez

soi que l'on veut parfois, au dehors, poursuivre l'amusement, qui est le superflu du bonheur...

MARIANNE.

N'insistez plus. J'ai compris : pour de longs mois, vous allez être à cinq heures, en express, de tout superflu. Un sage parle aujourd'hui par votre bouche, ne demandant plus aux dieux que le nécessaire !

HUBERT.

Ne vous moquez pas de moi. Promettez-moi, plutôt, que vous allez bien chapitrer ma femme.

MARIANNE.

De mon mieux.

HUBERT.

N'ayez pas l'air d'intervenir par complaisance. Indiquez un souhait, tout personnel, de bon accord entre vos proches.

MARIANNE.

Je dirai à Paulette que c'est à moi qu'elle fera plaisir.

SCÈNE III

MARIANNE, HUBERT, GUILLAUME, PAULETTE.

PAULETTE, *revenant avec Guillaume.*

Pendant que vous étiez ici bien tranquilles, nous avons eu, nous, à faire cesser un pugilat entre les enfants.

HUBERT.

Comment cela?

GUILLAUME, *à Marianne.*

Votre fils s'est jeté sur Toto et l'a criblé de coups!

MARIANNE.

Oh!

PAULETTE.

Toto avait commencé. Il était taquin. Il trichait...

HUBERT.

Loulou aurait dû venir se plaindre.

PAULETTE.

C'est l'observation que je lui ai faite. Il m'a répondu qu'en se ruant, à poings fermés, il avait obéi aux leçons de Guillaume.

MARIANNE.

Quel petit menteur!

GUILLAUME.

Non, chère Marianne, Loulou ne ment jamais : il est de votre sang... Lorsque nous devisons ensemble, mon ami votre fils et moi, je lui inculque des principes généraux dont il vient de faire une application, cette fois-ci, déplorable, je le reconnais. Et je m'en excuse auprès de nos cousins.

HUBERT.

Bah! des égratignures, des bleus, des bosses, cela fait partie des phénomènes de la croissance! *(A Paulette.)* Occupez-vous du café de Guillaume. Moi, j'ai à téléphoner. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

Les Mêmes, *moins* HUBERT. *Paulette va au fond préparer une tasse.*

MARIANNE, *au premier plan, avec Guillaume.*

Ainsi, vous prêchez à mon fils les violences et la bataille ?

GUILLAUME.

Je lui ai dit qu'un garçon avait mieux à faire que de rapporter contre ses camarades. Je professe que, si quelqu'un nous fait une injustice, le dernier moyen d'en obtenir satisfaction, c'est de s'en remettre à autrui... Oui, je désire pour votre fils qu'il ne devienne pas un de ces pantins, comme l'éducation en forme à la douzaine, qui ne savent se mouvoir que par les ficelles de la convention, par les attaches de la société. Je l'exhorte à être plus tard un homme libre, ne se faisant pas scrupule de recourir à sa force s'il lui arrive de souffrir dans son droit.

PAULETTE, *de loin.*

Mon cousin, votre café est servi.

GUILLAUME.

Merci.

(Paulette va vers la gauche, et achève de bourrer, avec quelques livres, une valise ouverte sur un siège. Puis elle presse un bouton de sonnette.)

MARIANNE.

Puisque vous prenez ainsi la responsabilité de ce qu'a fait l'enfant, je n'ai que vous seul à gronder... Parfaitement : gronder! C'est une morale d'athlète que vous enseignez à mon fils, qui n'est point le vôtre, et n'a donc pas hérité de vos épaules. Je vous en prie, ne lui insufflez pas un caractère dont il pourrait être le premier à pâtir.

GUILLAUME.

Oh! Marianne, je vous ai mécontentée?

MARIANNE.

Comment serait-ce votre faute, mon bon Guillaume, que vous ne partagiez pas, pour mon petit à moi, toutes les perceptions de ma folle sensibilité!... Chaque fois qu'il est en cause,

mon âme a des antennes qui tâtent l'avenir et toutes les possibilités.

GUILLAUME.

Enfin, votre petit, vous sentez bien pourtant à quel point je l'adore?

MARIANNE.

Et il vous le rend bien!

SCÈNE V

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT, *rentrant.*

Allons, Guillaume! vous m'avez promis de jeter un coup d'œil sur les chevaux pour lesquels je suis en marché. Videz promptement votre tasse.

GUILLAUME, *à Hubert.*

Je suis à vous. *(A Marianne.)* Dites-moi que vous ne m'en voulez plus.

MARIANNE.

Je ne vous en veux jamais.

PAULETTE, *à la femme de chambre qu'elle avait sonnée.*

Préparez mon chapeau et mon manteau.

HUBERT, *à Paulette.*

Vous avez à sortir?

PAULETTE.

J'ai des courses pour toute la journée.

HUBERT.

Toujours les magasins? *(Paulette ne répond pas. — Il s'adresse à Marianne.)* Elle arrive, elle s'y précipite! Elle part, elle ne peut s'en arracher!... Expliquez-moi quel diable une femme a au corps!

MARIANNE.

Je ne m'en charge pas.

HUBERT, *bas à Marianne.*

N'oubliez pas, du moins, la mission que je vous ai confiée?

MARIANNE.

Je m'en acquitterai. *(Elle lui serrre la main; et, avec un sourire significatif:)* Bon été!

GUILLAUME, *à Paulette.*

Alors, au revoir !

PAULETTE, *tristement.*

En novembre !

GUILLAUME, *avec un ton de réconfort.*

Ce sera bien vite venu. *(A Marianne.)* Je voudrais ne jamais vous quitter !

MARIANNE.

A bientôt, à la maison.

(Guillaume et Hubert sortent.)

SCÈNE VI

MARIANNE, PAULETTE.

MARIANNE.

As-tu quelques instants ?

PAULETTE.

Je dispose encore d'un quart d'heure. Profitons-en... Tu t'es sans doute demandé ce que

ton mari me voulait, pendant qu'il me gardait, de l'autre côté. Il m'exposait son chagrin de ne pas obtenir une situation de fils auprès de ta mère.

MARIANNE.

Oui! Elle l'appelle : monsieur... Hélas! pauvre chère mère! tout l'effort qu'elle a pu s'imposer, ç'a été de ne point me montrer de changement dans ses sollicitudes pour moi. Mais elle ne supporte pas que je lui dise, de Guillaume, le bien qui me serait doux. Il règne, entre elle et moi, de la peine silencieuse.

PAULETTE.

Ton mari m'a parlé de toi aussi. Et puis, de toi!... Avec une chaleur! Une ingénuité!... Après deux ans de ménage, est-ce qu'un pareil besoin d'expansion ne t'émerveille pas?

MARIANNE.

Guillaume est de ces êtres dont l'amour ne cesse de grandir là où il a pris racine. Je ne réfléchis pas si c'est merveilleux; j'éprouve que c'est fort et bon, comme la nature.

PAULETTE.

Ah! tu as enfin le mari que tu méritais! Le

sort te devait bien cette compensation. Et, d'autre part, nous avons pu voir, l'année dernière, qu'il y a aussi une justice pour distribuer le châtiment !

MARIANNE.

On le dirait !

PAULETTE.

Quel coup pour Max, d'avoir été frappé dans cette femme qu'il avait mise au-dessus de toute considération !... Après avoir, si follement jadis, fait son deuil de toi, le voilà veuf de l'autre, aujourd'hui. A trente-huit ans, son tour est venu de rester seul dans la vie !... Car votre fils, n'est-ce pas, il ne lui est permis qu'à peine de l'avoir, de te le prendre un peu ?

MARIANNE.

J'ai été astreinte à faire mener mon petit Louis, deux après-midi par semaine, chez Mme de Pogis mère. Et je ne concéderai rien au delà.

PAULETTE.

Il n'en est pas question ?

MARIANNE.

Si !... Je viens d'être en butte à des tentatives

qui m'ont irritée. La grand'mère paternelle m'a écrit, il y a quinze jours, et de nouveau, la semaine dernière. La façon dont j'ai répondu coupera court, j'imagine, à cette correspondance... Mais passons aux choses qui te concernent. Ton mari vient de m'intéresser à ses revendications contre toi...

PAULETTE.

Ah!... Il a jugé bon!...

MARIANNE.

Je sais que tu l'as mis en pénitence.

PAULETTE.

S'est-il vanté du motif?

MARIANNE.

Il assure n'avoir été que trop folâtre. Mais en te comportant comme tu le fais, tu risques de le détourner tout à fait de ton ménage.

PAULETTE.

Qu'il fasse ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne me demande plus rien!

MARIANNE.

Peut-être prolonges-tu excessivement la

rancune!... Ne t'offusque point de ce que je vais te rappeler : un jour où la nécessité t'y contraignait, il y a plus de deux ans, tu m'as révélé que tu n'étais pas, toi-même, sans reproche. Nous n'avons jamais reparlé de cela; et je voudrais croire que tu n'as eu là qu'une minute d'étourdissement dans ta vie. Je me permets une allusion pour tâcher que tu en retires une leçon d'indulgence, dont profiterait ton mari.

PAULETTE.

Je n'ai pas oublié la circonstance, ni comment tu as fulminé, alors, contre la femme qui accepte de se partager.

MARIANNE.

Oui, je me souviens. Mes sentiments là-dessus sont inaltérables : à l'idée que des créatures de mon sexe subissent cette ignominie, mon instinct se soulève, ma chair frémit de répulsion... Pour ma part, je préférerais mille fois la fuite, le drame, la mort!...

PAULETTE.

Approuve-moi donc d'avoir saisi le premier prétexte de ne plus être qu'à un seul.

MARIANNE.

Mais je n'ai pas donné le conseil d'opter pour l'amant!... C'est à ton mari que tu te dois!

PAULETTE.

Tu viens d'invoquer la voix de ton instinct. Le mien parle aussi. Et le baiser qu'il me dénonce comme le plus impur, ce n'est pas celui que la loi défend : c'est le baiser dont on n'a pas envie...

MARIANNE.

Moi, j'estime si haut les pudeurs de la femme que je n'admets pas la possibilité, pour un homme, d'en triompher autrement que par le mariage, où il promet sa vie et donne son nom!

PAULETTE.

Songe à ce que les réalités de l'amour ont de trop prosaïque... Eh bien! une femme en perd la notion avec ce complice près de qui elle palpite de peur et de témérité, pendant que lui la grise de protestations et de remerciements... Mais un mari!... qui s'attribue de vous avoir conquise, une fois pour toutes!

MARIANNE.

Sans ce titre de mari, tout individu qui me voudrait approcher me ferait l'effet d'un fou, d'un satyre... Mais, par la magie de ce mot : mon mari ! je sens ne plus avoir, en face d'un être qui s'appelle ainsi, ni restriction, ni personnalité. Je me confonds en lui !

PAULETTE.

Je suis, je t'assure, très bonne amie du mien. Mais je ne me résigne pas à ce que les privautés sur ma personne soient une de ses occupations bourgeoises. Et encore de celles qui ne lui commandent pas d'être aimable !... Non, vois-tu, l'habitude conjugale et ses facilités convenues sont ce qui fait le plus ressembler notre espèce aux bêtes, par l'absence de paroles !

MARIANNE.

Ce qui me semble nous ramener vers les animaux, c'est d'ignorer les devoirs, c'est de s'abandonner à des relations plus ou moins passagères, c'est de vouloir être séduite par des compliments et de se donner ainsi pour du sucre !... Il est clair que nous avons deux façons de sentir. Nous ne pourrons jamais nous entendre.

PAULETTE.

Qui sait? Nous sommes femmes. Nous devons être plus pareilles que nous ne le pensons. *(Entre un domestique.)* Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE, *présentant une lettre.*

Un valet de pied attend.

PAULETTE.

Il me semble connaître cette écriture... *(Ayant décacheté le pli.)* Allons, bon! *(Au domestique.)* Dites que je vais répondre. *(Le domestique sort.)* Mme de Pogis mère me demande de la recevoir.

MARIANNE.

Je la croyais restée en rapports suffisants avec toi pour se présenter sans avoir obtenu audience.

PAULETTE.

C'est que, cette fois, elle me demande de recevoir, en même temps qu'elle, ton ancien mari.

MARIANNE.

Lui!

PAULETTE.

Ils sont, tous les deux, en bas.

MARIANNE.

Ah!

PAULETTE.

On veut recourir à moi pour te persuader au sujet de ton fils.

MARIANNE.

J'ai dit : Non. C'est non!

PAULETTE.

Mme de Pogis m'adjure d'intervenir pour te rendre service. Je lis bien : à toi-même.

MARIANNE.

Trop de bonté!

PAULETTE.

C'est une femme scrupuleuse. Pour qu'elle se permette d'alléguer ton propre intérêt, il est certainement en jeu.

MARIANNE.

De quelle manière?... Tu me troubles!... Soit! Sachons, tout de suite, ce qu'il y a là-dessous.

PAULETTE.

Marianne, j'ai à sortir. Il m'est impossible, pour le moment, de faire entrer ces visiteurs, que je ne saurais ensuite interrompre ni brusquer.

MARIANNE.

Alors, quand les verras-tu, puisque tu pars ce soir? Quel moyen aurais-je, après eux, de recauser avec toi?... Tu m'as suggéré une préoccupation dans mes sensibilités maternelles; et, à présent, tu veux que je la garde dans l'esprit, indéfiniment!

PAULETTE.

Ne sens-tu pas, ma chérie, que je perds la tête? L'heure qu'il va être ne m'appartient plus : je l'ai promise, je l'ai donnée!... Puis-je ajouter les tourments de l'attente à la cruauté des adieux où je me rends?

MARIANNE.

Ma pauvre Paulette, j'étais égoïste. Qui ne l'est pas? embrassons-nous!... Fais donc ce que tu as décidé, et laisse-moi faire... Écris à Mme de Pogis qu'elle ait à monter seule et que c'est moi qu'elle rencontrera.

PAULETTE.

Au fait, oui! Pourquoi pas?

(Elle écrit.)

MARIANNE.

Je me charge d'en finir!

PAULETTE, *au domestique qu'elle a sonné.*

Remettez ce mot. *(Le domestique sort.)* Tu es pâle... Ah ça! ce n'est pas de quoi être si bouleversée que de revoir cette bonne dame!

MARIANNE.

C'est aussi l'idée que Max, dont je suis si loin depuis cinq ans, est à cette minute si près!... Sans tes motifs personnels, je n'avais qu'à m'esquiver, et il pénétrait ici!... Sa voix te parlait comme je te parle!

PAULETTE, *qui est allée regarder par la fenêtre.*

As-tu envie de l'apercevoir?

MARIANNE.

Non pas!

PAULETTE, *toujours à la fenêtre.*

Il est avec sa mère, en victoria... De cet entresol, on est presque à côté d'eux... Ah!

leur valet de pied remet ma lettre... Ce joli Max, il ne change pas, il est toujours charmant... Voici que sa mère lui dit vivement quelque chose. Elle lui apprend, sans doute, que tu es ici.

MARIANNE.

Que lui importe?

PAULETTE, *se retirant de la fenêtre.*

Aïe!... Il a jeté un coup d'œil à cet étage...

MARIANNE.

Il t'a vue?

PAULETTE.

Il n'aura eu le temps de voir que du blond.

MARIANNE.

Pourvu qu'il ne se flatte pas que ce fût moi!

PAULETTE.

Qu'est-ce que ça pourrait te faire?

MARIANNE, *avec gêne.*

Un rien... *(D'une façon volontaire.)* En effet, rien!

PAULETTE.

Mme de Pogis va bientôt paraître. Lui ayant griffonné une excuse, moi, je disparais...

MARIANNE.

C'est cela : va-t'en. Pour le moment, nous ne pensons plus l'une à l'autre. Les tendresses, on se les écrira.

PAULETTE.

Au revoir ! *(Elle sort.)*

SCÈNE VII

MARIANNE, *seule. Elle s'approche irrésistiblement de la fenêtre et elle jette, au dehors, un long coup d'œil, et, soudain, elle recule à son tour.*

Il vient encore de regarder !

SCÈNE VIII

MARIANNE,
MADAME DE POGIS.

MADAME DE POGIS.

Vous! chère enfant!... C'est vous!

MARIANNE.

Je me suis offerte à vous écouter moi-même.

MADAME DE POGIS.

Marianne!

MARIANNE.

Oh! madame, épargnons vos nerfs et les miens! Ne disons que le strict nécessaire.

MADAME DE POGIS.

Pourquoi m'être dure, petite?... Moi, que vous ai-je fait, moi?

MARIANNE.

Vous venez me tourmenter dans la possession de mon fils.

MADAME DE POGIS.

Je viens vous détourner d'avoir, une fois de plus, avec Max, un lamentable procès.

MARIANNE.

Entre M. de Pogis et moi, tout est jugé.

MADAME DE POGIS.

Vous vous trompez : la garde de l'enfant, attribuée à l'un des époux contre l'autre, ne l'est jamais que provisoirement.

MARIANNE.

Je n'ai pas démérité.

MADAME DE POGIS.

Sans doute!... Mais, aujourd'hui, c'est mon fils qui mérite mieux. Il ne mérite plus d'être frappé d'une déchéance presque complète dans ses droits paternels.

MARIANNE.

Vous affirmez des choses sans que je sache y contredire. Je m'informerai si, réellement, j'ai

à traiter, de puissance à puissance, avec le mari qui fut déclaré parjure, avec le père que l'on évinça comme indigne!...

MADAME DE POGIS.

Vous employez des mots bien rudes! C'est dépasser la mesure qu'être ainsi implacable... J'ai beaucoup causé avec mon fils : au début de sa faute, il n'a eu que de la légèreté, je m'en porte garante... Mais, convaincu par vous de sa trahison, il n'a pas su discerner ce qu'il y avait de temporaire, peut-être, dans vos malédictions. Vous-même, connaissiez-vous alors le fond de votre cœur? Tous les deux, vous étiez si jeunes encore, à l'âge où les caractères et les idées sont trop absolus!... Si Max est allé, par la suite, jusqu'à l'extrémité des torts, je pourrais vous expliquer comment ce fut à son corps défendant, et par un enchaînement de fatales méprises...

MARIANNE.

Dispensez-vous de cette peine. Ma mère aussi m'a prêché la théorie d'un malentendu; et je ne trouve pas urgent de l'examiner... Vous êtes venue me provoquer à un débat pour lequel je réclame le temps de m'armer. Actuellement, madame, restons-en là!

MADAME DE POGIS.

Au nom du ciel, ne me congédiez pas ainsi! Votre bon sens va suffire pour que vous appréciiez à quel point la situation a changé. Asseyez-vous! Écoutez-moi!... Ce n'est plus chez mon fils désormais, c'est chez vous qu'est établie une personne étrangère à l'enfant : vous êtes remariée; Max est veuf, il est solitaire, il se représente sous un aspect nouveau, dans l'austère tenue qu'il doit au malheur. Il fait valoir que la place du jeune Louis de Pogis est indiquée dans la demeure héréditaire des Pogis, et chez son père Max de Pogis, pour le moins autant que chez M. Le Breuil!

MARIANNE.

Ah! c'est cela qu'il dit!

MADAME DE POGIS.

Je ne viens pas plus ici vous attaquer que le défendre. Une pitié pareille m'inspire pour vous deux, père et mère de mon petit-fils. Sur ce nom innocent, je ne veux pas que vous recommenciez un scandale devant les tribunaux.

MARIANNE.

Doutez-vous que cela me fasse la même hor-

reur? Mais qu'est-ce qui menace de ramener publiquement les souffrances et les colères? Est-ce moi? Sera-ce mon fait?

MADAME DE POGIS.

Max est entraîné malgré lui, je vous assure. Certes, les catastrophes de sa vie l'ont rendu vindicatif; mais quand il s'ouvrit à moi de ses revendications paternelles, c'était alors d'un ton discrètement douloureux. Même après vos réponses inexorables, je l'ai encore vu patient. Tout s'est gâté récemment, après que son petit Louis sortait de lui avoir été amené... Que s'était-il passé? De quoi Max avait-il pris ombrage?... Il me l'a dissimulé rudement, comme l'on fait d'une blessure dans son amour-propre... Ce fut à cet instant qu'il retourna chez son avocat, qui ne l'a jamais abusé. Un avis qu'il donne fait autorité.

MARIANNE.

Et lequel, je vous prie, a-t-il donné, cette fois?

MADAME DE POGIS.

Il estime que les circonstances d'à présent feront répartir au père la disposition de l'enfant pour moitié.

MARIANNE.

Madame, vous jouez là de ma crédulité ! Vous essayez je ne sais quelle intimidation !

MADAME DE POGIS.

Sur la tête de mon petit-fils, je vous jure que je vous dis les choses comme je les sais, comme je les crois !

MARIANNE.

Je ne mettrai pas en doute votre sincérité. Mais vous êtes portée à exagérer vos chances. Il faut que vous soyez dans l'erreur ! Il le faut !

MADAME DE POGIS.

Max répète qu'il est un paria, qu'il n'a rien à perdre à ce procès et tout à gagner. Il va le faire, il le fera immédiatement, si vous ne le rendez inutile par de la sagesse et de la générosité.

MARIANNE, *après beaucoup d'hésitation.*

Voyons !... En admettant que je me résigne à un arrangement, de quoi vous contenteriez-vous ?

MADAME DE POGIS.

Avant de frapper à cette porte-ci, j'avais en vain prodigué à mon fils tous les conseils de

modération, toutes les prières!... Vous avez affaire à une âme qui se ronge. Elle ne démordra pas de l'espoir qu'on lui a jeté : l'enfant à chacun de vous dans une mesure égale.

MARIANNE.

Une semaine sur deux! Six mois par an!... Mon petit! que je n'ai pas perdu des yeux pour la durée d'un jour depuis qu'il est au monde! Vous me l'enlèveriez comme ça! je ne serais plus sa mère qu'à demi!... Ah! non! non! C'est impossible!

MADAME DE POGIS.

Tout est possible, quand on plaide!... Et, puisque vous n'entendez pas raison, hélas! on va plaider. D'ici peu, vous serez dans le tapage des audiences et des journaux, à vous arracher atrocement, l'un à l'autre, la tendre chair née de vos amours passées!...

MARIANNE.

Madame, dans cet amour que j'ai eu pour votre fils, vous fûtes le témoin de tout le mal qu'il m'a fait. Ne rougissez-vous pas de l'assister pour le mal qu'il rêve de me faire à nouveau?

MADAME DE POGIS.

Marianne, je soutiens en ce moment les reven-

dications de Max. Je vous ai dit, tout à l'heure, par quelles raisons il justifie ma conscience d'être à son côté.

MARIANNE.

Non, madame, vous ne pouvez pas, en cela, être justifiée! Souvenez-vous que son enfant, il me l'avait laissé naguère comme tout bien de mon âme et, pour ainsi dire, en indemnité de l'abandon où je tombais!... Votre conscience, dont vous parlez, devrait s'indigner que le même homme revienne sur sa victime, pour essayer encore de la voler!

MADAME DE POGIS.

C'est mon fils, qui réclame son fils!

MARIANNE.

Et moi, je suis celle qu'en d'autres temps vous avez nommée votre fille, et contre qui vous n'avez jamais eu de reproche! Le petit-fils que je vous ai donné, j'étais dans vos bras pour le mettre au monde... Et cet enfant maintient toujours, de vous à moi, un lien d'assistance! Empêchez l'entreprise mauvaise! Venez à mon secours! Dressez-vous entre moi *(Montrant la direction de la fenêtre sous laquelle est Max.)* et lui!

MADAME DE POGIS, *prise d'une inspiration.*

Entre vous deux?... Peut-être?... Oui! S'il est une voix qui puisse, à cette heure, réduire les exigences du père, c'est la vôtre!

MARIANNE.

Comment?... Quelle est votre idée?... Vous avez conçu de nous remettre en présence?

MADAME DE POGIS.

Vous ne croiserez pas vos regards, sans que, chez mon fils, il y ait du remords, et chez vous, de la compassion. Cela ne peut engendrer que du bien pour l'avenir de votre enfant.

MARIANNE.

Oh! Madame! A quoi me poussez-vous là?

MADAME DE POGIS.

J'ai entrevu un moyen suprême de sauvegarder la paix... Êtes-vous prête à lui parler?

MARIANNE.

Vous le voulez vraiment? C'est vous qui le voulez?

MADAME DE POGIS, *approchée de la fenêtre.*

Autorisez-moi d'un mot, d'un signe, et je l'appelle.

MARIANNE.

Faites!

MADAME DE POGIS, *agitant son mouchoir par la fenêtre.*

Max!

MARIANNE.

Non!... C'est de la folie!...

MADAME DE POGIS, *appelant toujours au dehors.*

Oui! Arrive!

MARIANNE.

Non! Non!

MADAME DE POGIS, *se retournant.*

Il vient.

MARIANNE.

Ah!

MADAME DE POGIS.

Il a d'abord hésité. Vous sachant là, il aura

compris que c'était à une rencontre avec vous qu'il marchait.

MARIANNE.

La force va me manquer.

MADAME DE POGIS.

Depuis bien des jours, il se monte la tête. Il va peut-être chercher aussi à se composer une attitude. S'il montre de l'âpreté, ce sera de la gêne. Ne vous rebutez pas. Soyez la meilleure !

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de Pogis.

SCÈNE IX

MARIANNE, MADAME DE POGIS, MAX.

MADAME DE POGIS.

Approche, mon ami. J'ai pris la responsabilité de cette entrevue, n'ayant pas réussi dans mon exposé de ta cause.

MAX, *s'arrêtant.*

Ah!

MADAME DE POGIS.

Maintenant, toi, tire de ta détresse le langage qui aurait chance encore de la toucher.

MARIANNE.

Non, madame, ne vous flattez pas que l'on m'attendrisse!

MAX, *à Marianne.*

J'ai cru devoir me rendre à l'appel qui m'était adressé. Mais si vous êtes résolue à ne voir en moi que le mari coupable, je n'ai pas une parole à prononcer. Je serais mal venu de me plaindre à vous du sort que vous m'avez fait infliger. Je serais importun aussi de tenter une explication de mes torts. Vous n'avez pas à les oublier; et moi-même je ne songe pas à me les pardonner.

MARIANNE.

J'ai consenti à vous recevoir comme père de notre enfant. Vous n'avez rien à me dire qu'à ce titre, en dehors duquel je ne vous connais plus.

MAX.

Bien! Vous permettez ainsi que je vous parle d'égal à égal. Car notre fils, je suis prêt pour lui à tous les sacrifices, comme vous, autant que vous.

MARIANNE.

Depuis quand?... Si vous aviez l'âme d'un père, vous n'auriez jamais quitté le lieu de sa présence, même au prix d'y supporter la mienne.

MAX.

Vous étiez déjà, c'est vrai, une mère admirable, quand je n'avais encore que bien peu la fibre paternelle. Est-ce moi qu'il faut en accuser, ou bien la nature? Les mères commencent à se dévouer dès le premier frémissement de leurs entrailles; et leur aile reste longtemps suffisante pour abriter ce qui dort au berceau. Moi, je ne me suis senti père, je n'ai pris le sens de ma mission qu'en voyant mon fils approcher de l'adolescence. A présent que sa main est presque de taille à ne plus savoir tenir dans la vôtre, j'éprouve le besoin de lui assurer, par mon étreinte, qu'à mon tour je suis là, pour le mener, pour le défendre contre les ignorances et les surprises de la vie.

MARIANNE.

Je peux, sans votre assistance, achever son éducation. Vous m'en avez légué jusqu'aux charges viriles, du jour où vous avez décidé d'être mort pour moi.

MAX.

Les morts qui ne reviennent pas sont les seuls à laisser toute tranquillité aux veuves. Ils auraient, comme moi, leur mot à faire entendre chez celles qui instruisent l'enfant commun dans l'amour d'un nouveau père.

MADAME DE POGIS.

Oh! Max! ne sois pas inconsidéré!

MARIANNE.

Oui, le reproche est étrange dans votre bouche!

MADAME DE POGIS, *à Marianne.*

Du calme, je vous en prie!

MARIANNE.

Qu'ai-je fait en me remariant, dont vous ne m'ayez donné la liberté, le droit, l'exemple et le gage de vous en moquer bien?... Mieux vaut,

je vous assure, n'évoquer ici l'apparition d'aucune tierce personne à mon côté, ni au vôtre...

MAX.

Je ne puis éviter pourtant le fond même de la question. Vous allez me comprendre : quelle que fût ma misère d'être à peu près privé d'un fils qu'aujourd'hui j'adore, il était possible que j'acceptasse toujours en silence cette expiation. Mais il vous fallait, pour cela, me dominer de très haut par le caractère. J'aurais peut-être indéfiniment agenouillé mon remords devant votre image, à condition de me la représenter dans sa rancune farouche, dans son mépris inaccessible. Il ne fallait pas me faire vous apercevoir, telle que vous êtes à présent, associée à un autre homme !

MADAME DE POGIS.

Mon fils, ne continue pas ainsi !

MARIANNE.

Au nom de quel sentiment me parlez-vous ?

MADAME DE POGIS, *suppliante.*

Marianne !

MARIANNE.

Quelle est donc votre tyrannie ? Ai-je blessé

votre orgueil, et me poursuivez-vous de votre haine?

MAX.

Non, je ne vous hais pas!

MARIANNE.

Que venez-vous de m'attester pourtant? C'est la vengeance qui vous fait me disputer mon enfant?

MAX.

Je ne le dispute pas à vous, mais à votre second mari, que, lui, je hais!

MARIANNE, *bouleversée de ce grondement de jalousie.*

Ah!

MAX.

Celui-là, je ne veux pas retrouver sa trace de tous les instants dans les propos, dans les projets, dans les petits raisonnements de mon fils. Je ne veux plus que cette cervelle encore si malléable soit librement pétrie par un étranger, un amateur, qui s'adonne au pouvoir paternel comme à un art d'agrément!

MADAME DE POGIS.

Oh! Max!

MARIANNE.

La malveillance vous égare. Votre grief ne se fonde là sur rien d'exact.

MAX.

Je n'ai jamais cherché à savoir quoi que ce soit de ce qui se passe chez vous. J'ai détourné les bavardages de l'enfant chaque fois qu'il allait me faire entrevoir le tête-à-tête de votre table, auquel il s'ajoute en troisième, ingénument, gaiement, légalement. C'est malgré moi, l'autre jour, que, par une brusque phrase, il m'a jeté une angoisse dans l'esprit. Il m'a entraîné à des questions. Et, de cet instant-là, mon parti d'intervenir a été pris.

MADAME DE POGIS, *à Marianne.*

Je vous ai dit qu'il y avait eu quelque incident ignoré de moi.

MARIANNE.

Les choses qui m'entourent sont aujourd'hui ce qu'elles étaient hier. De quelle fausse interprétation avons-nous à souffrir ? Qu'avez-vous supposé ? Quoi ?

MAX.

Notre fils va sur ses treize ans. Quelqu'un lui

a suggéré que, dès la quinzième année, l'École de marine s'ouvre aux jeunes gens. Et on lui a mis en tête de s'y préparer.

MARIANNE.

Marin!... Avec sa frêle poitrine!...

MADAME DE POGIS.

Le pauvre petit!

MAX.

Entendez bien que je n'ai pas, là-dessus, pris une alarme ridicule. Je sais qu'on extirpe assez facilement une vocation, à l'âge de Louis... Mais si je laissais plus longtemps cultiver, dans un certain sens, une créature aussi impressionnable, comment tourneraient plus tard des racines mal arrachées de son imagination?... Puisque je l'interrogeais, je l'ai fait m'avouer les entretiens, les récits dont il s'intoxique : voyages aventureux, la liberté au loin, la vie armée, et des doctrines brutales comme la loi de Lynch!... Tellement que je me suis demandé si le beau-père ne travaillait point à expédier au diable l'enfant qui n'est pas de lui.

MARIANNE.

Oh!... Vous calomniez des intentions qui,

pour être fâcheuses, n'en sont pas moins de bonne foi. L'enfant, sachez-le, n'est approché de personne qui lui veuille autre chose que du bien... Mais, tout à l'heure, en effet, j'ai déjà eu un avertissement de ce que vous me confirmez. Ici même, j'ai perçu combien, corps et âme, on en était différent!... Je vous dois de reconnaître que, sur un point, vous avez été plus vigilant que moi. Vous m'avez, par là, repris des droits sur notre fils. Mettons-nous d'accord pour les conditions que vous étiez venu me poser. *(Elle lui indique un siège.)*

MAX, *désarçonné.*

Mes volontés deviennent moins précises, maintenant que vous me répondez avec plus de mansuétude... Mais puisque vous ne niez pas que j'aie motif d'exercer mon action paternelle d'une manière un peu prolongée, examinez cette offre : Vos parents avaient autrefois l'habitude de n'aller vous recevoir que vers le milieu du mois d'août dans leur domaine du Dauphiné. D'ici là, trois semaines s'écouleront encore, que notre garçon va passer dans les malsaines chaleurs de Paris. Si, pour ce délai, je l'emmenais à Nérange ? Ne serait-ce pas salubre à cet esprit, actuellement surexcité, de le remettre dans un

doux paysage, dans son atmosphère normale ?

MARIANNE.

Sans doute !... Il serait ravi d'être transporté près de La Charmeraye, que son petit cousin aura gagnée ce soir... Mais il me faudrait avoir prévu cette séparation d'avec lui ! J'aurais besoin de m'accoutumer, longtemps d'avance, à pareil temps de tristesse pour moi et d'anxiétés perpétuelles...

MADAME DE POGIS.

A côté de son père et de moi, que voudriez-vous qu'il lui arrivât ?

MARIANNE.

Eh ! que sais-je ! N'ayant jamais quitté cet enfant, je ne pourrai pas le voir, une première fois, partir sans tomber dans toutes les exagérations, sans imaginer que je le perds...

MAX.

Il vous sera rendu avec des sentiments pour vous plus attachés encore. Je ne machine pas de substituer près de lui mon influence à la vôtre... Quand je prends son front dans mes mains, je m'applique à déchiffrer le peu qu'il a de moi : le menton, les pommettes, les quelques duretés

du visage. Et puis je lis tout ce qu'il a de vous, pour sa coquetterie future : le reflet changeant des prunelles, la finesse bouclée des cheveux, les narines cambrées, l'arc de votre bouche...

MARIANNE.

De grâce !...

MAX.

C'était pour vous dire que je rêve de l'élever à notre ressemblance, à vous et à moi, dans la proportion où chacun de nous lui a marqué ses traits.

MARIANNE.

Puissions-nous ne point lui avoir transmis le signe des bonheurs qui ne se gardent pas !

MAX, *très ému.*

Écoutez : Pendant les courtes heures où, jusqu'à ce jour, il m'a été confié, je me suis souvenu, chaque fois, d'un désir que vous aviez exprimé à l'époque où il balbutiait encore. Et c'est pour donner suite à cette ancienne pensée de vous que j'ai guidé son jeune esprit, tour à tour, vers les musées, les concerts, les spectacles de poésie... Vous ne vous rappellerez peut-être pas ce dont je veux parler : nous fai-

sions de la musique ensemble. Vous chantiez. Notre fils s'est dressé sur des coussins. Les sons de l'harmonie faisaient tant jaser son inconscience, un tel enchantement éclaira son regard si vague encore, qu'alors, comme un souhait de fée, vous décidâtes que nous le rendrions artiste, à nous deux...

MARIANNE, *oppressée.*

Oui, je revois...

MAX, *avec des larmes dans la voix.*

C'était il y a longtemps, dans ce même château de Nérange, où je vous demande à présent de pouvoir un peu le ramener...

MARIANNE.

Eh bien! il sera fait selon votre vœu... L'enfant est ici... Je vais vous l'envoyer. Vous lui annoncerez vous-même son prochain voyage.

MADAME DE POGIS.

Merci, Marianne!

(Cette dernière va pour sortir.)

MAX, *l'arrêtant.*

Encore un instant : dites-moi qu'en me cé-

dant vous n'avez plus l'impression qu'à cette heure il vous soit fait en rien violence ?

MARIANNE.

J'ai un bien-être du consentement que je vous laisse. Je vous quitte soulagée dans l'opinion que j'avais de vous. Vous êtes, à mes yeux, redevenu vraiment le père de notre fils.

MAX.

Ah ! depuis bien des années, nulle parole ne m'avait pénétré d'une sensation aussi douce.

MADAME DE POGIS.

Oh ! mes enfants ! *(Elle éclate en sanglots.)*

MARIANNE, *s'arrachant à l'émotion.*

Adieu !





ACTE III

Une chambre de château.

A gauche, au fond, une grande alcôve où le lit est mis de pied.

A droite, à l'arrière-plan, une porte à deux battants donnant sur l'antichambre ; au premier plan, une porte basse s'ouvrant sur un couloir.

Les lampes sont allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE POGIS,
puis LE DOCTEUR.

MADAME DE POGIS, *devant un bureau.*

Par ici, docteur, vous trouverez de quoi écrire.

LE DOCTEUR, *entrant par la porte basse.*

Je vais, pour la forme, rédiger encore quelques prescriptions d'hygiène. Mais votre petit-fils est en pleine convalescence.

MADAME DE POGIS.

Vous ne prévoyez aucune rechute ?

LE DOCTEUR.

La preuve de ma tranquillité, c'est qu'aujourd'hui j'ai pris tout le temps d'une tournée au loin ; et vous ne me voyez, ce soir, à Nérange, que pour l'heure des lampes, après votre dîner.

MADAME DE POGIS.

Ah ! de quel cauchemar sommes-nous enfin sortis !... Représentez-vous que l'enfant nous était pour la première fois confié, à mon fils et à moi, quand nous l'avons amené dans cette épidémie de diphtérite !... Comment aurions-nous survécu à notre responsabilité si le drame s'était accompli !

LE DOCTEUR.

Comme au château voisin !

MADAME DE POGIS.

Hélas!

LE DOCTEUR.

Mais, par exemple, il y a une personne ici que l'épuisement va jeter bas.

MADAME DE POGIS.

Marianne?... Dieu sait la mine qu'elle avait déjà, en nous accourant de Paris, il y a quinze jours, sous le coup de ma dépêche!... N'ayant pas eu le temps de requérir son père ou sa mère sans se mettre en retard d'un train, elle avait voyagé seule, dans l'affolement. Et, pour son arrivée, nous lui offrions ce spectacle terrifiant : le petit Louis, blême et violacé, méconnaissable, et ne la reconnaissant plus!

LE DOCTEUR, *hochant la tête.*

Le cas a été grave!

MADAME DE POGIS.

Depuis lors, Marianne s'est nourrie à peine. C'est tout au plus si, quelquefois, elle s'est un peu assoupie dans un fauteuil. Elle n'a guère eu pour soutien que la fièvre, et de se jeter dans l'eau froide!... *(A Marianne, qui entre par la petite porte de droite.)* Il dort?

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE.

Il va dormir. *(Allant au médecin.)* Docteur, vous m'avez affirmé, hier matin, que mon fils, sans qu'il soit encore bon de le déplacer, était cependant guéri ?

LE DOCTEUR.

Je vous le répète.

MARIANNE.

J'ai attendu un jour et demi, pour vous laisser bien le temps de confirmer votre assurance. Maintenant, pour la dernière fois, je vous demande votre parole que l'enfant n'a plus besoin de moi. Puis-je le quitter sans l'ombre d'une arrière-pensée ?

LE DOCTEUR.

Je vous réponds de lui.

MARIANNE, *à madame de Pogis.*

En ce cas, madame, voudriez-vous bien faire prévenir qu'il va y avoir des ordres pour atteler. Il passe un train sur Paris dans deux heures.

MADAME DE POGIS.

Vous n'allez pas vous mettre en route vers minuit?

MARIANNE.

Dès l'instant que j'ai la certitude d'être inutile sous ce toit, il ne convient plus que j'y demeure.

(Le docteur s'est mis à écrire.)

MADAME DE POGIS.

Pour vouloir ainsi précipiter votre départ, avez-vous un motif que vous ne me faites pas connaître?

MARIANNE.

Non. Je n'en dissimule aucun... Lequel?

MADAME DE POGIS.

Peut-être refusez-vous d'occuper la chambre où nous sommes, parce qu'elle a jadis été la vôtre?

MARIANNE.

Pourquoi rappeler cela?

MADAME DE POGIS.

Pour vous dire qu'en la faisant aménager comme la plus voisine de notre petit malade, je le pouvais sans profanation à votre égard. Personne, vous entendez, personne n'a jamais habité cette pièce, depuis la date où vous en êtes sortie. On l'avait fermée aux gens. Elle n'appartenait plus qu'au silence, à la solitude, aux objets laissés.

MARIANNE.

Il suffit, madame!... Veuillez croire que je m'arrangerais aussi bien de rester ici qu'ailleurs, si je restais... Mais je n'ai plus de raison pour ne pas reprendre ma place où elle est : chez mon mari. *(Elle a une défaillance.)*

MADAME DE POGIS, *lui donnant aide.*

Ah!... Elle s'évanouit!...

LE DOCTEUR, *prêtant main-forte.*

Elle se soutient encore... Faites-lui respirer ce flacon de sels... *(Madame de Pogis va quérir*

l'objet sur un guéridon.) Ça ne sera rien, pour cette fois.

MADAME DE POGIS, *au docteur.*

Comprenez-vous qu'elle voulait partir, ce soir même!

LE DOCTEUR, *à Marianne qui s'est ranimée.*

Madame, vous constatez vous-même qu'il serait insensé, immédiatement, de vous surmener davantage. Vous êtes à bout de forces. A la première détente de vos nerfs, vous risquez l'effondrement de votre personne physique et morale. J'ai le devoir de vous commander du repos.

MARIANNE.

Je sens bien que, malgré moi, il me faut vous obéir. Je ne partirai que demain matin... Mais je n'ai fait aucun courrier aujourd'hui, ayant différé jusqu'à votre visite. Je tiendrais, du moins, à prévenir chez moi de l'heure à laquelle j'arriverai.

MADAME DE POGIS.

Il est trop tard pour le télégraphe. Le bureau est fermé.

LE DOCTEUR.

Je puis, en rentrant chez moi, jeter un mot dans la boîte de la gare. *(A Marianne.)* Cela parviendra par le train que vous songiez à prendre.

MARIANNE.

Dans un instant j'aurai écrit.

(Elle se met au bureau, consulte l'indicateur, et fait sa lettre.)

LE DOCTEUR, *à madame de Pogis.*

Ce n'est plus la peine de veiller. Il n'y aurait qu'à regarder dormir l'enfant... Néanmoins, si, par hasard, il ouvrait les yeux et qu'il y eût quelqu'un là, on pourrait lui donner encore une cuillerée de potion.

MADAME DE POGIS.

Nous sommes portés aux excès de précautions. Il est convenu, avec Max, de nous relayer tous les deux. Je vais aller faire un petit somme, pendant qu'il s'établira de garde, pour la première moitié de la nuit.

LE DOCTEUR.

A merveille.

MADAME DE POGIS.

Votre ordonnance est terminée?

LE DOCTEUR.

Oui, madame, elle est là.

(Madame de Pogis va prendre connaissance du libellé.)

MARIANNE, *quittant le bureau.*

Voici ma lettre.

LE DOCTEUR, *à Marianne.*

Je m'en charge... Et à présent que votre garçon est complètement au calme, il vous est interdit, n'est-ce pas? de retourner près de lui. On vous connaît : vous recommenceriez à ne pas le quitter. Couchez-vous, je vous en prie, je vous l'ordonne!...

MARIANNE.

Bien, docteur... Je vous dois trop pour braver votre défense, au moment de vous dire adieu et merci. C'est vous qui avez sauvé mon fils!

LE DOCTEUR.

Oh! c'est moi!... C'est surtout les bons parents comme vous autres, qui m'avez assisté

de votre vigilance. Ou, plutôt, c'est je ne sais quoi de mystérieux qui décide au-dessus de nous tous! Car, il y a deux semaines, la veille de votre arrivée, j'étais là-bas aussi le médecin, près de parents qui vous valent. Et le même mal régnant nous a enlevé le petit Saint-Éric...

MARIANNE, *bouleversée.*

Il est mort!

LE DOCTEUR, *fâché contre lui-même.*

Vous ne le saviez pas?

MADAME DE POGIS, *arrachée à sa lecture.*

On vous l'a caché, tant qu'une pareille horreur menaçait ici... Il fallait bien vous laisser tout votre courage.

MARIANNE.

Mon Dieu! C'était cela!... Voilà pourquoi je n'ai point vu Paulette... Vous me laissiez croire qu'elle se gardait de rapporter la contagion chez elle!... Qu'aura-t-elle pensé de mon silence dans son accablement?

MADAME DE POGIS.

Elle est informée de l'ignorance où vous êtes. Elle vient, chaque jour, chercher des

nouvelles à votre insu, pour ne pas vous montrer qu'elle est en noir.

MARIANNE.

Je veux lui parler, me jeter dans ses bras!

MADAME DE POGIS.

Attendez-la donc. Elle n'a pas encore paru aujourd'hui. Sa visite ne peut tarder. Je vais probablement la rencontrer en reconduisant le docteur.

MARIANNE.

Envoyez-la-moi. *(Madame de Pogis et le docteur sortent par le fond.)* Oh! Paulette!... Et Hubert!... Les malheureux! *(Elle reste à gémir, le front tombé sur ses bras.)*

SCÈNE III

MARIANNE, MAX.

MAX, *entrant par la petite porte.*

Qu'est-ce qui vous fait pleurer?

MARIANNE, *relevant la tête.*

Le deuil de nos cousins!

MAX.

Ah! oui, les pauvres gens!... C'est horrible!... Vous venez de l'apprendre?... Je l'ai su, dès la première heure... L'affreuse vision m'a hanté sans trêve au chevet sur lequel nous étions penchés!

MARIANNE.

Alors, vous avez enduré là une épreuve qui, j'en ai la conviction, m'eût tuée.

MAX.

De nous deux, c'est encore ma part qui continue d'être la pire. Maintenant que c'est fini de trembler pour notre fils, vous pouvez, vous, respirer librement. Moi, je sors d'un mirage où j'ai aperçu mon ancien foyer comme une chose rétablie. Et l'oppression me saisit, de ce qu'il va retomber en morceaux, par mon propre ouvrage, par ma démence de l'avoir un jour irréparablement brisé!

MARIANNE.

Vous ne devez pas faire d'allusion à nos su-

jets personnels. Dès l'instant que je me mettais sous votre hospitalité, il a été tacitement convenu que je n'en connaîtrais que la discrétion.

MAX.

Vous n'empêcherez pas que, depuis votre rentrée dans cette demeure, il y ait, de vous à moi, quelque chose de changé.

MARIANNE.

Mais non! Cela ne doit pas être. Cela n'est pas!

MAX.

Voyons : pendant quinze jours, en ce péril qui menaçait de nous frapper ensemble, nous avons vécu de la même âme. D'heure en heure, nous nous sommes chuchoté à l'oreille des encouragements et des alarmes. Et parfois, pour s'emprunter l'un à l'autre un rayon d'espoir, on s'est consulté sans réserve jusqu'au fond des yeux...

MARIANNE.

Oui, il y a eu des regards qui allaient loin... Dieu merci! ce temps-là n'est plus!

MAX.

Après ce qui s'est passé de la sorte, nous ne retrouverons pas les sentiments de défiance dans lesquels nous nous étions récemment abordés. Comment ferions-nous désormais, quelle comédie nous faudrait-il, en nous rencontrant, pour ne plus nous reconnaître?

MARIANNE.

Votre existence et la mienne vont reprendre leur marche de chaque côté de l'abîme que vous avez creusé. Nous étions restés, bien longtemps, sans nous revoir. Souhaitons de ne plus nous revoir jamais!

MAX.

Pourquoi dites-vous cela?

MARIANNE.

Parce que la seule raison imaginable qui pourrait nous remettre encore en présence, ce serait notre fils en nouveau danger de mort.

MAX.

Ah! oui, c'est juste! Il ne faut plus qu'il nous rapproche... Le cher enfant! il s'en est acquitté autant qu'il avait de force, l'autre nuit,

quand, de ses mains amaigries, il jouait à faire se joindre les deux nôtres.

MARIANNE.

Dans ces minutes où je regardais l'enfant revenir à la vie, j'ai pu avoir une distraction.

MAX.

Vous n'étiez pas distraite. Vos nerfs ont aussitôt protesté contre ce contact. Vous vous êtes dégagée avec une brusquerie qui a coupé court au premier sourire de notre petit malade.

MARIANNE.

J'ai fait ce que je devais. J'ai défendu nos deux dignités. J'ai rétabli nos distances.

MAX.

Oui, mais moi, en suivant le sillage de cette main qui se dérobait, j'eus la vision du jour où elle avait serré la mienne en gage d'alliance...

MARIANNE.

Ne continuez pas ainsi, pour l'amour de Dieu ! Laissez dormir ce qui n'est plus.

MAX.

Ne vous fâchez pas. Compatissez à la peine

que je vais vous conter. Depuis que votre main m'a fui, je revois constamment avec quelle bonne grâce vous la donniez, ces temps-ci, autour de moi, à l'un et à l'autre, à ma mère, au médecin... Mais pas à moi, parbleu! jamais à moi!... Alors, l'envie me tient aujourd'hui, le désir m'obsède de ravoir un instant l'étreinte de cette main. Je n'aurai pas de cesse que je n'aie ainsi, en quelque sorte, matériellement touché mon pardon!

MARIANNE.

Vous avez donc bien oublié quelle femme je suis pour demander que je me prête à un simulacre...

MAX.

Vous ne me pardonnez pas?... Vous ne me pardonnerez jamais?

MARIANNE, *désespérément lasse.*

Oh! c'est féroce de me persécuter de cette manière lorsque, après tant de fatigues, je n'en peux plus!... J'attends Paulette d'une minute à l'autre. Laissez-moi le temps de m'être un peu remise. Sortez!

MAX.

En effet, vous avez à recevoir notre cou-

sine... J'ai eu tort, c'est vrai, d'être pressant, ce soir. Nous trouverons un moment plus opportun d'ici à votre départ...

MARIANNE, *dressant l'oreille à ce mot.*

Mon départ?

MAX, *avec suffisance.*

Oui. Quand vous en serez là, je réclamerai un entretien.

MARIANNE.

A quel propos?

MAX.

Ne devinez-vous pas quel besoin j'ai de vous exprimer mon immense repentir?

MARIANNE.

Je vous tiens quitte pour l'intention.

MAX.

Non pas!... Vous me permettrez, un de ces jours, de vous dire tout : les piètres excuses que j'ai pu avoir, la misère de ma vie depuis qu'elle est séparée de la vôtre...

MARIANNE.

Je n'écouterai pas.

MAX.

Si! Vous m'écouterez avant de partir! Je serai partout sur votre chemin! Je vous arrêterai, malgré vous!

MARIANNE.

Me voilà prévenue... C'est bien.

MAX.

A demain?

MARIANNE.

Bonsoir! *(Max sort par la porte du fond. Paulette entre par la porte du premier plan.)* Ah! mon amie! ma chérie!

SCÈNE IV

MARIANNE, PAULETTE.

PAULETTE.

J'ai passé par chez ton fils. Pendant une seconde, je me suis crue moins vieille de quinze

jours, en sentant sous mes lèvres de la chaleur à un petit front.

MARIANNE.

Paulette !

PAULETTE.

Te rappelles-tu ces questions et ces réponses que Toto était si glorieux de faire quand il était tout jeune : « Qu'est-ce qui tombe toujours, et ne se casse jamais ? — La pluie !... — Qu'est-ce qui a toujours froid ? — La terre !... » Ah ! le petit ! Comme il doit avoir froid !

MARIANNE.

Je voudrais savoir t'exprimer...

PAULETTE, *avec énergie.*

N'essaie pas ! Dans ces premières heures où tu goûtes, toi, la délivrance, je ne viens pas empoisonner ton bonheur. Je ne veux pas te coûter des larmes... Mais ne dis rien non plus qui me rende impossible d'étouffer les miennes. Aide-moi à ne pas regarder en arrière.

MARIANNE.

Que peut-on faire pour toi ? Qu'est-ce que tu vas devenir ?

PAULETTE.

Sous ce coup effroyable, mon mari et moi, nous sommes deux pareillement frappés, il n'y a plus que nous deux qui puissions nous comprendre, nous supporter... Marianne, réponds si je suis folle, oui ou non, dans cette unique pensée qui me soutienne : Il me semble être assez purifiée par la douleur, pour oser vouloir, de mon mari, qu'il ressuscite en moi l'enfant qu'il m'avait donné. Ne sera-ce pas mon petit lui-même qui revivra dans ce sein où je l'ai porté, si le père dont il est né y fait renaître une créature ?

MARIANNE.

Oui, Paulette ! oui ! c'est ainsi que tu retrouveras la consolation de ta vie. Tu aperçois bien ce qui redeviendra tout l'avenir de ton âme.

PAULETTE.

Pendant qu'avec Hubert je disputais notre enfant à la mort, il m'est apparu, dans cette chair bien-aimée, comment les époux peuvent, en vérité, n'être qu'un dans une seule chair... Mari et femme, ce n'est pas être mariés ; cela n'empêche point les divergences, les antipathies les révoltes, ni, hélas ! les trahisons !... Mais,

père et mère, on est prodigieusement identiques et unis, et sans attache appréciable avec le reste du monde. On n'est que ces deux-là, sur terre, à pouvoir ne faire qu'un.

MARIANNE, *du plus profond de son être.*

Tu as senti cela !

PAULETTE, *dressant la tête.*

Au ton que tu as, je devine que tu l'as senti de même !

MARIANNE.

Je ne cesse de me défendre contre une telle impression qui, à moi, ne m'est pas permise. Dois-je te le confier ? J'ai là vingt lettres de Guillaume qui, toutes, respirent le plus parfait dévouement pour mon fils. Mais cela sonnait, dans cette atmosphère d'angoisse, comme une voix d'étranger. De bonnes exhortations, des bons souhaits, un bon espoir qui, forcément, ne s'intéressait au destin que par-dessus mon épaule... Tandis que l'autre, ici, à se consumer dans l'épreuve, montrait à mes yeux, non pas mon reflet, mais sa propre flamme. Il me complétait, il me valait ! Nous étions vraiment les deux moitiés... Oui, j'ai senti, j'ai dû enfin

m'avouer que l'homme qui m'a rendue mère, je ne l'avais pas arraché de mes entrailles!...

PAULETTE.

Il n'y a donc partout que désolation. Tu as gardé ton enfant, mais tu as perdu son père.

MARIANNE.

En comparaison de ton sort, que pèse le mien? Toi qui m'as interdit de te plaindre, ne me plains pas!

PAULETTE.

Je suis prévenue, d'ailleurs, que, dans l'état où tu es, ce serait abuser de toi que de prolonger cet entretien. Il paraît que tu as failli avoir une syncope!...

MARIANNE.

Oui, ma lassitude, par moments, vient à bout de ma volonté!... Mais ne t'occupe pas de cela; restons encore une minute ensemble.

PAULETTE.

A condition que tu te mettes au lit.

MARIANNE.

Non, laisse!... Figure-toi que nous n'allons pas nous revoir : je pars demain.

PAULETTE.

Déjà ?

MARIANNE, *avec une douloureuse gravité.*

Il est temps.

PAULETTE.

Max n'a point tenté de te retenir ?

MARIANNE.

Je ne l'ai pas averti. Et je m'arrangerai pour ne pas me retrouver en sa présence.

PAULETTE.

Comment pourras-tu ?

MARIANNE.

Il prend maintenant son tour de veillée. Il se sera retiré, je ne rencontrerai plus par là que la grand'mère, en allant embrasser mon fils pour un adieu de quelques jours.

PAULETTE.

Mais où iras-tu jusqu'à l'heure de l'express ?

MARIANNE.

Une récente conversation avec Max me décide à ne pas attendre si tard, contrairement à

ce que je venais d'écrire chez moi. Je me servirai d'un train avant, qui n'arrive guère plus tôt à Paris, mais qui, du moins, m'aura enlevée de cette maison dès le petit matin.

PAULETTE.

Et tu n'es pas encore couchée!... Allons! dépêche-toi! *(Elle a le mouvement de conduire sa cousine vers l'alcôve.)*

MARIANNE, *avec effroi.*

Oh! non! pas là!... J'ai fait l'esprit fort vis-à-vis de Mme de Pogis, il y a un instant. Mais cette chambre, rappelle-toi que, la première fois que j'en ai franchi le seuil, j'étais jeune fille. Ici m'attendait le lit nuptial!... Pendant des années d'aveugle bonheur, c'est ici que j'ai vécu mes nuits!... C'est ici que j'ai passé un affreux dernier soir, dans l'abandon... après le jour où j'avais vu Max et sa maîtresse, lèvre à lèvre!... Comment de nouveau, ici, pourrais-je refermer les paupières sans que viennent y cogner les souvenirs... inadmissibles!

PAULETTE.

Va, étends-toi seulement. Au degré de faiblesse où tu es, le sommeil te prendra. Et puis, il y a toujours en nous le moment où la bête

l'emporte. J'ai bien commencé, moi, de rapprendre à dormir.

MARIANNE, *la retenant une dernière fois.*

Ah! ma chère Paulette, quand du temps aura passé, quand tu le voudras bien, tu verras comme je saurai des paroles et des choses, pour ramener entre nous l'image du bon petit être envolé!...

PAULETTE, *se dégageant.*

Chut!... Ne m'accompagne pas. Repose-toi! *(Elle sort par le fond.)*

SCÈNE V

MARIANNE, *seule, puis* MAX.

MARIANNE.

Me reposer!... Puisqu'ils le veulent tous, essayons!... *(Elle a donné un tour de clef à la porte par où Paulette vient de sortir. Elle va pousser le verrou de la petite porte à droite. Devant une « coiffeuse », elle laisse tomber un vêtement de dessus, découvrant ainsi ses épaules; elle retire l'épingle qui tenait ses cheveux en*

torsade. Elle s'achemine ensuite vers une chaise-longue, à gauche. Au moment de s'y étendre, elle revient baisser en veilleuse la lampe qui est proche, sur une table. Un bruit lui fait tourner la tête.) On vient par là ! *(Elle indique la petite porte à droite. Il y est discrètement cogné. Elle y va, et parle au travers.)* Qu'y a-t-il ?... C'est vous encore !... Non, je ne peux pas ouvrir... A quel propos dites-vous qu'il le faut ?... Que se passe-t-il ?... L'état de l'enfant ne s'est pas modifié, dites-moi ?... Hein ?... Je vous entends mal.. Parlez plus haut... Vous avez la voix étranglée... Pourquoi ?... Je vous ai demandé s'il était survenu quelque chose au petit ?... Oh ! comment ne me répondez-vous pas ?... N'êtes-vous donc plus là ?... Rien !... Il est parti... Il m'a fait peur et il s'en va ! *(Elle ouvre la porte, et la vue de Max la fait reculer brusquement. Il entre. Elle recule encore, en jetant une mousseline sur sa gorge nue : et, de l'autre main, elle retient le désordre de ses cheveux.)* N'approchez pas ! ou j'appelle !

MAX, *laissant la porte entr'ouverte sur le couloir.*

Si vous faites du bruit, vous réveillerez votre fils.

MARIANNE, *à demi-voix.*

Vous avez surpris ma bonne foi !

MAX, *à voix basse aussi.*

Vous-même, tout à l'heure, vous vous êtes jouée de moi. Ma mère, en me disant bonsoir, vient de m'informer que vous ne seriez plus chez moi demain... Quand vous m'avez caché cela, c'était vous qui me berniez!

MARIANNE.

Voilà longtemps que je ne vous dois plus compte de mes actes!

MAX.

Je conviens que vous êtes, envers moi, dégagée de tout, sauf des usages de simple humanité. Si j'ai mérité une expiation perpétuelle, je réclame, du moins, ce qu'on ne refuse pas aux plus misérables condamnés : j'exige mon droit d'être entendu en confession.

MARIANNE.

Pas ici! pas ce soir!... Je vous en prie, retirez-vous!

MAX.

Je ne serai pas dupe. Vous aviez résolu de vous dérober. Pour la dernière occasion, sans doute, que j'ai de vous tenir en face, je ne m'en irai pas, je ne vous laisserai pas fuir.

MARIANNE.

Nous allons bien voir!

MAX.

Il ne vous reste qu'à faire un esclandre, oui, si c'est cela que vous préférez.

MARIANNE.

Oh! vous spéculez sur ma crainte d'affoler en sursaut notre enfant.

MAX.

Il n'y a eu, de ma part, aucun calcul. C'est vous qui m'avez retiré le choix du moment.

MARIANNE.

Allez-vous-en! vous dis-je. Allez-vous-en!

MAX.

Je m'en irai quand vous m'aurez entendu. Je ne m'en irai pas avant!

MARIANNE.

Pourquoi vouloir inutilement nous refaire tant de mal?

MAX.

Nous aurons tous les deux, au contraire, un

soulagement d'avoir vu clair, une fois, dans ce qui nous est arrivé.

MARIANNE.

Vous croyez, malheureux!... Vous allez raviver la blessure... Vous y tenez?

MAX.

Oui!

MARIANNE.

Soit! Elle a encore de quoi saigner! *(Elle va fermer la porte du couloir.)*

MAX, *reprenant l'entretien à voix haute.*

Voici ce que j'ai à vous dire : je vous ai trahie autrefois, sans être détaché de vous. Je respirais mal, je souffrais de vous être infidèle. Je n'aurais pas eu longtemps le triste courage de vous tromper. Si vous n'aviez pas découvert ma faute presque aussitôt qu'elle exista, déjà de moi-même je me sentais bien près d'y échapper... Mais, devant la catastrophe, je perdis la tête. Au lieu de me regarder comme la seule cause du mal qui nous accablait tous les deux, je me pris à vous en vouloir, à vous, pour m'avoir démasqué. Je vous détestai de m'avoir fait éprouver que j'avais commis un vrai crime!

MARIANNE, *dans une lamentation indignée.*

Vous me rendiez responsable, moi!... Vous m'accusiez de quelque chose, moi!...

MAX.

Je me confesse : je vous dévoile à quel point le mauvais orgueil, les regrets, la souffrance, me rendaient absurde et mauvais!... J'étais ainsi dans la voie de toutes les iniquités, quand j'eus à prendre parti vis-à-vis de la vengeance que vous exerciez... Vous aviez publiquement chassé celle qui vous avait offensée; ce qui la faisait exécuter, sans retard, dans le cercle de nos relations et des siennes. Je ne conteste pas que votre attitude ait été en cela légitime. Je réponds seulement que j'en fus rejeté vers la femme que j'avais conscience d'avoir déshonorée. Je me fis probablement l'idée la plus fausse, j'obéis à la conception la plus déplacée d'un devoir. Mais ma faute, que vous aviez proclamée, me liait à une complice, par le respect humain, par une des formes de l'honnêteté... Dieu me garde aujourd'hui de charger la mémoire d'une morte qui a porté mon nom! Cependant la vérité veut que je déclare avoir été mené à cet autre mariage comme à une réhabilitation que je devais. Et c'est ainsi que, pour un caprice terminé, j'ai

pris la chaîne, portant toujours, de plus en plus lourdement, le regret de vous avoir perdue...

MARIANNE, *avec des larmes dans la voix.*

Quand votre trahison se révéla, vous auriez dû tout mettre en œuvre pour m'apaiser, pour me reprendre!

MAX.

Rappelez-vous dans quels termes écrasants vous m'avez alors répudié!... Et vous ne pouvez pas savoir le visage que vous dressiez devant moi... J'ai cru sincèrement que la fin de toutes choses venait, comme la foudre, de s'abattre entre nous.

MARIANNE, *de plus en plus gémissante.*

Il ne fallait rien croire!... Il ne fallait pas m'écouter, dans cette plainte horrible de ma chair jalouse, dans ce déchirement de ma confiance infinie!

MAX.

Quoi, Marianne?... Si je n'avais pas ajouté foi à vos protestations, si j'avais été moins crédule ou plus hardi, si je m'étais jeté tout de suite à vos pieds, c'est donc vrai que j'y aurais trouvé mon pardon?

MARIANNE.

Qui est-ce qui peut jamais répondre de soi-même? Qui sait comment tournent les choses à certains moments?... J'étais ivre de douleur, folle de désespoir... Je m'étais abattue sur ce canapé, comme si j'avais été frappée d'une balle...

MAX.

Mon Dieu! Quel mal, que de mal j'ai fait!

MARIANNE, *avec un regard fixe qui revoit le passé.*

Les heures de la nuit s'écoulaient sans que je bouge!... Je me disais : Il va venir heurter à cette porte!...

MAX.

Si j'étais venu, Marianne, vous me l'auriez donc ouverte comme ce soir?

MARIANNE.

Je me disais : Aurai-je l'abjection de ne pas savoir me défendre contre ses protestations, ses prières, ses caresses!...

MAX.

Marianne!

MARIANNE.

Cent fois j'ai dressé l'oreille, me disant : C'est sa voix.

MAX.

Marianne ! Marianne ! pardon !

MARIANNE, *comme si elle écoutait le passé.*

Oui, me disais-je, c'est lui enfin !... Que va-t-il accomplir de miraculeux ?

MAX.

Marianne !

MARIANNE.

N'a-t-il pas, pour tâche, pour devoir le plus sacré, de faire que mon cœur ne soit plus glacé dans ma poitrine, que ma pauvre tête ne soit plus en feu ?

MAX.

Marianne ! Pardonnez-moi !

MARIANNE.

Quelle justification impossible va-t-il inventer pour que je ne reste pas ainsi, jusqu'à la mort, à pleurer ! *(Elle s'abime dans les sanglots.)*

MAX.

Marianne, j'ai été léger, odieux; mais je n'ai jamais eu d'amour que pour toi. Tous mes souvenirs d'amour, c'est toi!... Tous mes désirs d'amour, c'est encore toi! c'est toujours toi!

MARIANNE.

Tu mens!... *(Revenant à la réalité.)* Oh!... Allez-vous-en!

MAX.

Non, ne te reprends pas! Notre ancien tutoiement est bien revenu sur ta bouche!

MARIANNE, *le fuyant.*

Vous m'avez affolée! J'ai la fièvre! Je ne sais plus ce que je dis! Je ne suis plus moi-même!

MAX.

C'est bien toi que je retrouve, au contraire, comme le soir de notre mariage, avec tes cheveux ainsi tombés, tes épaules nues et ton corps qui frissonne en pressentant ce que je te veux!

MARIANNE.

Vous savez que je ne peux plus rien être pour

vous! Laissez-moi! par pitié! Ne me torturez pas!

MAX.

Non, Marianne! Ta plainte est finie. Le seul mauvais souvenir, la seule tristesse, que tu aies respirés dans cette chambre, tu viens de les exhaler. Rappelle-toi maintenant tous les autres souvenirs, tout ce qui a régné, en ce lieu, d'exquis et de passionné, de si violent et de si doux!

MARIANNE.

Taisez-vous!... Je vous en supplie : taisez-vous!

MAX.

Je pourrais me taire, et pourtant tu ne cesserais plus d'entendre autour de toi un réveil de choses où ce sont nos baisers qui se remettent à chanter!...

MARIANNE.

Je ne veux rien entendre!

MAX.

Écoute! Si! Écoute comme l'air vibre encore de nos murmures d'amour!... Songe que notre

enfant chéri, tu en as conçu l'espoir dans l'asile où nous sommes. La flamme de son existence future s'est, ici-même, allumée dans ton être...

MARIANNE.

Comment avez-vous pu me quitter?... Oh! pourquoi? pourquoi n'êtes-vous plus mon mari?

MAX.

Durant ces jours d'hier où nous empêchions notre enfant de mourir, n'as-tu pas éprouvé que c'était notre amour lui-même que nous rappelions à la vie?

MARIANNE.

J'avais beau lutter, oui, c'est vrai! j'éprouvais cela!

MAX.

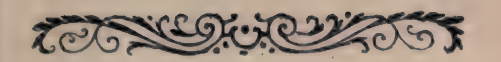
Ah! je savais bien!... Dans l'ivresse de sentir notre fils vivant, il y a aussi une odeur enivrante d'amour qui refleurit. Ne te défends plus! Reconnais-moi : c'est le père de ton petit, le père qui a désespéré de lui avec toi et qui t'a bien assisté de toute son âme!... Ce soir, que nous n'avons plus de crainte, ce soir, que nous avons mérité d'être heureux, le père s'approche

du lit de la mère... Aime-moi! Je t'adore!... Aimons-nous! Aimons-nous!

MARIANNE, *dans le râle d'une volonté mourante.*

Ah! je suis à toi!





ACTE IV

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

VILARD-DUVAL, *puis* MADAME VILARD-DUVAL. *Au lever du rideau, il est occupé à un rangement parmi les livres de sa bibliothèque.*

VILARD-DUVAL, *à sa femme qui entre.*

Je vous ai fait chercher il y a un moment, ma bonne amie. Où étiez-vous donc?

MADAME VILARD-DUVAL.

L'inquiétude m'a reprise en n'ayant pas un

courrier de notre fille aujourd'hui. J'étais allée faire une prière pour notre petit...

VILARD-DUVAL.

Ne vous tourmentez plus de rien : Guillaume sort d'ici. Il m'a laissé, pour votre édification, la lettre qu'il a reçue, tout à l'heure, de sa femme. Les nouvelles sont datées d'hier soir... *(Lisant.)* « Mon cher Guillaume, le docteur est là pour la dernière fois. Les mauvais jours sont finis... »

MADAME VILARD-DUVAL.

Dieu soit loué !

VILARD-DUVAL, *poursuivant sa lecture.*

« ... Je pourrai partir de Nérange, en toute tranquillité, demain matin... » *(Parlé.)* C'était ce matin. *(Lisant.)* « ... J'arriverai à Paris, par l'express, vers deux heures... » *(Parlé.)* C'est dans un instant... *(Lisant.)* « ... Mon âme a un profond besoin de vous revoir. Votre Marianne. »... Guillaume courait au-devant d'elle. Ce brave garçon ! J'aurais voulu qu'il vous montrât ses larmes de joie. Il vous eût attendrie !...

MADAME VILARD-DUVAL.

L'amour qu'il a pour Marianne est touchant,

je le reconnais. Et, cependant, cet homme, je n'ai pu reporter mes yeux sur lui, aussi longtemps que notre petit-fils a été en péril. Il me semblait toujours que c'était son alliance impie avec notre fille qui faisait planer sur elle une terrible chose !

VILARD-DUVAL.

Je sais la persistance de votre grief. Je n'ai même qu'à vous remercier d'avoir tant pris sur vous pour sauvegarder la paix de notre famille. Et, pourtant, me voici à rêver, de votre part, un effort en plus...

MADAME VILARD-DUVAL.

Que vous êtes-vous mis en tête ?

VILARD-DUVAL.

Les convenances vous ont fait admettre que le mari de notre fille fréquentât chez nous. Mais vous vous êtes refusée constamment à vous rendre chez lui... Or, c'est là que Marianne va bientôt débarquer, après deux sombres semaines. Par la vaillance de ses soins elle a sauvegardé nos joies. Elle nous rapporte du bonheur. Ne viendrez-vous pas, avec moi, saluer son retour heureux ?... *(Madame Vilard-Duval fait*

un geste de dénégation.) Oh! si!... En rentrant dans sa demeure, ce serait vous, d'abord, qu'elle y apercevrait!

MADAME VILARD-DUVAL.

J'ai tenu à connaître le moins possible cette vie conjugale de Marianne. Je ne franchirai jamais le seuil d'un intérieur où se respire l'offense aux idées que je vénère.

VILARD-DUVAL.

Ne vous prononcez pas tout de suite définitivement. Vous allez réfléchir. Je vais passer un vêtement, et je reviens vous chercher.

MADAME VILARD-DUVAL.

Je ne vous suivrai pas.

VILARD-DUVAL.

Consultez encore vos sentiments maternels. Vous avez cinq minutes pour modifier votre décision. *(Il sort par la porte de gauche, au second plan.)*

SCÈNE II

MADAME VILARD-DUVAL,
puis MARIANNE.

MADAME VILARD-DUVAL.

Non! je n'irai pas! *(Elle s'installe devant une corbeille d'ouvrage. Elle tourne le dos à l'entrée de Marianne, par le fond. Celle-ci, en silence, le visage défait, ôte son chapeau, son manteau de voyage, et trahit alors sa présence.)* Toi! chère enfant!... Quel air tu as! Comment as-tu déjà trouvé le temps d'être ici?

MARIANNE.

Je ne suis pas retournée chez moi.

MADAME VILARD-DUVAL.

M. Le Breuil devait être au-devant de toi sur le quai. Comment es-tu seule?

MARIANNE.

Je viens d'arriver par un train où l'on ne m'attendait pas.

MADAME VILARD-DUVAL,
dans un cri d'effroi.

Ton fils?

MARIANNE.

Il allait bien.

MADAME VILARD-DUVAL.

Alors, c'est toi qui es malade?

MARIANNE.

Je voudrais être morte.

MADAME VILARD-DUVAL.

Tu me bouleverses!... Explique-toi!

MARIANNE.

Votre clairvoyance avait bien prédit que Max était capable de m'aimer encore!

MADAME VILARD-DUVAL.

Et tu souffres de l'aimer aussi?

MARIANNE.

Ma misère est pire que vous ne le soupçonneriez!

MADAME VILARD-DUVAL.

Ma pauvre fille! Quand je te prêchais de

l'attendre, j'avais cette prescience des cœurs qu'habite la foi. Si tu m'avais écoutée, si tu t'étais gardée libre, tu serais sur le point de te rendre à M. de Pogis...

MARIANNE.

Maman! Prenez-moi en pitié!

MADAME VILARD-DUVAL.

Viens! ma petite! Viens bercer ta peine dans mes bras!

MARIANNE, *lui échappant.*

Ne m'embrassez pas avant de m'avoir entendue!... Je me suis enfuie de Nérange, sans oser, moi, rapprocher mon visage de celui de mon enfant!

MADAME VILARD-DUVAL.

Oh! Marianne!... Il me semble que je comprends!

MARIANNE.

Oui! Ne cherchez plus. Cette nuit, Max est venu dans ma chambre!...

MADAME VILARD-DUVAL.

Avec ton consentement?

MARIANNE.

Non!... Si!... Je ne sais pas!... En d'autres temps, ce premier maître de mon âme et de mon corps avait eu toute licence de désarmer mes rébellions, mes volontés, mes pudeurs... Toutes les ressources par lesquelles une femme se défend, j'ai senti ne pas les avoir. J'ai cru reconnaître un vertige familier, je ne fus avertie par aucune honte, en me redonnant à un être qui n'était plus qu'un passant!

MADAME VILARD-DUVAL.

Rougis et accuse-toi, oui, d'avoir disposé de ta personne sans avoir eu, d'abord, l'honnêteté de rompre un pacte qui, même de mauvais aloi, t'a engagée envers M. Le Breuil. Mais c'est en l'épousant, hors l'Église, par un mariage interdit, que je t'ai vue dans le péché... *(Vilard-Duval est entré; et, frappé de l'attitude des deux femmes, il écoute à leur insu.)* Entre M. de Pogis et toi, il a toujours subsisté un lien, selon moi, indissoluble... En mon âme et conscience, tu n'as jamais eu pour époux véritable que celui dont tu reçus l'alliance au pied de l'autel... Je ne peux pas me détourner de toi, je ne peux pas te déclarer flétrie, parce que tu es redevenue sa femme...

SCÈNE III

LES MÊMES, VILARD-DUVAL.

VILARD-DUVAL, *intervenant.*

Qu'est-ce que vous dites ?

MARIANNE, *à son père.*

Vous écoutiez ?

VILARD-DUVAL, *accablé.*

Malheureuse !... C'est toi, ma chère fille ! c'est toi qui en es là !

MARIANNE, *à madame Vilard-Duval.*

Il y a des déchéances qu'on n'avoue qu'à sa mère !... Cachez-moi !

MADAME VILARD-DUVAL.

Dans une crise aussi grave, ne faisons pas de secrets de femme à ton père.

VILARD-DUVAL, *à sa femme.*

Je vous ai interrompue quand vous lui rendiez le mauvais service de l'aveugler sur sa faute. Où voulez-vous en venir?

MADAME VILARD-DUVAL, *à son mari.*

Je n'ai jamais reconnu M. Le Breuil pour mon gendre. A vous de réparer votre erreur, en sachant l'écarter de votre famille.

MARIANNE.

Songez, ma mère, que je dois un terrible compte à l'homme dont vous parlez si aisément!

MADAME VILARD-DUVAL, *à sa fille, avec douceur.*

Tais-toi! *(A Vilard-Duval.)* Le mariage avec M. Le Breuil ne s'est fondé que sur un divorce. Détruisez-le par un divorce.

VILARD-DUVAL.

Vous vous égarez : lors même que Guillaume y souscrirait, Marianne ne pourrait pas ainsi s'appeler une seconde fois Mme de Pogis. Il faudrait qu'elle devînt veuve. La loi interdit de

reprendre un ancien époux par le moyen d'un nouveau divorce.

MADAME VILARD-DUVAL.

Alors, le malheur de notre fille est irréparable!... Si vous voyez, pour elle, une ligne droite à suivre, une conduite possible, indiquez-la!

VILARD-DUVAL, *à Marianne.*

Écoute, mon enfant : Ta mère m'a forcé d'intervenir en un sujet où j'aurais souhaité que tout mon silence allégeât ta détresse... Puisque j'ai commencé, veux-tu que nous causions un peu plus?

MARIANNE.

Ah! Je suis tombée si bas!... Dans l'humiliation d'avoir aussi affaire à vous, je ne sentirai que du secours.

VILARD-DUVAL, *avec autorité.*

Tu as été victime d'une minute d'égarement. Tu viens d'entendre que ton premier mari ne saurait te rendre une situation légitime. Je ne te ferai donc pas l'injure de supposer que tu accepterais avec lui des relations clandestines.

MARIANNE.

Non! Je ne me traînerai pas dans une liaison furtive. Il me serait impossible de supporter l'existence dans des conditions inavouables. Je ne reverrai pas M. de Pogis.

MADAME VILARD-DUVAL, *à sa fille.*

Tu te flattes, quand il est dans la fièvre de sa victoire, qu'il ne la poursuivra pas!... Allons donc! Tu l'aimes. Vous vous aimez... Il n'a pas fini d'être sur ta route!...

MARIANNE.

J'ai entrevu, depuis quelques heures, le moyen qu'on a toujours d'échapper à trop d'avilissement. J'ai déjà failli me tuer.

VILARD-DUVAL.

Oh!

MADAME VILARD-DUVAL

Chasse cette pensée abominable!... D'un caractère comme le tien, elle épouvante!

VILARD-DUVAL.

Tu as un enfant, Marianne. Tu ne dois jamais perdre cela de vue. Ton devoir de vivre pour lui est supérieur à tout.

MARIANNE.

Mon cher petit! C'est la vision que j'en ai eue... Pardonnez-moi, vous deux!... c'est sa seule image qui m'a retenue, à l'instant de me faire écraser sur les rails!

MADAME VILARD-DUVAL, *à son mari.*

Vous l'avez entendue?... Comprenez-vous que nous côtoierons la catastrophe tant que notre fille se débattra dans des considérations qui l'oppriment, tant qu'elle voudra lutter contre un amour qui l'appelle, qui l'attire, et qui a des droits!...

VILARD-DUVAL, *à Marianne.*

Je te dis que ton seul droit est de racheter ta faute envers Guillaume! Ton seul devoir possible est envers lui!

MARIANNE.

Dans le désordre de mon esprit, je n'ai qu'une idée fixe : la désolation de l'avoir trahi.

VILARD-DUVAL.

Il est donc urgent d'envisager comment tu vas pouvoir te comporter en sa présence.

MARIANNE, *terrifiée.*

Je me suis réfugiée ici pour ne pas l'affronter !

VILARD-DUVAL.

Il est allé t'attendre. Il est à se demander ce que tu es devenue.

MARIANNE, *de même.*

C'est vrai !

VILARD-DUVAL.

D'un moment à l'autre, il peut recourir à nous, reparaître dans cette maison.

MARIANNE, *de même.*

En effet !

VILARD-DUVAL.

Ce serait déjà étrange à ses yeux qu'après ta longue absence tu n'aies pas eu, pour premier élan, de rentrer au domicile conjugal.

MARIANNE, *dans un mouvement de fuite.*

Rentrer chez moi !... chez lui !... Oh ! non ! N'exigez pas cela ! N'y comptez pas !

MADAME VILARD-DUVAL, *à son mari.*

Vous voyez bien qu'elle n'en a pas la force.

MARIANNE.

Dites que je n'en ai pas l'infamie!

VILARD-DUVAL.

Si ton mari entrevoyait la vérité, n'as-tu pas pitié de son désespoir? Impose-toi la contrainte qui va sauvegarder son repos!

MARIANNE.

Pour le préserver d'une peine, je suis prête encore à lui sacrifier ma vie, comme il y a quelques heures. Je vous protesterais de ce qu'il m'inspire toujours, si les mots de respect et d'affection ne devaient pas prendre aujourd'hui, sur mes lèvres, une atroce ironie... Oui, tant que je fus innocente envers Guillaume, son amour a été pour moi du bonheur. Mais, maintenant, cet amour, je frémirais de le voir approcher!... Je ne peux pas commander de cyniques obéissances à tout mon être. Je ne peux pas être une créature dont ce ne serait pas fini que l'on disposât tour à tour!... Cela, non!

Je ne le peux pas! Je ne le peux pas! Je ne le peux pas!

MADAME VILARD-DUVAL, *à son mari.*

Mais la laisserez-vous enfin!... Faut-il donc être femme pour sentir, jusqu'au fond de l'âme, la protestation qu'elle vous crie!

(Un coup de timbre retentit. Les trois personnages dressent la tête, en échangeant un regard d'anxiété tragique.)

VILARD-DUVAL, *à sa femme.*

Vous n'attendiez personne?

MADAME VILARD-DUVAL.

Non.

VILARD-DUVAL, *regardant l'heure.*

C'est juste le temps d'être revenu. C'est Guillaume.

MARIANNE.

Ah!

MADAME VILARD-DUVAL.

Allez au-devant de lui. Déclarez que Marianne n'est pas chez nous.

MARIANNE.

Et le portier qui s'est empressé vers moi! Et le valet de chambre qui m'a ouvert!... Guillaume ne peut manquer de savoir ma présence.

MADAME VILARD-DUVAL, *pressant son mari.*

Retenez-le. Gagnez des instants! *(A Marianne.)* Passe dans ma chambre!

VILARD-DUVAL.

C'est cela! *(A Marianne.)* Disparais. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE IV

MADAME VILARD-DUVAL, MARIANNE.

MARIANNE.

Me sauver ainsi de pièce en pièce!... Non!... J'ai reculé devant le retour chez Guillaume,

parce que, ne voulant pas l'abuser, c'était venir le braver. Mais, chez vous, je ne serai pas assez vile pour esquiver la rencontre.

MADAME VILARD-DUVAL.

C'est bien lui, tu sais, qui est là, puisque ton père ne revient pas nous rassurer... Que vas-tu lui dire?...

MARIANNE.

Ce qu'il faudra!... Ce que je devrai!... Je n'y ai pas réfléchi.

MADAME VILARD-DUVAL.

Oh!... Prends garde!... Tes mains sont gelées. Tu es hors de toi! Tu serais sans mesure!...

MARIANNE.

A l'instant d'aborder Guillaume, je ne serai jamais mieux... Pourquoi retarder l'inévitable?

MADAME VILARD-DUVAL.

Il y a peut-être moyen que j'amortisse le premier choc. Fais-moi la concession de passer par là. Pour moi, fais-le, je t'en prie!

MARIANNE.

Soit !... J'attendrai.

MADAME VILARD-DUVAL.

Dépêchons !

MARIANNE, *ayant gagné la porte du second plan, à gauche.*

J'attends. *(Elle sort.)*

SCÈNE V

MADAME VILARD-DUVAL, GUILLAUME, VILARD-DUVAL.

GUILLAUME, *entrant par le fond, et d'une voix brève.*

Bonjour, madame... Où est Marianne?

VILARD-DUVAL, *à sa femme.*

J'ai dit à Guillaume qu'elle nous était arrivée dans une agitation, une fébrilité...

MADAME VILARD-DUVAL, *à Guillaume.*

Oui : le silence, la solitude, lui sont absolument nécessaires.

GUILLAUME.

Ce n'est pas ma vue qui peut lui faire du mal !

MADAME VILARD-DUVAL.

Personne auprès d'elle : voilà ce qu'il lui faut.

GUILLAUME.

Pardon ! J'ai besoin de juger par moi-même !... Vous me jetez dans l'effarement...

VILARD-DUVAL.

Oh ! comprenez bien !... Elle va se remettre. La maladie de son fils lui a communiqué une surexcitation excessive. Pour un peu, ce serait du délire. On ne vous demande que le temps de la calmer...

MADAME VILARD-DUVAL.

Mais oui ! C'est cela !

GUILLAUME.

Mon émotion augmente avec vos paroles. Je

m'effraie et je m'irrite... Je sens autour de moi flotter du mystère...

VILARD-DUVAL.

Qu'allez-vous chercher?

GUILLAUME.

Je ne cherche rien. J'insiste simplement pour être mis en présence de ma femme.

VILARD-DUVAL.

Nous devons nous y opposer.

MADAME VILARD-DUVAL.

Certainement!

GUILLAUME.

En ce cas, je ne discute plus : j'exige. Je veux voir ma femme. *(Il fait un pas en avant.)*

VILARD-DUVAL.

Vous ne passerez pas!

MADAME VILARD-DUVAL.

Laissez-moi parler. *(A Guillaume.)* Je me décide à vous donner un motif pour lequel vous ne serez pas sans égard. Je n'y suis pas auto-

risée par Marianne. Je prends sur moi de vous faire cette communication. Vous savez que, durant des heures récentes, elle a eu lieu de croire que son fils était condamné. Elle aura, sans doute, réentendu de loin ma voix, qui l'a toujours avertie que vous mettiez dans son existence la menace d'une grande punition. L'enfant a survécu. Mais, en échange, c'est l'union néfaste qui est morte : Marianne ne peut plus se regarder comme votre femme.

GUILLAUME, *incrédule.*

Elle aurait résolu cela?

MADAME VILARD-DUVAL.

Prenez-vous-en à moi, qui l'ai fortifiée pour cette abjuration. Considérez que Marianne est désormais séparée de vous par la puissance d'un vœu.

GUILLAUME.

C'est impossible!... Elle m'aurait fait pressentir une détermination aussi féroce... Comment, hier encore, m'aurait-elle annoncé joyeusement son retour?

MADAME VILARD-DUVAL.

Vous constatez pourtant qu'elle s'est arrêtée

ici, cherchant conseil. Et son père et moi, frappés de son aspect, nous avons voulu qu'elle ajournât tout entretien avec vous.

GUILLAUME.

Non pas! Si Marianne, à elle seule, a disposé de nous deux, j'entends qu'elle-même me fasse part de cela, sans délai.

VILARD-DUVAL.

Ne brusquez pas les choses!

GUILLAUME.

Priez ma femme de venir.

MADAME VILARD-DUVAL.

C'est plutôt vous, dans quelques heures, qui devriez revenir...

GUILLAUME, *dans un nouveau mouvement en avant.*

Qu'elle vienne, ou j'y vais!

VILARD-DUVAL.

Oh!

MADAME VILARD-DUVAL, *arrêtant Guillaume.*

Non, pas vous ! Moi, j'irai : elle viendra. *(Elle sort par la porte que Marianne a prise.)*

SCÈNE VI

VILARD-DUVAL, GUILLAUME.

VILARD-DUVAL.

Mon impression, à moi, c'est que Marianne, évidemment, souffre d'un cas de conscience, mais que ce ne sera pas irrémédiable. Seulement, ne la réduisez pas, dans un débat prématuré, à vous tenir des propos extravagants. Traitez-la en malade. Réglez votre attitude sur la sienne. Dites-lui qu'elle aura le temps moral de se recueillir. Et, pour cette fois, abrégez la conversation.

GUILLAUME.

Et après ?

VILARD-DUVAL.

Ma femme et moi, nous attendions pour nous rendre dans le Dauphiné que notre petit-fils ne nous inquiétât plus. Nous y conduirions Marianne immédiatement. Je ne vous demande qu'une semaine pour la raisonner, pour accomplir ce que, dans son intérêt et le vôtre, je crois pouvoir.

GUILLAUME.

Votre affection m'inspire toute confiance. Je n'ai d'autre but au monde que ma femme, sa santé, les arrangements qui lui seraient favorables. J'agirai comme je le devrai, dès qu'elle m'aura dit ce qu'elle désire, ce qu'elle a...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME VILARD-DUVAL.

MADAME VILARD-DUVAL, *à Guillaume.*

Marianne me suit. *(A son mari.)* Elle veut que

nous la laissions seule avec lui. *(Elle gagne la porte du premier plan, à gauche.)*

VILARD-DUVAL.

Ah!... Bien! *(A Guillaume.)* Souvenez-vous de mes recommandations. *(Il sort à la suite de sa femme. — Marianne parait, au second plan.)*

SCÈNE VIII

GUILLAUME, MARIANNE.

GUILLAUME.

Enfin, c'est vous, Marianne!... Toute changée, paraît-il, que vous soyez à mon égard, c'est tout de même vous que je revois!

MARIANNE.

Vous l'avez voulu : c'est moi!

GUILLAUME.

Est-il vrai que vous ayez prononcé un ser-

ment, un vœu, je ne sais quoi de solennel, qui m'excluerait de votre vie?

MARIANNE.

Ce n'est pas cela.

GUILLAUME

Pourquoi votre mère l'a-t-elle prétendu?

MARIANNE.

Elle pensait bien faire.

GUILLAUME.

Alors, qu'est-ce qu'il y a?... *(Marianne fait un effort pour parler, et demeure muette.)* Puisque les mots vous manquent, faut-il que j'essaie de vous aider?

MARIANNE.

Si vous le jugez bon.

GUILLAUME.

Répondrez-vous sincèrement à ce que je vais vous demander?

MARIANNE.

A tout, oui.

GUILLAUME.

Le désordre qui persiste dans votre esprit ne tient pas à la maladie de votre fils. Il a été causé par l'homme que vous avez revu?

MARIANNE.

C'est à cause de lui, en effet.

GUILLAUME.

Un trouble vous a pris dans le cadre de votre existence passée, dans le voisinage de votre ancien mari. Il s'en est aperçu, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Oui.

GUILLAUME.

Et il a trouvé plaisant d'ajouter à votre émotion?

MARIANNE.

C'est possible!

GUILLAUME, *avec violence.*

Ah!... L'idée de ces choses m'avait déjà traversé l'esprit, tandis que vous étiez abandonnée à vous-même dans des conditions si anor-

males !... Oh ! saisissez bien : vous êtes de celles dont on ne suspecte pas les actions !... Mais je vous voyais, — quelle que fût la dignité de manières qui vous enveloppât, — je vous voyais subir ce regard que jettent les hommes sur les femmes qui ont été à eux... Tenez : il y a six ou sept mois, un soir, au théâtre, — vous ne vous en êtes pas aperçue, — M. de Pogis était dans une baignoire. Mes yeux rencontrèrent les siens, quand il venait de les promener sur vous. Je ne peux pas exprimer la sensation que j'éprouvai !... Sachez seulement que, bien des fois depuis deux semaines, je me suis représenté les mêmes yeux de l'individu se posant de nouveau sur votre personne, avec la connaissance qu'ils en ont gardée. Et mes jalousies de votre premier mariage me remontant au cerveau, je voyais... Je voyais rouge !

MARIANNE, *épouvantée.*

Ah ! oui !

GUILLAUME.

Au fait, vous êtes partie de là-bas plus tôt que vous ne l'aviez annoncé. Pourquoi cette précipitation ? Était-ce pour vous soustraire à de trop graves importunités ?

MARIANNE.

Je n'ai pas dit cela!

GUILLAUME.

Vous avez promis de répondre à tout.

MARIANNE, *à bout de forces.*

J'ai trop répondu. Vous poussez l'interrogatoire jusqu'à un point où c'est de la torture... Oh! voyons! N'interprétez pas mal ce que je veux dire!... Cela signifie que je suis femme, que j'ai un excès de nervosité. Il me prend des frémissements, une révolte, à vous sentir fouiller ainsi mes impressions les plus secrètes et vouloir les mettre à nu!... Ne me questionnez pas davantage. Finissez-en!... Laissez-moi!

GUILLAUME.

Devant votre mine de suppliciée, je m'arrête. Si votre retour a été hâté par quelque goujaterie dont vous répugnez à vous plaindre, ajournons ce sujet... *(S'efforçant de sourire.)* Le principal, c'est que vous êtes à l'abri des influences, des tentatives mêmes, qui vous auront révolutionnée... Votre nervosité, comme vous dites, n'a plus de raisons d'être... Sinon, quoi? Que vou-

driez-vous que je suppose?... *(Avec une angoisse qui tâche de plaisanter.)* Vous seriez alors revenue à regret? à contre-cœur? uniquement rappelée auprès de moi par le devoir? Vous seriez inconsolable de ne plus être la châtelaine de là-bas!... Vous ne m'aimeriez plus?

MARIANNE.

Mon sentiment pour vous, Guillaume, n'a jamais été si profond qu'en ce moment!

GUILLAUME.

Ah! ma chère femme, voilà une assurance qui me fait du bien. Et j'en avais besoin!... Fort de cela, je me charge à présent de dissiper les fantômes que vous auriez encore dans l'imagination!... Vos parents s'offraient à prendre soin de vous quelque temps. Mais, pour choyer votre âme, personne ne s'emploiera aussi tendrement que moi, votre mari, moi, votre amoureux...

MARIANNE, *reprise d'une autre épouvante.*

Vous n'allez pas m'emmener?

GUILLAUME.

Je vais t'emporter, chez nous!...

MARIANNE.

Oh ! Guillaume !

GUILLAUME.

Chez nous ! Devines-tu ce que ces deux mots t'expriment d'impatience dévorée, de désir fou !...

MARIANNE, *le voyant avancer.*

Que voulez-vous ?

GUILLAUME.

T'embrasser !

MARIANNE.

Ne me touchez pas ! N'usez pas de votre force !

GUILLAUME, *l'étreignant.*

Tu sais bien qu'il est toujours resté un peu de la brute en moi, même avec toi !

MARIANNE, *suppliante.*

Lâchez-moi !

GUILLAUME.

Un baiser, d'abord !

MARIANNE, *dans une résistance désespérée.*

Vous ne devez pas!

GUILLAUME.

Un seul! Un vrai!

MARIANNE.

Oh! non! non!

GUILLAUME.

Je te tiens!

MARIANNE, *le muselant de ses mains.*

Pas vos lèvres!... Malheureux! pas vos lèvres!... *(Mais, les deux mains devenues captives dans la poigne de Guillaume, elle n'a plus pour défense que ce cri :)* L'autre m'a possédée!

GUILLAUME, *reculant, avec une rauque exclamation de stupeur.*

Hein?

MARIANNE.

J'étouffe de vous avoir trahi! Achevez-moi! Tuez-moi!

GUILLAUME.

Toi!... toi!... Réponds vite qu'il y a eu guet-apens?... Tu ne t'es pas donnée?

MARIANNE.

Je n'avais rien prévu. Je n'ai rien voulu. La fatalité m'a prise !

GUILLAUME.

Cet homme, tu ne l'as pas raimé subitement ? En allant te mettre à sa merci, tu savais que tu l'aimais ?

MARIANNE.

Non, je ne savais pas !... Je ne saurais expliquer rien !... Je ne sais pas ! je ne sais pas !...

GUILLAUME.

Tu avoues donc un entraînement des sens, une facilité de fille perdue, de bête en folie ?

MARIANNE.

Flétrissez-moi !... Oui !... Crachez-moi votre dégoût au visage ! Faites-moi mourir de honte !

GUILLAUME, *dans un instant de faiblesse.*

La honte, c'est d'être comme moi un lâche qui va pleurer !

MARIANNE.

Oh ! j'étais prête pour votre vengeance, mais non pour vos larmes.

GUILLAUME, *se ressaisissant.*

Tranquillisez-vous! Les larmes sont rentrées... Quant à ma vengeance, elle est ailleurs. *(Il se dirige vers la sortie.)*

MARIANNE, *s'interposant.*

Où allez-vous?

GUILLAUME.

Trouver M. de Pogis.

MARIANNE.

Moi seule avais des devoirs envers vous. Ne vous en prenez pas à lui!

GUILLAUME.

Vous tremblez pour sa peau?

MARIANNE.

Je ne veux pas que, par ma faute, ce soit vous deux qui vous entr'égorgiez!

GUILLAUME.

Nous ne nous battrons pas. Je ne m'étais apprivoisé que pour vous plaire. Vous m'avez rejeté dans la sauvagerie. Je vais chez M. de Pogis pour le tuer!

MARIANNE.

Oh! vous ne sortirez pas d'ici avec cette menace effroyable!

GUILLAUME.

Allons! J'ai loin à me rendre. Ne m'entravez pas!

MARIANNE, *suspendue à lui et traînée sur les genoux.*

Piétinez-moi! Mais je vous retiendrai!

GUILLAUME, *lui serrant les poignets pour la détacher.*

Vous m'obligez à vous faire mal.

MARIANNE, *lâchant prise, avec un grand cri de douleur physique.*

Ah!

GUILLAUME, *la laissant agenouillée.*

Adieu! *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE IX

MARIANNE, *puis* MADAME VILARD-DUVAL, *puis* VILARD-DUVAL. *Marianne se relève dans les sanglots, et court à la poursuite de Guillaume. A ce moment, monsieur et madame Vilard-Duval, qui ont perçu le dernier cri de leur fille, entrent précipitamment. Leur appel arrête celle-ci près de la porte du fond.*

MADAME VILARD-DUVAL,
entrant la première, et défaillant devant l'état de sa fille.

Oh! mon Dieu!

MARIANNE, *indiquant le chemin que Guillaume a pris.*

Empêchez-le!

VILARD-DUVAL, *la tenant dans ses bras.*

Parle-nous! On fera ce qu'il faudra. Mais parle!

MADAME VILARD-DUVAL.

Ma fille! ma fille!

MARIANNE, *étranglée par l'horreur, dans un cri spasmodique.*

Empêchez-le!... Empêchez-le!...





ACTE V

Une terrasse plantée d'arbres. — Elle est bornée, au fond, par un garde-fou, sur un à-pic. Vers la droite, la barrière rustique s'arrondit en encorbellement : là, sont disposés une table, des sièges.

A droite et à gauche, des allées.

A droite, au premier plan, un banc de jardin. A gauche, au premier plan, une table et deux fauteuils rustiques.

Des feuilles mortes par terre. Çà et là, des géraniums en cercle, à la base de quelques gros marronniers.

Dans les arrière-plans, on voit venir un cours d'eau, à brusques tournants, parmi une succession de collines.

Un ciel de fin de septembre, vers l'heure du crépuscule.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME VILARD-DUVAL, *puis* MARIANNE. *Au lever du rideau, madame Vilard-Duval est seule, assise devant la table,*

à gauche, au premier plan. Elle a son panier à ouvrage. Elle travaille. Marianne, venant par une allée de gauche, la rejoint.

MADAME VILARD-DUVAL.

Eh bien ?

MARIANNE.

Eh bien, leur promenade se prolonge !... Le précepteur n'a pas encore fait rentrer Louis à la maison.

MADAME VILARD-DUVAL.

Ils sont partis avec l'herbier, le filet à papillons... Voilà de quoi les avoir entraînés plus loin que tu ne voudrais, sur le coteau. Mais ton fils est en état de bien marcher. Je l'ai ramené solide, de mon voyage, là-bas !

MARIANNE.

Nous sommes en septembre. Le soleil est couché. Le brouillard commence à s'élever du Rhône.

MADAME VILARD-DUVAL.

Ton père est allé au-devant d'eux leur dire de se presser.

MARIANNE.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé!

MADAME VILARD-DUVAL.

Mais non! mais non!

MARIANNE.

Tout, à présent, me fait trembler. Je tremble sans cesse!

MADAME VILARD-DUVAL.

Hélas! chère fille! moi aussi, je sors de connaître l'état où l'on tressaille à chaque supposition, à chaque mouvement de l'âme. J'ai passé par là, il y a dix jours, en allant devancer M. Le Breuil au château de Nérange... Quelles étaient mes transes, alors que M. de Pogis me refusait obstinément de se soustraire au crime qui le menaçait!

MARIANNE.

C'était bien le meurtre, oui, que j'avais déchaîné!

MADAME VILARD-DUVAL.

Comment ai-je obtenu qu'un homme de bravoure éprouvée se résignât à chercher abri hors de sa demeure, à déloger subrepticement?...

Ah! j'avais beau répéter qu'il fallait épargner à ton nom le plus horrible des scandales, je me heurtais aux préjugés combatifs et arrogants du caractère masculin!... Que mes prières l'aient emporté, cela reste pour moi miraculeux!... Et lorsque M. de Pogis, dans son départ trop tardif, a presque croisé l'autre, pour qu'il l'ait évité cependant, il y a encore eu là, je t'assure, du miracle!... Efforce-toi donc, Marianne, de mieux t'en rapporter à la Providence. Tâche enfin de reprendre un peu haleine à cette pensée qu'un carnage n'est plus possible, depuis que Max a disparu...

MARIANNE.

Disparu!... Voulez-vous que je vous dise le lieu de sa retraite?... Il est sur l'autre rive, *(Indiquant un lieu.)* dans une auberge, là!

MADAME VILARD-DUVAL.

Que m'apprends-tu?

MARIANNE.

Oui, grâce aux pourparlers que vous avez eus ensemble, il savait bien dans quelle direction me relancer!

MADAME VILARD-DUVAL.

Il est parvenu jusqu'à toi?

MARIANNE.

Non!... Par bonheur, il observe envers moi ce ménagement de ne pas me revoir sans que je l'aie permis... Seulement, tous les jours, une lettre de lui m'apporte sa plainte et son appel. Il emploie pour messager un garçon du pays, qui s'ingénie à me rejoindre, dans les allées mêmes de ce parc... Ce matin encore, je voulais ne pas décacheter le pli qui allait réclamer de moi un rendez-vous. Mais, comme d'habitude, j'ai craint de rester alors dans l'ignorance de quelque projet fou, de je ne sais quoi qu'il serait urgent d'empêcher!... Sous cette pression, je lis chaque fois... Et je ne réponds pas!

MADAME VILARD-DUVAL.

Pourquoi m'avais-tu fait mystère de ces agissements?

MARIANNE.

Ah! n'aurais-je pas dû aussi bien continuer à me taire?... J'ai cédé à de l'impatience, quand vous m'exhortiez à faire une contenance meilleure. Mais ne vous étonnez pas que j'aie, un certain temps, vécu dans cette dissimulation. Je cherchais à ne pas ranimer entre nous, je tâ-

chais d'ensevelir sous du silence, ce que j'ai eu à vous livrer de mon alcôve!... Au moins, je ne veux pas apercevoir dans les yeux de mon père que vous lui auriez reparlé de ces choses! Cachez-lui, n'est-ce pas? que Max est actuellement notre voisin.

MADAME VILARD-DUVAL.

A ton gré... Mais, puisque tu t'étais mise à me faire un premier secret, n'en as-tu pas un autre?... Depuis que la crise a éclaté entre Guillaume et toi, es-tu réellement sans nouvelle de lui?

MARIANNE.

Oui!... Aucune nouvelle!

MADAME VILARD-DUVAL.

Il y a eu déjà une semaine, avant-hier, qu'il a pris sa course sinistre!... Que prépare-t-il?... Qu'est-ce qu'il est devenu?...

SCÈNE II

LES MÊMES, VILARD-DUVAL,
arrivant par une allée de droite.

MARIANNE.

Vous voici de retour, mon père, sans ramener Louis ?

VILARD-DUVAL.

Sois rassurée à son égard... Le fermier, tout à l'heure, a dépassé dans les champs ton fils et son maître : tous deux rapportaient une moisson de fleurs sauvages. Mais ils reviennent lentement, parce que le vieux professeur est essoufflé...

MARIANNE.

Ça n'a pas le sens commun !

VILARD-DUVAL.

Je me serais acheminé jusqu'à l'endroit où

l'on me signalait les retardataires. Mais j'ai été retenu par une rencontre...

MARIANNE.

Qui avez-vous rencontré?

VILARD-DUVAL.

Guillaume.

MARIANNE.

Lui!

MADAME VILARD-DUVAL.

Celui-là, maintenant, est dans le pays!...

MARIANNE.

Depuis quand?

VILARD-DUVAL.

Il venait de descendre à la station. Il ne connaît pas cette propriété. Il en cherchait une porte.

MARIANNE.

Que veut-il?

VILARD-DUVAL.

Il demande à te parler.

MARIANNE.

Je pensais que nous n'avions plus rien à nous dire !

MADAME VILARD-DUVAL.

Quel motif vous a-t-il donné de sa démarche ?

VILARD-DUVAL.

Je ne l'ai pas questionné. Je n'ai pas cru devoir toucher, moi-même, à la plaie de son âme.

MADAME VILARD-DUVAL.

Au moins, quel est son air ?

VILARD-DUVAL.

Le visage est ravagé... Les yeux se détournent, comme pour ne pas laisser voir combien ils ont pleuré.

MARIANNE, *navrée.*

Ah !...

VILARD-DUVAL, *à Marianne.*

Décide la réponse que j'ai à lui rapporter.

MARIANNE.

C'est si douloureux de me remettre en face de lui !

MADAME VILARD-DUVAL.

N'hésite pas cependant à le recevoir tout de suite. Il resterait à rôder dans les environs.

MARIANNE, *à sa mère.*

Vous avez raison. *(A son père.)* Faites-le venir.

VILARD-DUVAL.

Bien, ma fille !... Je retourne chercher Guillaume, et je le conduis à la maison.

MARIANNE.

Oh ! non !... N'éveillons pas la curiosité des gens de service et leurs commérages... Puisque le visiteur va entrer par la petite grille, il n'a qu'un pas à faire pour me trouver sur cette terrasse.

MADAME VILARD-DUVAL.

Mais on y est déjà presque dans la nuit !

MARIANNE.

Pour les paroles qui sont à échanger, mieux vaut ne pas se voir.

MADAME VILARD-DUVAL.

Comment te laisser à cette distance de l'habitation, dans un tête-à-tête qui a pour moi quelque chose d'effrayant?... Nous autres, une fois rentrés là-bas, à peine entendrions-nous, si tu appelais!

VILARD-DUVAL.

Oh! ma femme!... Guillaume ne vient pas lever le poing sur elle!...

MARIANNE.

Voyons, mère! D'un tel homme, la seule chose qui ne soit pas à craindre, c'est une lâcheté.

MADAME VILARD-DUVAL.

J'ai eu tort, en effet. Ma défiance était indigne.

VILARD-DUVAL, *à Marianne.*

Alors, il n'y a plus d'objection : ici?

MARIANNE.

Oui, ici.

(Vilard-Duval s'en retourne par l'allée de droite.)

SCÈNE III

MADAME VILARD-DUVAL,
MARIANNE.

MADAME VILARD-DUVAL.

Tu n'as, contre la fraîcheur du soir, qu'une mousseline sur les bras. L'humidité commence à tomber, sensiblement.

MARIANNE.

Je ne sens pas le froid!

MADAME VILARD-DUVAL.

Il serait trop tard quand tu le sentirais. Tu vas demeurer au bord du fleuve!... Cette fois, ma fille, il n'y a rien de chimérique dans mon alarme. Viens mettre un manteau.

MARIANNE.

Oh! ne m'attardez pas à cela!

MADAME VILARD-DUVAL.

Quelque anxiété que j'aie, je ne peux rien

pour toi que t'empêcher de tomber malade. Ne me rends pas tout à fait impuissante à te servir... Cède-moi !

MARIANNE.

Pauvre maman !... Allons !

MADAME VILARD-DUVAL.

Je rassemble mon ouvrage. Passe devant. Je te suis.

(Marianne sort par une allée de gauche.)

SCÈNE IV

MADAME VILARD-DUVAL, VILARD-DUVAL, GUILLAUME.

VILARD-DUVAL, *entrant avec Guillaume par la droite.*

C'est là.

MADAME VILARD-DUVAL, *à Guillaume.*

J'ai obligé Marianne à se vêtir plus chaudement. Je vais vous la renvoyer.

GUILLAUME.

J'attendrai.

(Madame Vilard-Duval sort par la gauche.)

SCÈNE V

VILARD-DUVAL, GUILLAUME.

VILARD-DUVAL.

Asseyez-vous.

GUILLAUME.

Merci. Ne prenez pas la peine de me tenir compagnie.

VILARD-DUVAL.

Guillaume, je ne vous ai pas exprimé la sensation d'attachement robuste qui m'a secoué en vous apercevant. Votre langage, aussi, a été bref. Nous sommes d'accord que le moment ne prête pas à des phrases entre nous deux... Mais, avant que je me sois retiré auprès de ma femme, à l'écart de ce que vous allez dire, je

voudrais emporter, de vous, le mot qui m'aiderait à supporter le temps... Apprenez-moi seulement si l'esprit qui vous amène contient un peu d'apaisement?

GUILLAUME.

Ah! je voudrais, moi-même, pouvoir me définir où j'en suis!... De tous les sentiments qui se battent en moi, le plus fort, toujours, est, je crois bien, mon amour pour ma femme!... Je viens chercher, dans la présence de Marianne, une fascination pour me fixer enfin sur ce qui serait possible... Ne me demandez pas de savoir vous expliquer rien de plus!

VILARD-DUVAL.

J'ai mieux à faire, mon ami, que de vous obséder. Je vais, sur le chemin de ma fille, l'arrêter quelques minutes. En la prévenant des intentions que vous m'avez fait entrevoir, je tenterai, une dernière fois, de vaincre celles que je lui connais.

GUILLAUME, *anxieusement.*

Ah!

VILARD-DUVAL.

Je vous quitte.

GUILLAUME.

Allez!

(Vilard-Duval sort par la gauche.)

SCÈNE VI

GUILLAUME, *seul.*

Il a paru dire que Marianne repousserait, peut-être, un pardon que j'offrirais?... Il faudra bien alors qu'elle déclare si c'est à l'autre qu'elle prétend se garder!... *(Fermant le poing.)* Oh!... *(Regardant vers la droite.)* Qui arrive par là?

SCÈNE VII

GUILLAUME, UN JEUNE PAYSAN.

Le nouveau venu entre, à droite, par un sentier, au second plan. Il n'aperçoit Guillaume qu'au moment, presque, de se heurter à lui.

LE JEUNE PAYSAN, *reculant.*

Ah!

GUILLAUME.

Je vous ai fait peur, le gars?

LE JEUNE PAYSAN, *cherchant à se dérober.*

Excusez!

GUILLAUME.

Vous vous sauvez?... Vous entriez donc ici en maraude?

LE JEUNE PAYSAN.

Je n'ai rien fait de mal.

GUILLAUME, *lui coupant la retraite.*

Que veniez-vous faire pourtant?... Qu'est-ce que vous tenez là, sous le vêtement, comme un couteau?

LE JEUNE PAYSAN.

Laissez-moi partir.

GUILLAUME, *lui ayant saisi la main.*

Une lettre!... *(Il s'en empare.)* Il n'y a pas d'adresse. C'est cela que vous apportiez?... A qui?... Répondrez-vous?

LE JEUNE PAYSAN.

Ne me battez pas!... Je ne devais me défaire

de la commission qu'auprès de la personne elle-même...

GUILLAUME.

Quelle personne?

LE JEUNE PAYSAN.

La plus jeune des deux dames.

GUILLAUME.

Qui vous envoie?

LE JEUNE PAYSAN.

Le voyageur qui s'est logé, depuis peu, chez mon patron, sur l'autre bord...

GUILLAUME, *regardant la direction indiquée.*

Là!... C'est là qu'il est!... *(Au jeune paysan.)* Il attend une réponse?

LE JEUNE PAYSAN.

Non. Il sait que je couche au village, par ici. Ce soir, je ne repasserai point l'eau.

GUILLAUME.

Le bateau qui vous a servi est là?

(Il désigne l'endroit possible d'une berge, au-dessous d'eux.)

LE JEUNE PAYSAN.

Vous n'êtes pas du pays pour me demander ça.

GUILLAUME.

Que voulez-vous dire ?

LE JEUNE PAYSAN.

J'ai amarré loin. J'ai traversé en amont. On n'accoste pas droit d'en face, contre les roches où vous êtes, sans avoir d'autres bras que les miens. Il faut, à cet endroit, des bras d'homme sur les rames.

GUILLAUME.

Pourquoi ?

LE JEUNE PAYSAN, *indiquant l'abîme.*

Vous entendez clapoter le tourbillon ?

GUILLAUME, *avançant pour écouter.*

Ça ?

LE JEUNE PAYSAN.

Le gouffre est à pic. Quand on se fait prendre ici, on ne reparaît plus ni vif ni mort. Cette eau-là ne rend pas les corps !

GUILLAUME.

C'est bien !

LE JEUNE PAYSAN.

Figurez-vous qu'une fois...

GUILLAUME.

Assez !... Allez-vous-en !

LE JEUNE PAYSAN, *craintivement.*

La lettre ?

GUILLAUME.

Je m'en charge.

LE JEUNE PAYSAN.

Vous ne serez pas cause que j'aie des ennuis ?

GUILLAUME, *violemment.*

Ah ! ça ! t'en iras-tu ?

LE JEUNE PAYSAN, *dominé tout à fait par le ton.*

Oui, bien sûr !... Après tout, ça ne me regarde plus ! *(Il s'en retourne par le sentier de droite.)*

SCÈNE VIII

GUILLAUME, *seul, après une courte hésitation avant d'ouvrir lui-même la lettre.*

Est-ce que j'ai à me gêner! *(Il déchire l'enveloppe.)* Ah!... Marianne n'a pas accepté de le revoir! Mais il s'obstine!... Il se promet de réussir... *(Lisant.)* « ...Il y a un moyen de nous rencontrer sans vous compromettre. Je viendrai vers la tombée du soir sur cette terrasse dont nous avons, jadis, tant aimé les solitudes. Vous m'y attendrez, vous me recevrez, si vos yeux, si votre voix, si votre cœur, dans cette nuit de Nérange, ne m'ont pas menti!... » *(Parlé.)* Il va venir!... C'est bien!...

SCÈNE IX

GUILLAUME, MARIANNE.

MARIANNE, *rentrant par la gauche.*

Je vous écoute.

GUILLAUME.

Après ce qui s'est passé, je m'étais cru à jamais détaché de vous. Mais l'ivresse de la colère a eu vite fait de ne plus me soutenir. Je me suis épuisé dans le besoin d'une vengeance qui fuyait devant moi ; et il est en votre pouvoir, à présent, que je me détourne de vouloir l'assouvir. Tel que je vous reviens, s'il vous plaît de me dire que, dans votre cœur, l'amour a gardé pour moi des racines saignantes, s'il vous agrée encore que je vous aime, alors je suis prêt à me déclarer soumis, résigné, même heureux... Parlez !

MARIANNE.

Guillaume, je m'étais donnée à vous de toute ma bonne foi ! J'ai été votre femme sans distraire, de ce que je vous devais, un rêve, un désir, une intention. Mais, parce que ma conscience envers vous a été, en d'autres temps, si claire et si pure, j'y vois d'autant mieux qu'elle est maintenant tachée d'un souvenir qui ne s'effacera pas.

GUILLAUME.

Ce souvenir, ni ma conduite ni aucune de mes paroles ne l'évoquera dorénavant. Tout ce

que je m'autoriserai à en savoir encore, c'est que vous avez méprisé la ruse familière à tant de femmes, quand il vous était si facile de m'abuser. Je vous regarderai, respectueusement, comme un être d'exception qui avez fait preuve de la plus brave loyauté. Je m'en veux d'avoir été pour vous outrageant et brutal. Je vous demande l'oubli comme je vous l'apporte... Oublions!... Je vous en prie, oublions!...

MARIANNE.

Il se peut que votre pardon soit sans réserve, et je vous en admire! et je vous en remercie!... Mais, moi, je n'oublierai pas, je n'aurai pas la puissance d'oublier!... Rappelez-vous que j'ai devant vous hésité, l'autre jour, au seuil de mon aveu, dans une terreur de ses conséquences. Mais vous n'avez eu qu'à m'enlacer de vos bras et à chercher mes lèvres avec les vôtres pour m'inspirer une épouvante plus forte encore. Et la vérité est sortie de moi dans un cri d'agonie, parce que, sous le contact, je sentais se mêler à mon sang le froid éternel de ce qui, entre nous deux, est mort!

GUILLAUME.

Ne dites pas cela!

MARIANNE.

Je vous dis de ne pas exiger l'impossible. Je ne peux plus vous appartenir. Je ne serai plus à vous !

GUILLAUME.

Jamais ?

MARIANNE, *avec une autorité sans appel.*

Jamais ! Jamais !

GUILLAUME.

Oui-da !... Vous avez donc échafaudé tout un plan déjà de nouvelle existence. Et si je ne démolis pas cela, vous comptez y faire la place à M. de Pogis ?

MARIANNE.

Vous me méconnaissez, Guillaume !... Mes droits à être aimée, mes droits à votre amour ou à l'amour d'un autre, je les ai gâchés, souillés, déchirés !... Mais je reprends mon dernier lambeau de fierté, dans un renoncement farouche à toutes les pensées, à toutes les choses qui, en moi, seraient la femme encore. Je n'ai plus qu'à me dévouer uniquement à mon rôle de mère. J'implore de vivre avec mon fils, de

me cloîtrer ainsi dans une sorte de solitude et dans la chasteté!... Vous, si généreux, si bon, vous ne vous opposerez pas à cette rédemption de moi-même? Vous n'invoquerez pas le contrat qui m'a liée à vous? Vous me laisserez aller? Vous me laisserez faire?

GUILLAUME.

Est-ce que je suis homme à me réclamer de la loi!... C'était ma passion qui nous attachait ensemble. Ce qui me restait d'espoir, vous l'avez aujourd'hui tranché, avec votre terrible netteté... Je ne serai pas votre mari malgré vous. En ce qui dépend de moi, vous êtes libre!

MARIANNE.

Ah! Guillaume!... Je n'ai pas de mots pour vous exprimer ma reconnaissance... Je suis trop émue!...

GUILLAUME.

Ne vous flattez pas toutefois que votre projet réussisse complètement!... Dès que vous ne m'aurez plus pour vous faire un rempart menaçant contre l'autre, il vous considérera d'autant mieux comme sa proie. Vous parliez de vous enfermer, dans la retraite, avec votre fils? Mais

l'enfant commun est l'appât qui lui a déjà servi, qui lui servira encore, et toujours, pour vous attirer, pour vous capturer !

MARIANNE.

Oh ! ne m'ôtez pas la confiance nécessaire !... Si celui auquel vous pensez s'acharnait contre moi, si je commençais à chanceler sous l'effort de sa volonté, j'enlèverais mon fils. Je l'emmènerais n'importe où, loin, plus loin encore, jusqu'au bout du monde !... Dites-moi que cela me serait possible ! Dites-moi que cela me serait permis moralement ! Le père m'a coûté trop de larmes, n'est-ce pas, pour que je ne sois pas quitte de tout envers lui ?... Vous voyez bien les larmes d'angoisse, et les larmes sans fin, que la peur de lui me coûte encore !... *(Elle a éclaté en sanglots.)*

GUILLAUME.

Comme vous l'aimez, cet homme !... Mais oui ! Mais si ! Convenez-en à cette heure ! Il n'y a plus à cela de scrupule. Envers moi, il n'y a plus de honte, il n'y a plus de mal, il n'y a plus rien !... Vous l'aimez désespérément, d'une âme héroïque !... Dites-moi que vous l'aimez jusqu'à la démence ! Dites-le ! dites !

MARIANNE.

Pourquoi me pousser à une réponse inutilement atroce? Puisque je veux le fuir, qu'importent mes sentiments?... Ne creusez pas mon cœur avec des ongles!... Ne me faites pas souffrir davantage!... Je suis si malheureuse! si malheureuse!

GUILLAUME, *gagné à son tour par les larmes.*

Oh! Marianne! Ne pleurez pas ainsi!... Ne pleurez plus!... Fiez-vous à moi pour ne pas vous laisser vous consumer dans cette lutte contre vous-même... Je t'en supplie, cesse de gémir, éclaircis tes yeux!... Écoute : Le jour où tu m'as accepté comme époux, j'assumais la charge de ton bonheur, et je t'ai déclaré que je te donnais ma vie. Ton bonheur, il ne m'appartenait pas de le réaliser. Il est trop certain que, dans ton existence, j'aurai été l'erreur, l'accident!... Quant à ma vie, sans toi elle ne vaut plus rien. Elle m'est intolérable!... Retourne à ta vraie destinée. Tu le pourras bientôt. Tu le pourras publiquement! Tu le pourras!

MARIANNE.

Est-ce que je vous comprends? Qu'avez-vous imaginé de fou et de monstrueux?... Vous sup-

posez que par-dessus votre cadavre j'irais à un avenir, je marcherais à un but?... Eh bien, sachez ceci : je n'entrevois plus que deux issues. Il faut, vous m'entendez, que lui comme vous, il faut que lui aussi respecte mon retour chez les miens, dans le lit étroit où a dormi mon passé de vierge. Sinon, si je viens à sentir, après vous avoir exilé, que je retombe à celui qui m'a fait vous causer tant de peine, mon horreur de moi-même m'imposera l'autre dénouement : je me tuerai !

GUILLAUME.

Te tuer ! toi ?... Je te le défends !... Laisse le suicide à d'autres !... C'est une besogne grossière, une œuvre noire, qui ne sied pas à une petite femme comme toi !

MARIANNE.

Je vous jure pourtant que, si M. de Pogis continuait à me poursuivre, lorsqu'il penserait me saisir, je serais morte avant !

GUILLAUME.

Oh ! non !... Je ne veux pas qu'une mort violente fracasse cette tête dont j'ai bu les sourires, martyrise ce corps que j'ai tant adoré !... Tout

plutôt que de supporter la vie avec cette perspective! Tout! tout!

MARIANNE.

C'est au contraire mieux, Guillaume, c'est grand, que vous puissiez partir sans un regard de défiance en arrière, sans la possibilité d'une jalousie!... Je vous ai trop montré que j'étais incapable de vous mentir. Vous croyez bien, dites-moi, à ce dernier serment que je vous fais?

GUILLAUME.

Je crois, de toute mon âme, que tu le tiendrais. Si rien n'avait su te préserver des entreprises nouvelles que tu redoutes, oui, je crois que tu te tuerais!

MARIANNE.

Alors, vous n'endurerez plus jamais par moi une pensée jalouse? Affirmez-le!

GUILLAUME.

Je ne serai plus jaloux, Marianne. Je te le promets... Va! Nous n'avons pas à prolonger cette épreuve. Va! Nous avons tout dit!... Il est temps de nous quitter.

MARIANNE.

Où irez-vous?... Qu'est-ce que vous ferez?

GUILLAUME.

Je suis un ancien vagabond. Je vais repartir, sans doute, pour un long voyage dont j'ignore où il me mènera.

MARIANNE.

Vous avez été pour moi du soleil, de l'air, de la santé, de la force, de l'espoir, du bonheur!...

GUILLAUME.

Mais pas de l'amour!

MARIANNE.

Mon ami! mon ami! mon grand ami!...

(Elle s'est jetée à ses genoux.)

GUILLAUME.

Oh!... Que faites-vous?

MARIANNE.

Je vous dis l'adieu de reconnaissance et d'humilité que je vous dois! *(Elle lui baise une main, puis l'autre.)* Adieu!... Adieu!... *(Elle se sauve, par la gauche, en sanglotant.)*

SCÈNE X

GUILLAUME, *seul.*

Oui, adieu ! *(Il va vers le gouffre.)* Mon voyage ? pourquoi ne serait-ce pas là que je m'embarquerais ?... *(Soudain, un bruit à droite le fait retourner.)* On marche dans le buisson ?...

SCÈNE XI

GUILLAUME, MAX. *Ce dernier, écartant des broussailles, apparait, à droite de la rotonde en encorbellement. A la vue de Guillaume, il effectue un pas en arrière.*

MAX.

Vous ?

GUILLAUME.

C'est la seconde fois, monsieur, que vous battez en retraite devant moi.

MAX, *ayant dominé son mouvement nerveux.*

J'ai été informé, en effet, que, sans arme, il ne faisait pas bon de se trouver, à un détour, avec un homme de votre espèce... Mais, si vous avez recouvré le sens des usages, je serai à vos ordres. Envoyez-moi des témoins!

GUILLAUME.

Vous me devez un compte qui ne se réglera qu'à nous deux!... Vous avez attenté à la femme qui porte mon nom. Vous y avez attenté par libertinage, par métier de séducteur...

MAX.

Je n'ai que faire de vos injures!

GUILLAUME.

Vous avez couru à du plaisir, sachant bien, d'après vos mœurs, que vous délaisseriez encore cette malheureuse, quand, de nouveau, vous en auriez assez...

MAX.

Vous ne savez pas ce que vous dites! Je ne m'arrête pas plus à vos propos qu'à ceux d'un fou!

GUILLAUME.

En vous présentant ici, vous veniez lui pro-

poser quelque accommodement, où elle me garderait pour mari et où vous la garderiez pour maîtresse ?...

MAX.

Vous désirez une explication ?... Soyez satisfait : je venais lui demander de me suivre à l'étranger...

GUILLAUME.

Ah ! vraiment !

MAX.

Je venais lui faire entendre que partout, hors de France, nous pourrions avoir le sentiment que nous sommes époux. Tandis que, dans ce pays-ci, vous auriez la loi à votre service pour nous traquer, pour nous séparer, même pour nous emprisonner...

GUILLAUME.

Même pour vous tuer !

MAX.

Tout beau ! Vous n'en êtes plus, je présume, au projet de m'assassiner...

GUILLAUME.

Voulez-vous me dire ce qui me retiendrait ?

MAX.

Vous avez eu le loisir de la réflexion. Vous devez prévoir que, dans un cas comme le nôtre, vous n'aborderiez pas les assises, avec l'auréole ordinaire du mari justicier... Vos droits? Une immense partie de la société les tient pour équivalents à ceux du concubinage... Mon délit? Ce n'est pas celui d'un amant : j'ai repris ma femme!

GUILLAUME, *impassiblement.*

C'est tout?

MAX.

Non! Quelque chose encore gênerait votre posture sur le banc des accusés : le fils légitime de cette femme que vous prétendez être la vôtre, son fils, mon fils, pourrait être représenté au procès, criant vengeance contre vous, le beau-père, le faux père, le faux mari!... Il vous suffit d'envisager tant de suites fâcheuses pour vous retenir d'un excès.

GUILLAUME.

Sur un point, oui, nous sommes d'accord : je n'ai pas l'intention de comparaître devant des juges...

MAX, *ironiquement.*

Vous voyez bien !

GUILLAUME.

Voici toute la question : je viens de rendre à Marianne Le Breuil, ma femme, la disposition de sa personne, de sa conduite, de son avenir. Je l'ai affranchie de toute dépendance envers moi. Je ne la reverrai plus...

MAX.

Libre à vous !

GUILLAUME.

Attendez : de son côté, en même temps, elle m'a exprimé la ferme volonté de ne vous revoir, vous non plus, jamais !

MAX.

Je ne m'attache pas à ce qu'elle aura pu promettre, sous votre influence, dans une exaltation passagère.

GUILLAUME.

Elle a spontanément promis qu'elle ne survivrait pas à une honte nouvelle de vous appartenir encore ! Je me suis donné la mission d'empêcher qu'à cause de vous elle se tue... Vous

allez prendre l'engagement, — que je surveillerai, — de laisser la pauvre créature pour toujours en repos.

MAX, *violemment.*

Ah çà ! Vous me dictez des conditions ! Vous pensez que je vais obéir !... C'est insensé !

GUILLAUME.

C'est, au contraire, ma dernière lueur de raison... Prenez garde !

MAX.

Je n'ai qu'une chose à vous répondre : vous avez pu renoncer à elle, parce qu'elle ne vous aime pas...

GUILLAUME.

Misérable !

MAX.

Moi, je sais que je suis aimé !

GUILLAUME, *avec une fureur croissante.*

Misérable !

MAX.

Elle me repousserait que je ne la croirais

pas!... Elle me chasserait que je reviendrais quand même!...

GUILLAUME.

Misérable!

MAX.

Je ne renoncerai pas à la femme qui m'aime et que j'aime! Je ne renoncerai jamais à elle, entendez-vous : jamais!

GUILLAUME.

Vous avez prononcé votre condamnation.

MAX.

Cela reste à savoir. Le sort des armes décidera. Convoquez vos témoins ; je vais m'assurer des miens, pour un duel à outrance. L'un de nous disparaîtra.

GUILLAUME.

Nous disparaîtrons tous les deux! Et l'on ne saura pas ce que nous sommes devenus!

MAX.

Quoi? Que prétendez-vous?... Faites-moi passage!

GUILLAUME, *lui barrant la route.*

On ne sort plus par là! *(Montrant le gouffre.)* Voici notre chemin!

MAX, *se ruant vers son adversaire.*

Place!... ou je frappe!

GUILLAUME, *lui mettant la main au collet.*

Allons, viens, don Juan!

(Un brusque corps-à-corps a lieu. Sous la poussée des deux hommes, la barrière en bois craque; et ils s'effondrent dans l'abime.

SCÈNE XII

(La voix de Marianne résonne dans le fond d'une allée de gauche, appelant :)

Louis!... Louis!...

MARIANNE, *seule, reparaissant.*

On me dit que l'enfant me cherche dans le parc... Il m'a semblé qu'on appelait par ici... *(Une jeune voix s'élève, du fond des allées de droite, criant : « Maman! maman! »)* Oui, c'était mon petit!...

SCÈNE XIII

MARIANNE, LE PETIT LOUIS.

LE PETIT LOUIS, *rapportant des gerbes de fleurs.*

Maman! maman!

MARIANNE, *le recevant dans ses bras.*

Viens, ma vie! Viens, mon amour!

(Au long de la crête, sous laquelle sont étendus le vague silence et l'obscure paix de la mort, la mère achemine l'enfant vers le toit familial, où, à son tour, il va mûrir pour son destin.)





THÉROIGNE DE MÉRICOURT*

PIÈCE EN SIX ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois au Théâtre Sarah-Bernhardt
le 23 décembre 1902

AU GÉNIE SOMPTUEUX ET TRAGIQUE

de

MADAME SARAH BERNHARDT

Hommage de très reconnaissante admiration.

P. H.

PERSONNAGES

	Mme
THÉROIGNE DE MÉRICOURT.	Sarah Bernhardt.
	MM.
L'EMPEREUR LÉOPOLD-JOSEPH II.	de Max.
FRANÇOIS SULEAU	Pierre Magnier.
SIEYÈS	Desjardins.
LOUIS XVI	Arquillière.
PÉTION	Chameroy.
JARJAYES	Schutz.
CAMILLE DESMOULINS	Deneubourg.
LE CAPITAINE VIARD	Scheler.
ROMME	Rebel.
DANTON	Céalis.
PRINCE DE KAUNITZ	Gerval.
CHEVALIER DE LA VALETTE	Le Marchand.
RŒDERER	P. Chevalet.
BRISSOT	Durec.
FABRE D'ÉGLANTINE	J. Laurent.
LACHESNAYE	Krauss.
BARBAROUX	Volnys.
Un Bourgeois	Lacroix.
CHABOT	Cauroy.
VERGNIAUD	Fauchois.
GRANGENEUVE	Fuschs.
Un Citoyen	Piron.
Un Garde national	Deschamps.
Le Directeur de la Salpêtrière.	Jean Dara.
Un Citoyen	Neuville.
COLLOT D'HERBOIS	Dacquié.
Le Citoyen géant	Cartereau.
Un Capitaine de la Garde nationale.	Bessy.
MARAT	Lemarchand.
Un Capitaine d'Artillerie	Laurent.
ROBESPIERRE	Joubert.

PERSONNAGES (suite)

	MM.
Un Porteur de pique	Fuchs.
LE COLONEL DE MAILLARDOR	Mauloy.
Un sans-culotte	Germain.
Un Citoyen	Daultry.
Un Officier de Service	Trouvé.
Un Gentilhomme	Olin.
Un Citoyen	Espinasse.
Un Insurgé	Parent.
Un Insurgé	Ostier.
	Mmes
LA REINE MARIE-ANTOINETTE	Blanche Dufrêne.
Une Citoyenne	Marie Grandet.
LA BRANCHU	Patry.
Une tricoteuse	Jane Méa.
BRIGITTE	Seylor.
MADAME CAMPAN	Dolley.
MADAME ÉLISABETH	Marcya.
Une Dame de la Cour impériale	Kerwich.
Deuxième tricoteuse	Boulanger.
ROSE	Simonson.
LA PRINCESSE DE LAMBALLE	Lornay.
Deuxième Dame de la Cour impériale	Chantenay.
Troisième tricoteuse	Pagaudet.
Une Bourgeoise	Germain.
Une Dame	La Voulzy.
Une Dame	Lecointe.
Une tricoteuse	Parriaux.
Une tricoteuse	Brenneville.
LA DAUPHINE	Duc.
LE DAUPHIN	Le petit Paul.

Citoyens, Citoyennes, sans-culottes, insurgés, tricoteuses, gentilshommes, députés à la Législative et à la Convention, gardes nationaux, gardes suisses, gendarmes, enfants.



THÉROIGNE DE MÉRICOURT*

ACTE PREMIER

A Vienne, à la fin de l'année 1791.

Un cabinet de travail dans le palais de l'Empereur Léopold-Joseph II. Au fond, une porte donnant sur les antichambres. A droite, porte d'un salon d'attente. A gauche, porte des appartements de l'Empereur. Mobilier de bureau impérial.

SCÈNE PREMIÈRE

UN OFFICIER DE SERVICE,
LE CHEVALIER DE LA VALETTE.

L'OFFICIER.

Son Excellence le prince de Kaunitz vous

recevra ici, chevalier, quand il aura fini de conférer *(Il désigne la porte de gauche.)* chez l'Empereur.

LE CHEVALIER.

J'attendrai. *(L'officier sort.)* Profitons du délai pour faire un peu de toilette. *(Il prend des ciseaux sur le bureau, et coupe de nombreux fils à ses vêtements effrangés.)* Chienne d'époque, quand on est un Français de qualité !

SCÈNE II

LE CHEVALIER,
FRANÇOIS SULEAU, *entrant par la porte de gauche.*

LE CHEVALIER.

Vous, à Vienne !... sortant de chez Léopold-Joseph !... Vous, monsieur François Suleau !

SULEAU.

Comment me connaissez-vous, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Eh! qui ne connaît le moderne Juvénal, le bon écrivain royaliste, dont le style ne cesse de transpercer la clique révolutionnaire!... Vous n'avez pas de lecteur plus assidu que moi. Je pourrais vous réciter le dernier numéro du journal que vous avez édité en pays allemand. Avec quelle verve vous y conviez l'Europe à rétablir l'ordre en France! Et que votre respect est pressant pour faire entrer en campagne la tzarine, le cabinet de Saint-James, la Prusse, la Suède, l'Espagne, et jusqu'à Sa Majesté Sicilienne!

SULEAU.

En vérité, monsieur, je me félicite de vous avoir rencontré.

LE CHEVALIER.

Je vous croisai déjà, ces derniers temps, sur les bords du Rhin, quand vous quittiez le comte de Provence pour vous rendre à Coblentz, chez le comte d'Artois... Puis-je vous demander si c'est une mission de nos princes qui vous a conduit dans cette capitale?

SULEAU.

Ma mission, c'est moi seul qui me la suis

donnée. Je suis accouru, à franc étrier, pour dire ici, toute chaude, l'émotion qui m'a pris devant l'état où on laisse le pauvre camp des émigrés!... Tant de braves gentilshommes s'y sont rendus, dans l'espoir que, dès le lendemain, ce serait la bataille, et qu'ils allaient, sans rémission, vaincre ou mourir pour la foi monarchique! Si, d'un mouvement stoïque, ils ont quitté leurs affections et leurs biens : parents, châteaux et terres, c'était pour revenir bientôt dans une grande expédition de chevalerie, qui replanterait partout la bannière des droits immémoriaux et des légitimes honneurs!

LE CHEVALIER.

Oui! l'on apercevait cela!

SULEAU.

Mais, avec la négligence du souverain d'Autriche à secourir Louis XVI, son beau-frère pourtant, la petite armée française a manqué des troupes d'appui qui lui étaient indispensables. Alors, elle s'est énervée dans l'inaction. Le découragement et la mollesse ont pénétré les rangs. On intrigue; on se console de l'indigence par la galanterie. Une favorite trône dans une cour improvisée!... Bref, j'ai ainsi exposé

à Sa Majesté tous les motifs de précipiter son intervention.

LE CHEVALIER.

Croyez-vous l'avoir persuadée ?

SULEAU.

J'avais, en face de moi, un empereur de quarante-quatre ans, auquel il reste à peine quelques mois d'existence, et un premier ministre qui, en cette fin de l'année 1791, est presque jumeau avec le siècle ! Quelles sensibilités voulez-vous qu'on éveille, au sujet de l'avenir, chez des gens à qui leur santé ou leur âge ne promettent plus de vivre?... L'année dernière, Léopold-Joseph II n'était encore que grand-duc de Toscane, se plaisant aux arts et à la beauté. On chuchote qu'en venant occuper l'empire il a ramené, de Venise, un harem. Et, en effet, aux manières douces de ce monarque pâle, à ses sursauts exaspérés, on croit bien discerner les caractères d'une agonie sous des baisers !... Advienne que pourra ! Je reprends mon chemin. *(Il fait mine de se retirer.)*

LE CHEVALIER, *l'arrêtant avec reproche.*

Monsieur Suleau !... Vous ne m'avez pas seulement demandé qui je suis !

SULEAU.

Pardonnez-moi !... Je m'étais effectivement contenté de voir en vous un compatriote, un émigré, un abonné de mon journal !...

LE CHEVALIER.

Je suis le chevalier Maynard de La Valette... *(Suleau s'incline négligemment.)* Ce nom ne vous dit rien ?... *(Suleau marque de l'ignorance.)* Il a cependant un titre à fixer votre attention. Voici neuf mois que, dans la nuit du 15 février 1791, aux environs de Liège, celui qui vous parle a enlevé un monstre à face humaine, votre bête noire : Théroigne de Méricourt !

SULEAU.

Certes, je me rappelle qu'à la rédaction des « Actes des Apôtres » nous fûmes alors informés qu'elle venait d'être pendue. Et nous avons aussitôt rédigé une complainte, dont les bons esprits s'amusèrent, sur l'élévation subite de la donzelle, par le cou...

LE CHEVALIER, *secouant la tête.*

Malheureusement, quand je l'eus remise à la police autrichienne, Théroigne ne fut qu'emprisonnée dans la forteresse de Kuefstein, en

Tyrol... Et aujourd'hui, par ses instances, par ses ruses, elle s'est fait amener à Vienne, où elle a obtenu que l'Empereur lui-même l'interrogerait.

SULEAU.

Ah bah!

LE CHEVALIER.

Puisque vous êtes en ces lieux, je vous invite à la charger, avec moi, de tout votre témoignage.

SULEAU.

Quel témoignage?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez qu'à soutenir ici, de vive voix, tout ce qui a été imprimé contre Théroigne, aussi bien par vous-même que par les gazettes auxquelles vous collaborez. Après avoir, à diverses reprises, et si profondément, blessé cette furie, ne la laissez pas échapper à son châtiment!... Si elle devait, un jour, vous tenir sous ses ongles, brrr! ne sentez-vous pas combien vite vous seriez déchiqueté?

SULEAU.

Ne comptez pas sur moi, chevalier. Ma foi,

non!... Si j'avais rencontré cette créature en train d'exercer librement sa malfaisance, je ne me serais pas embarrassé des prétendues immunités de son sexe. Je l'aurais peut-être bien traitée en mauvaise bête errante, sur qui on lève la trique jusqu'à l'assommer. Mais la question ne se présente plus ainsi. La main de justice s'est maintenant abattue sur Théroigne. Il appartient de faire la besogne aux magistrats instructeurs et aux geôliers. Je n'en suis pas!

LE CHEVALIER, *déçu.*

A votre convenance!...

SULEAU, *s'en allant.*

Adieu, chevalier.

LE CHEVALIER, *le retenant.*

Est-ce en France que vous retournez?

SULEAU.

Directement. Je serai à Paris avant le 1er janvier 1792.

LE CHEVALIER.

Je n'ignore pas que votre dévouement à la cause du trône vous a valu l'accès des Tuile-

ries. Quand vous approcherez le roi Louis XVI, tâchez, je vous prie, de l'intéresser à mon sort. Je suis dans de tels embarras pécuniaires!...

SULEAU, *gagnant la porte.*

Je ferai votre commission...

LE CHEVALIER, *le poursuivant.*

Ainsi, dès à présent, si vous pouviez, vous-même?...

SULEAU.

Au revoir!... au revoir!...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III

LE CHEVALIER, KAUNITZ, *entrant par la gauche, avec un dossier sous le bras.*

KAUNITZ.

Bonjour, chevalier de La Valette. Vous aviez urgence à me voir?

LE CHEVALIER.

Oui, Excellence.

KAUNITZ, *installant le dossier sur le bureau.*

Je regrette de vous avoir fait attendre. Sa Majesté a voulu achever avec moi de parcourir le dossier de Théroigne de Méricourt.

LE CHEVALIER.

Excellence, c'est à ce propos que je viens!... L'Empereur va-t-il réellement pousser la condescendance jusqu'à faire comparaître cette créature devant lui ?

KAUNITZ.

Ici même, dans quelques instants.

LE CHEVALIER.

Permettrez-vous qu'elle exploite la bonté du souverain, comme elle a déjà ensorcelé son juge au Tyrol ? Je vous répète qu'elle a mené l'émeute d'octobre, il y a deux ans.

KAUNITZ.

Le Châtelet de Paris a informé sur cette affaire pendant sept mois. La procédure nous a été transmise; elle n'a rien établi ni retenu contre Théroigne.

LE CHEVALIER.

Quand même Théroigne s'en tirerait sur ce

point, elle ne mérite pas moins la détention perpétuelle. Ce n'est pas seulement comme fille perdue de débauches ; elle est encore une voleuse, une recéleuse...

KAUNITZ.

Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Les diamants, dont on a vu Théroigne se parer jadis, j'ai la conviction qu'ils provenaient du fameux collier escroqué par Mme de Lamotte.

KAUNITZ.

En avez-vous la preuve ?

LE CHEVALIER.

Je la procurerai, si l'on m'accorde du délai. Le plus pressé actuellement, c'est que cette diablesse soit bien maintenue sous les verrous.

KAUNITZ.

Ah çà ! veuillez donc m'éclaircir quelque chose : Théroigne, que je sache, ne vous a jamais fait d'injure personnelle. D'où vient que vous marquez contre elle tant d'acharnement ?

LE CHEVALIER.

Est-ce que votre Excellence me fait l'honneur de plaisanter ?... En capturant cette grande coupable, j'ai eu le sentiment de rendre à mon roi un service dont il saurait se souvenir, quand l'anarchie aura pris fin. Mais de quoi me prévaudrai-je alors, si l'on m'impute, dès à présent, de n'avoir arrêté qu'une innocente ?

KAUNITZ.

N'insistez pas. J'ai compris... A propos de cette arrestation, Théroigne s'est plainte que vous ayez été plus qu'aimable dans la chaise de poste où vous l'emmeniez. Vous auriez, paraît-il, été très entreprenant ?...

LE CHEVALIER.

Mon prince, laissez-moi vous expliquer : cette femme tient certainement bien des fils de la conspiration révolutionnaire. En l'attendrissant, son cœur pouvait parler.

KAUNITZ.

Quoi qu'il en soit, le dénouement de cette affaire ne nous regarde plus ni l'un ni l'autre. Je ne saurais vous retenir davantage ; mon souverain maître va venir décider.

(Kaunitz s'est levé d'un mouvement qui donne congé.)

LE CHEVALIER.

Excellence, puisque je suis là, je voudrais encore...

KAUNITZ.

Quoi, chevalier?

LE CHEVALIER.

Cette arrestation m'a coûté beaucoup d'argent, en postillons et auberges...

KAUNITZ.

Vous avez reçu, à ce sujet, deux cents louis du comte de Metternich.

LE CHEVALIER.

C'est bien trop peu! sans faire seulement état de mes peines et risques, je ne suis même pas couvert de mes débours.

KAUNITZ.

Demandez le supplément à la cour de France.

LE CHEVALIER.

Elle ne me répond pas.

KAUNITZ.

Je vais vous faire un bon de cinq cents florins.

LE CHEVALIER, *pendant que Kaunitz écrit le bon.*

Tenez compte, mon prince, que j'ai eu, en outre, un travail de plusieurs semaines, pour réunir, dans le mémoire que vous avez là, toutes les accusations concernant Théroigne.

KAUNITZ, *lui remettant le bon.*

Voici pour vos frais de route. J'ai ajouté quelque chose pour vos frais d'imagination.

LE CHEVALIER.

Adieu, Excellence.

KAUNITZ.

Adieu! *(Il sonne pendant que le chevalier sort. L'officier reparaît. Désignant à celui-ci la porte de droite.)* Veuillez faire entrer la personne qui attend là.

(L'officier introduit Théroigne et se retire.)

SCÈNE IV

KAUNITZ, THÉROIGNE, *puis* L'EMPEREUR.

KAUNITZ.

Mademoiselle Théroigne de Méricourt, vos souhaits vont être exaucés.

THÉROIGNE.

Je serai entendue par l'Empereur?

KAUNITZ.

Vous allez être à ses ordres.

THÉROIGNE.

Enfin, je reprends espoir! L'Empereur, lui, ne craindra pas d'être équitable. L'excellent juge qui me retient depuis tant de mois a bien démêlé que je n'avais pas commis les crimes qu'on me reproche. Mais il n'ose pas s'en vanter.

KAUNITZ.

Vous reconnaîtrez, du moins, toute la mansuétude avec laquelle il a été procédé à votre égard ?

THÉROIGNE, *souriant.*

Je reconnais qu'on ne m'a pas mise à la torture.

KAUNITZ, *sèchement.*

L'Empereur ne l'a pas permis.

THÉROIGNE, *avec un frémissement.*

Comment ?...

KAUNITZ.

Sa Majesté a voulu, jusqu'à ce jour, que vous vous défendissiez par des réponses spontanées. Mais vous seriez aussitôt rejetée dans le droit commun si, tout à l'heure, vous vous faisiez convaincre d'une contradiction, d'une réticence.

THÉROIGNE.

Je ne mens jamais. Je ne mentirai pas.

KAUNITZ.

Je vous y engage, mademoiselle. Je devais, toutefois, dans votre intérêt, vous prévenir que

le régime autrichien n'a pas aboli, comme la France, certaines méthodes légales, d'où sortent vite les grands cris de vérité...

THÉROIGNE, *alarmée.*

Oh! monsieur, si je m'intimide, si je me trompe, l'Empereur aura-t-il la patience de me laisser me reprendre? Verrai-je dans ses yeux ce qu'il pense?... N'est-il ni brusque ni sévère?... Dites-moi, monsieur, comment est l'Empereur?

KAUNITZ, *montrant Léopold-Joseph qui entre par la gauche.*

Le voici. *(A l'Empereur.)* Votre Majesté désire-t-elle que je reste présent?

L'EMPEREUR.

Non, Kaunitz. Pour avoir chance qu'une femme ne joue point de comédie, c'est déjà presque trop d'un seul homme par qui elle se sente observée.

KAUNITZ, *désignant le dossier.*

Les documents sont là.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE V

THÉROIGNE, L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR.

Je ne doute pas, mademoiselle, que vous n'ayez réponse à tout.

THÉROIGNE.

Sire!...

L'EMPEREUR.

Ne m'interrompez pas encore... Je sais que vous avez de la culture. *(Ouvrant le dossier.)* Ce procès-verbal de votre arrestation énumère la liste des ouvrages saisis à votre chevet; et chaque titre témoigne de vos dispositions pour les fortes lectures : les « Œuvres de Sénèque-le-Philosophe », les « Doutes économiques, de Mably », les « Dialogues de Platon »... A côté de cela, rien que deux robes, mais dix paires de bas de soie...

THÉROIGNE.

Sire!...

L'EMPEREUR.

Comme preuve de vos qualités de tête, je retiens, en outre, que vous aviez organisé, chez vous, le club des « Amis de la Loi », dont vous étiez l'archiviste. Des personnages marquants avaient adopté votre salon pour y faire de la politique... M. Sieyès, l'ancien président de l'Assemblée Constituante, le premier rédacteur de la déclaration des Droits de l'homme, on le cite comme un de vos fervents appréciateurs.

THÉROIGNE.

Peut-être n'est-il pas indifférent à toute la vivacité de mon admiration pour lui.

L'EMPEREUR.

N'est-ce que de l'admiration?

THÉROIGNE.

On ne peut qu'admirer M. Sieyès. Il y a, dans son intelligence, une rigueur qui repousserait de l'aimer.

L'EMPEREUR.

Mademoiselle, vous ne voulez pas faire de confidences...

THÉROIGNE.

Sire, M. Sieyès a été ordonné prêtre. Il est resté chaste. Il m'a gagné l'âme, comme il appartient à un prêtre qui connaît l'art de parler aux cœurs blessés ou honteux.

L'EMPEREUR, *consultant le dossier.*

Voici, en effet, une pièce qui projette une certaine ombre sur votre passé... Il paraît que, dans les années qui précédèrent 1789, on remarquait fréquemment à l'Opéra, surtout au concert spirituel, une inconnue, toujours seule dans une grande loge, couverte de diamants, et dont les relations, les ressources, étaient pour tous un mystère... Le rapport ajoute que c'est la même personne qui, depuis la Révolution, a reparu sous le nom de Théroigne de Méricourt.

THÉROIGNE.

Sire, il y a déjà longtemps que je ne possède plus ni bijoux, ni luxe, ni rien, ayant répudié la première existence où m'avaient fait tomber

l'absence de conseils et de bons exemples, le manque d'instruction !... Mais du jour où je fus parvenue à me créer une conscience, je me jetai dans le travail. J'appris le chant. J'allai remplir des engagements à Londres, à Gênes, à Rome, à Naples...

L'EMPEREUR.

Il vous fallait pourvoir à votre enfant.

THÉROIGNE, *farouche.*

Je n'ai pas d'enfant.

L'EMPEREUR.

Pourquoi protester de la sorte? Je lis, ici même, que vous avez accompli vos devoirs de mère, en appelant pour une maladie, en avril 1788, un médecin et un chirurgien, qui n'eurent pas la main heureuse. Leurs reçus concernent des soins donnés à *feu* la fille de la demoiselle Théroigne.

THÉROIGNE, *fondant en larmes.*

Ah! sire, quelle plaie vous m'avez rouverte... Elle avait neuf ans!... Ma petite!... Ma pauvre petite, venue autrefois au monde sous tant de misères!... La seconde femme de mon père, quand ma faute fut évidente, m'avait chassée de la maison. Et celui dont je

m'attendais à devenir la compagne, qui me l'avait juré, m'a fait à son tour chasser par son valet!... Oui, ceci est une apparition horrible : un homme était à vous prodiguer des tendresses et des égards d'époux. Puis, soudain, parce qu'un enfant va naître de lui, cet homme décroche le masque conjugal, découvre une glaciale figure d'étranger. Et la bête d'agrément, que, sans rien de plus, l'on était donc pour lui, il la traite désormais moins bien qu'une chienne à qui, dans un coin, l'on ne refuse pas de niche pour qu'elle y garde la vie, et la donne!... Sire! je viens d'être importune! que votre indulgence l'oublie!... Mais d'avoir entrevu les maux que j'eus à subir, vous comprenez peut-être déjà mieux pourquoi, dans la Révolution, j'ai tout de suite étreint l'espoir d'une seconde vie sur cette terre. Et, en même temps que moi, d'un bout de la France à l'autre, la chair palpitante de toute une race qui, pendant des siècles de servitude, a gémi, péché, lutté, rêvé, cette chair à bâton, cette chair à bon plaisir croit maintenant saluer l'aurore d'une nouvelle Rédemption.

L'EMPEREUR.

Bien! bien! mademoiselle! Nous en voici

précisément à votre rôle révolutionnaire. Quand la justice s'est mise à rechercher les auteurs de troubles, si vous n'aviez rien à vous reprocher pourquoi vous êtes-vous enfuie à Liège ?

THÉROIGNE.

Je ne me suis pas enfuie. Je suis allée voir mes frères, dans mon pays natal.

L'EMPEREUR.

Ainsi, pour vous mêler des affaires de France, vous n'êtes pas même française. Liège dépend de la couronne d'Autriche : vous êtes ma sujette.

THÉROIGNE.

De naissance, je n'ai appris, je n'ai entendu chez les miens que le français. Et j'ai trop sincèrement donné mon cœur à ma patrie d'adoption pour que, moi, l'on m'y ait appelée jamais : l'Autrichienne !

L'EMPEREUR.

Pesez vos paroles !... Voici la question à laquelle votre destin est suspendu : le 5 octobre 1789, une foule de sept à huit mille femmes ont quitté la place de Grève, à Paris, marchant contre le château de Versailles, criant qu'elles

allaient rapporter les entrailles de la Reine. Oui ou non, meniez-vous le mouvement, à cheval, pistolets à la ceinture et sabre au côté?

THÉROIGNE.

Sire, vous constatiez tout à l'heure ce que, dans une saisie à l'improviste, on avait trouvé en ma possession. Mes objets d'usage n'étaient pas des armes : ce sont des livres.

L'EMPEREUR, *avec insistance.*

Avez-vous mené la marche sur Versailles, le 5 octobre 1789?

THÉROIGNE.

A cette époque, il y avait déjà deux mois que je m'étais installée à Versailles pour y suivre les séances de l'Assemblée Nationale. Le 5 octobre j'étais là, comme chaque jour, captivée par ce grave spectacle. Depuis que je comprenais mieux les détails du conflit entre les privilégiés et les déshérités, mon amour s'exaltait pour la cause du peuple. A force de me voir dans ce milieu, tout le monde me connaissait. Et la conduite que je tenais, les expressions dans lesquelles je traduisais mes sentiments, tout cela m'attirait, je vous assure, de l'estime.

L'EMPEREUR.

Quand la horde fut arrivée sur la place d'Armes, vous vous y êtes mêlée?

THÉROIGNE.

J'étais allée voir ce qui se passait.

L'EMPEREUR.

Vous avez pris une part dans le concert de toutes ces voix qui hurlaient à la mort?

THÉROIGNE.

Sire, elles demandaient du pain. Il y avait là des femmes qui n'avaient pas mangé depuis trente heures!

L'EMPEREUR.

Vous êtes entrée dans les rangs du régiment de Flandres?... Vous avez harangué les soldats? Que leur avez-vous dit?

THÉROIGNE.

Je leur ai dit de ne pas tirer, de ne pas tuer.

L'EMPEREUR.

Vous les avez détournés de leur devoir par des provocations impudiques?

THÉROIGNE.

Devant la rangée des fusils prêts à faire feu, un rang de femmes, dont j'étais, s'est découvert la poitrine.

L'EMPEREUR.

C'est tout?

THÉROIGNE.

C'est tout!... Sire, vous pouvez me juger par ce que je vous ai dit, et par les réponses auxquelles je suis prête, pour tout ce qu'il vous plairait de me demander... Mais je sens combien de préventions vous resteraient ineffaçables, si vous accordiez quelque crédit à ces journaux qu'on a réunis sous votre main : *La Feuille du Jour, la Chronique Scandaleuse, Les Actes des Apôtres, l'Apocalypse,* etc... Avec quelle inhumanité on s'y efforce de me rejeter le menton dans la boue!... Depuis deux années, pas de semaines où, là-dedans, n'aient été accumulées contre moi les fantaisies les plus stupides, les inventions les plus monstrueuses : prose, vers, scènes dialoguées, fausses confessions!... Tout leur est bon pour calomnier, en éclatant de rire!

L'EMPEREUR.

Comment vous êtes-vous suscité tant d'ennemis?

THÉROIGNE.

Sire, le gibier ne sait pas pourquoi toute une meute le poursuit, féroce, les crocs sortis et donnant de la voix!... Dans la littérature, on rencontre d'étranges limiers qui, d'instinct, sans pouvoir peut-être s'en expliquer eux-mêmes, chassent à courre l'espèce humaine. *(Désignant la liasse de journaux.)* Je voudrais soumettre, à votre équité souveraine, quelques-uns des procédés dont j'ai à me plaindre.

L'EMPEREUR, *lui donnant les journaux.*

Je vous y autorise.

THÉROIGNE, *parcourant un journal.*

Ici, l'on me dit veuve de Mirabeau, qui m'aurait rendue mère de plusieurs monstres. *(Passant à un autre.)* Voici autre chose, d'une obscénité ignoble!... Je ne m'arrêterai pas aux simples injures... *(Abordant un troisième.)* Ah! ceci est d'une haine plus raffinée : dans le but de les déshonorer, on accole à mon nom celui de femmes illustres, qui sont suspectes de sym-

pathie pour les idées nouvelles. La Croix de Saint-Louis, l'on raconte là que je la procure pour cent vingt livres, de compte à demi en ce trafic avec Mme de Condorcet... Oh! les filles d'Opéra qui ont ce que ces messieurs appellent « des vues saines » sur la Révolution, on les qualifie de « belles Phrynés », et les pamphlétaires ne les désignent qu'avec éloge et respect. Celles-là, quelque usage qu'elles fassent de leur corps, c'est un usage recommandable, bien pensant!... Mais, lorsqu'il s'agit des grandes dames qui ne sont pas contre-révolutionnaires, on voit alors jusqu'où peut tremper dans la fange cette fameuse plume de M. Suleau!...

L'EMPEREUR.

Monsieur Suleau, dites-vous?... Il n'y a pas longtemps que j'ai eu l'occasion de distinguer en lui un des serviteurs les plus résolus du roi de France.

THÉROIGNE.

Moi, Sire, je ne l'ai jamais vu. Mais justement mes yeux tombent sur un des moyens que M. Suleau met au service de sa cause. Traitant aussi mal que moi la marquise de Simiane, Mme Charles de Lameth, Mme de Staël, il

explique ainsi leurs sentiments libéraux. Lisez, Sire, je vous en prie! C'est que toutes ces personnes, écrit-il, ont « la chair en proie aux cautères, à la teigne, à la gale, aux dartres vives ». Et il appelle en témoignage « les innombrables sans-culottes qui ont été mis à même, par ces dames, de vérifier tout cela... » Voilà ce qu'imprime M. Suleau dans la feuille qu'il intitule : « Journal de M. Suleau! »

L'EMPEREUR.

Les gens de votre parti ont écrit des infamies cent fois pires sur ma bien-aimée sœur Marie-Antoinette!

THÉROIGNE.

Il a paru, en effet, des libelles abominables... Mais d'où sortaient certains d'entre eux? D'où vient celui-là, notamment, où l'on représente la Reine comme mon associée pour l'exploitation de la débauche, et toutes deux censément nous offrons une hospitalité cynique aux députés de la France. Qui donc a intérêt à rendre immondes, en même temps, la royauté, dans la personne de la Reine, et, dans mon humble personne, le régime nouveau?... Sire, il y a des ambitieux qui veulent pousser au trône le duc d'Orléans... Qui sait?

L'EMPEREUR, *avec dégoût.*

Ah! ne remuons pas ces choses!... Mais malheur au pays dont les désordres font monter tant de lie à la surface!

THÉROIGNE.

Sire, je sais que le simple peuple est bon. Je suis persuadée que l'aristocratie n'est pas méchante. Mais, au service de chaque opinion, les gazettes lancent ainsi dans l'air des légions de moustiques, de guêpes et de taons, sous qui toute la population française, aujourd'hui, saigne, hennit, se cabre et rue!... Ces millions d'êtres qu'on enrage, que feront-ils demain?

L'EMPEREUR.

Demain, il faut que la France soit remise à la raison; et j'entends, demoiselle Théroigne, vous faire contribuer à cette besogne salutaire.

THÉROIGNE.

Moi, Sire?... Moi qui suis prisonnière!

L'EMPEREUR.

Je vous rends la liberté.

THÉROIGNE.

Quoi!... Est-ce possible?... C'est bien cela que vous avez dit?... Ah! Sire! merci!...

L'EMPEREUR.

Il y a une condition.

THÉROIGNE.

Laquelle?

L'EMPEREUR.

Vous avez été si souvent et si violemment attaquée par vos adversaires que j'interprète cela comme la preuve d'une réelle influence sur le parti dont vous êtes. Vos détracteurs les plus passionnés ne contestent pas, d'ailleurs, que votre parole agisse fortement sur les masses, disposées à voir en vous une sorte de déesse de la Révolution. Reparaissez donc devant les auditoires que vous aviez conquis. Je vous charge de dire aux révoltés que, s'ils ne rentrent pas immédiatement dans l'obéissance de S. M. Louis XVI, nous venons les y remettre, les rois d'Europe et moi.

THÉROIGNE.

Sire, vous ne concevez pas de quel génie est animé, à cette heure, le peuple de la Révolu-

tion. Le langage que vous me feriez tenir ainsi serait bien dangereux pour la sécurité de toute cette Europe!

L'EMPEREUR.

Dites aux Français que du jour où leurs frontières auront été franchies par les troupes de Nos Majestés, de ce jour-là, les habitants des villes, bourgs et villages, qui oseraient se défendre seraient punis sur-le-champ, selon les rigueurs du droit de la guerre, et le toit des leurs sera brûlé.

THÉROIGNE.

Sire, croyez-moi, à la première injonction de l'étranger, la France entière se lèvera pour affirmer son indépendance. On verra toute sa population courir aux autels de la guerre et y prêter le serment héroïque. Chaque citoyen se fera tuer plutôt que de renoncer à la ration de liberté, à la vendange de biens nouveaux dont il a commencé de se nourrir et de s'enivrer... Et rien qu'à l'idée de pareilles menaces, dans ce moment même, moi femme, moi captive encore, je sens bouillonner dans mon cœur d'irrésistibles fiertés!

L'EMPEREUR.

Dites aux Parisiens que si la demeure royale

est désormais insultée, que s'il est fait un outrage à Leurs Majestés le Roi ou la Reine, j'en tirerai une vengeance exemplaire...

THÉROIGNE.

Oh! Sire, avec ces seuls mots-là, vous feriez monter une émeute à l'assaut des Tuileries!

L'EMPEREUR.

Dites que la moindre violence à la famille royale, j'en rendrai responsables les membres de l'Assemblée Nationale, les fonctionnaires de tous grades, qui seront jugés sommairement, sans espoir de pardon...

THÉROIGNE.

Sire, défendez-moi plutôt de répéter cela!

L'EMPEREUR.

Dites, enfin, que si l'on m'oblige à faire le siège de Paris, cette ville sera livrée à l'éxécution militaire et à une subversion totale!

THÉROIGNE.

Sire!... Sire!... Vous le voulez?... C'est bien!... Je leur dirai.





ACTE II

Un salon dans un pavillon du centre des Tuileries, le soir du 9 août 1792. A droite, au premier plan, porte de communication avec l'appartement du Roi; au second plan, une grande fenêtre, avec balcon sur le jardin. — A gauche, au premier plan, porte de communication avec l'appartement de la Reine; au second plan, porte d'une antichambre. — Dans le fond, porte donnant large vue, quand elle est ouverte à deux battants, sur de grands salons. — Au lever du rideau, des gentilshommes, des dames de la Cour, sont en train de conférer, avec des mines anxieuses, et figurent çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE

JARJAYES, MADAME CAMPAN.

MADAME CAMPAN, *entrant par la porte de l'appartement de la Reine et allant à Jarjayes.*

Ah! monsieur de Jarjayes!... Sa Majesté la Reine m'envoie aux nouvelles... Ne pouvez-

vous faire que je lui rapporte un mot de réconfort?

JARJAYES.

Hélas!

MADAME CAMPAN.

Vous connaissez la séance de cette après-midi à l'Assemblée Législative?

JARJAYES.

Oui.

MADAME CAMPAN.

Eh bien! aujourd'hui, 9 août, c'était la date fixée pour la discussion sur la déchéance de Louis XVI. D'après vous, n'est-ce pas bon signe que l'on ait ajourné ce débat?

JARJAYES.

Faites comme moi, madame Campan : mettez dans vos poches ce que vous avez de précieux. Cette nuit, ou demain matin, la populace va se ruer sur les Tuileries.

MADAME CAMPAN.

Mais, monsieur, le château résistera?... Le roi est là pour nous protéger!

JARJAYES.

Nous ne pourrions être sauvés que par sa vigueur ; et c'est la seule vertu qui lui manque !

MADAME CAMPAN.

Mon Dieu ! mon Dieu !... Ces Parisiens que, tant de fois, j'ai vus si facilement joyeux, si prompts à s'attendrir !... D'où leur viennent, à présent, ces accès périodiques de fureur ?... Qui donc leur souffle tant de haine contre le plus paternel des maîtres ?

JARJAYES.

Madame, il y a dans l'Assemblée, il y a dans les clubs, il y a partout, de terribles raisonneurs qui démontrent que les frères du roi sont allés soulever l'Europe contre la nouvelle Constitution française. Les souverains de Prusse, de Bohême et Hongrie, viennent de proclamer, dans un manifeste insensé, qu'ils franchissaient notre frontière, rien que par amitié pour le Roi, et contre son peuple. Les ministres qui avaient un peu la confiance populaire ont été congédiés. Leurs successeurs, qui sont au goût de la cour, n'opposent que dix mille hommes d'un côté, vingt mille de l'autre, aux cent mille Prussiens et aux cent mille Autrichiens arrivant

par l'Alsace et les Flandres. Alors, madame, le peuple s'est laissé persuader que Louis XVI spéculait, en ce moment, non pas sur la victoire des armes françaises, mais sur leur défaite. Le peuple a prodigué ses acclamations aux représentants qui se permettaient de déclarer la patrie en danger, de décréter la levée en masse... Maintenant, six cent mille hommes en train de se mettre en route contre l'étranger crient, par-dessus le bruit de leurs sabots, qu'ils ne laisseront pas en arrière d'eux une citadelle autrichienne!... C'est ainsi, madame, qu'ils désignent la royale demeure où nous sommes. Et voilà pourquoi Paris, qui est tout porté alentour, se délègue pour prendre les Tuileries!

MADAME CAMPAN.

Au ton de votre langage, il semble bien que vous récriminez contre la politique de Sa Majesté?

JARJAYES.

Moi!... Dieu m'en garde!... Louis XVI défend son trône par les moyens auxquels on le réduit. Des sujets déloyaux, la menace et l'outrage à la bouche, s'efforcent de lui voler, un à un, ses droits héréditaires. Quand on est captif des brigands, je tiens pour légitime toute

arrière-pensée, toute combinaison qui amènerait sa propre délivrance et leur écrasement. Oui! à mes yeux, un roi n'a pour territoire sacré, pour sol natal, que la royauté. Les seuls compatriotes que je reconnaisse à un roi, ce sont les autres rois. Vous voyez ainsi jusqu'à quel point ma fidélité s'incline devant ce que le nôtre a fait... Cela ne m'empêche pas de comprendre ce que le peuple va faire!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE-ANTOINETTE, MADAME ÉLISABETH, *entrant toutes deux par la porte du premier plan, à gauche.*

TOUS.

La Reine!

MARIE-ANTOINETTE, *nerveuse, à madame Campan.*

Ah çà! madame, vous ne revenez pas?

MADAME CAMPAN.

Je n'avais rien encore qui pût être redit à Votre Majesté.

MARIE-ANTOINETTE, *à madame Campan qui fait mine de se retirer.*

Restez ici. Informez tout le monde que, depuis le dîner de ce soir, l'étiquette est abolie. *(Elle se jette dans un fauteuil. A madame Élisabeth.)* Ma sœur, reposez-vous un peu près de moi.

SCÈNE III

LES MÊMES, RŒDERER. *Il entre par la porte de l'antichambre, à gauche, au second plan.*

JARJAYES, *à la Reine.*

Voici le procureur-syndic du département, M. Rœderer. Votre Majesté va pouvoir connaître de lui les derniers renseignements.

LA REINE, *à Jarjayes.*

Qu'il approche!

RŒDERER, *amené par Jarjayes à la Reine.*

Madame, les rues sont pleines de clameurs. Il y a des groupes compacts dans tous les car-

refours. On s'assemble devant les affiches; on s'arrache les gazettes... Au faubourg Saint-Antoine, tous les habitants délibèrent sur la chaussée, par ce grand clair de lune. Mais ils y sont descendus si précipitamment qu'ils n'ont pas éteint chez eux. Et, ainsi, leurs lumières éclairent du haut en bas, et pendant une lieue, des chambres vides, inanimées. Cela fait l'impression d'une immense veillée de cierges, sur un immense cercueil!

LA REINE.

Les quartiers qui avoisinent le château nous sont dévoués?

(Un bruit de tambours monte du dehors.)

RŒDERER, *tendant la main vers la fenêtre.*

Vous entendez, madame, que la garde nationale y commence de battre le rappel. Mais je ne me charge pas de dire si ceci est un bataillon qui veut défendre le Roi, ou l'attaquer.

(Une violente rumeur a éclaté derrière la porte de l'antichambre.)

MARIE-ANTOINETTE, *à demi redressée.*

Là!... Que se passe-t-il là?

MADAME CAMPAN, *arrêtant l'élan des gentilshommes.*

Messieurs, entourez la Reine. Je suffis pour aller voir.

(Elle sort par la porte de l'antichambre qu'elle referme. Le bruit s'apaise.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* MADAME CAMPAN.

JARJAYES, *à Rœderer.*

Dans cet instant qui précède l'explosion de l'émeute, vous qui êtes chef du département, ne vous sentez-vous pas le devoir de proclamer la loi martiale?

RŒDERER.

En ai-je le droit?

(Il va vers un candélabre placé près de la pendule et consulte un document, sous couverture aux trois couleurs, qu'il a tiré de sa poche.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME CAMPAN.

MARIE-ANTOINETTE, *à madame Campan qui revient de l'antichambre.*

Ce vacarme, que signifiait-il?

MADAME CAMPAN.

Madame, ce n'était qu'une dispute entre deux gardes de vos appartements.

MARIE-ANTOINETTE.

A quel propos?

MADAME CAMPAN.

L'un soutenait que le Roi se conforme à la Constitution, et qu'il le défendrait au péril de sa vie.

MARIE-ANTOINETTE.

Que disait donc l'autre?... Voyons, madame, répondez!

MADAME CAMPAN.

Ces deux hommes étaient sur le point de s'égorger !... Le second répliquait que la Constitution est entravée par le Roi...

VOIX DIVERSES.

Oh !

JARJAYES.

Voilà de quels défenseurs est pourvu le château !

MARIE-ANTOINETTE.

Oui, la moitié de la garde est du parti des Jacobins. On nous en a prévenus, n'est-ce pas, Élisabeth ?

MADAME ÉLISABETH, *les yeux fixés sur Rœderer.*

Ma sœur, vous vous souvenez que, lors du premier envahissement des Tuileries, il y a six semaines, le 20 juin, nous n'avons pu définir *(Désignant Rœderer.)* si monsieur le procureur-syndic était pour ou contre nous. Qu'est-il en train de déchiffrer là-bas ? Que nous présage de mauvais, entre ses mains, ce papier aux trois couleurs de la Révolution ?

MARIE-ANTOINETTE.

Allez lui demander.

MADAME ÉLISABETH, *marchant vers Rœderer.*

Qu'est-ce que vous tenez là ?

RŒDERER.

Madame, c'est la loi de la force publique.

MADAME ÉLISABETH.

Et qu'y cherchez-vous ?

RŒDERER.

Je cherche s'il est vrai que je sois autorisé à employer le canon d'alarme, à montrer le drapeau rouge, et à commander le feu sur les groupes, après trois sommations.

MADAME ÉLISABETH.

Eh bien!... les circonstances vous donnent-elles ce pouvoir ?

RŒDERER.

Madame, je ne le crois pas. D'après les termes, il n'y a lieu à procéder de la sorte que si la tranquillité publique est habituellement troublée. Or nous sommes, ce soir, en face

d'une révolte soudaine, et non pas d'un trouble habituel.

JARJAYES.

Quoi!... cet édifice chancelle déjà sous la poussée de l'insurrection, et l'on y est encore à se demander quels gants il convient de prendre avec ceux qui viennent le jeter bas!

MARIE-ANTOINETTE, *à Rœderer.*

Monsieur, il est temps enfin de savoir qui doit l'emporter, du Roi ou du parti factieux!... Il y a ici des forces!

RŒDERER.

Madame, en ce cas, voyons les dispositions faites pour la résistance!

MARIE-ANTOINETTE, *interpellant un officier de la garde nationale.*

Monsieur Lachesnaye, voulez-vous parler?

LACHESNAYE.

La gendarmerie est postée à la colonnade du Louvre. On a rompu le plancher de la grande galerie sur assez de longueur pour qu'aucun assaillant ne puisse nous venir par le pavillon de l'Infante ni la galerie d'Apollon. Dans la

première cour, deux pièces de canon ; trois dans la cour du milieu et trois dans la cour des princes. Nous n'en avons pas davantage... Du côté du Carrousel et un peu partout, sont répartis les treize cent trente Suisses, les gardes constitutionnels licenciés, qui ont repris des armes, et quelques centaines de gardes nationaux que nous fournissent les bataillons de la Butte-des-Moulins, des Petits-Pères et des Filles-Saint-Thomas. *(Très particulièrement à la Reine.)* Mais ces derniers, Madame, se rebutent déjà de ne pouvoir parvenir auprès du Roi. Ils voient les Tuileries s'emplir de personnages en habits de couleur, ayant l'épée ou des pistolets et présentant une carte bleue qui porte en lettres noires : « Entrée des appartements... » Ce monde-là gêne beaucoup le service.

MARIE-ANTOINETTE.

Il est mal à propos de s'en plaindre. Je réponds de ces messieurs ainsi introduits. Ils marcheront devant, derrière, dans les rangs, comme vous voudrez. Ils sont prêts à tout ce qui pourra être nécessaire : ce sont des hommes sûrs.

RŒDERER.

Je vois, madame, qu'il y a, au château, une

forte résolution de combattre, et que des gens vous font espérer la victoire.

MARIE-ANTOINETTE, *déclinant une ingérence.*

Ce n'est pas à moi que les décisions appartiennent! *(Indiquant la porte du fond.)* Allez prendre part à ce qui se dit dans la chambre du Conseil.

RŒDERER.

J'y vais, madame... Venez aussi, monsieur Lachesnaye.

(Ils sortent tous deux par la porte du fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* RŒDERER *et* LACHESNAYE.

MARIE-ANTOINETTE, *se laissant tomber sur un tabouret, à madame Élisabeth et à madame Campan qui l'encadrent.*

Il faudrait pouvoir tenir un mois!... Nous savons l'itinéraire des émigrés et du roi de

Prusse. Nous savons quand ils vont être à Verdun et quand ils assiégeront Lille... Si nous gagnions quelques semaines, nous serions délivrés!... Mais au point où nous sommes, le Roi n'adressera pas aux Parisiens le peu de paroles qui, bien articulées, centupleraient le nombre de nos défenseurs!... Il n'est pas poltron, mais il a peur du commandement et craint de haranguer des hommes réunis!... Pour moi, je saurais bien agir et monter à cheval. Mais ce serait anéantir le Roi que de me montrer à sa place. Une reine qui n'est pas régente ne peut rien en cette conjoncture, rien que se préparer à mourir!... *(Un bruit de cloches se fait entendre.)* Écoutez!...

VOIX DIVERSES.

Le tocsin!... le tocsin!...

(Toute l'assistance se porte vers la fenêtre, ou sur le balcon.)

MARIE-ANTOINETTE.

C'est Saint-Philippe?

MADAME ÉLISABETH.

Oui, oui... *(Un son plus fort.)* Mais cela c'est Saint-Roch.

(Elle passe sur le balcon.)

MADAME CAMPAN.

On entend une troisième cloche.

MARIE-ANTOINETTE.

C'est Saint-Germain-l'Auxerrois ?

MADAME CAMPAN.

Ou Saint-Eustache ?

JARJAYES.

De l'autre côté de l'eau, on sonne aussi à grande volée !

MARIE-ANTOINETTE.

Oui ! toutes les églises !

MADAME CAMPAN.

Ah ! Dieu nous abandonne, puisqu'il permet que les voix du ciel montent signifier vers lui l'attentat prochain contre Leurs Majestés chrétiennes !

MARIE-ANTOINETTE, *à madame Campan.*

Allez savoir ce que fait le Roi !...

(Madame Campan sort par la droite, au premier plan.)

MADAME ÉLISABETH, *du balcon, montrant une tête effarée, à Marie-Antoinette.*

Oh! venez entendre, ma sœur!

MARIE-ANTOINETTE, *à Jarjayes.*

Quand j'aurai passé, veuillez joindre les battants de la fenêtre et les rideaux. *(Indiquant le balcon.)* Il ne faut pas se détacher, là, sur une lueur. Il y a dehors, dans l'ombre, trop de fusils!

(Elle disparaît sur le balcon. — Jarjayes exécute les prescriptions de la Reine. La fenêtre close ne laisse plus pénétrer qu'un son très affaibli du tocsin.)

SCÈNE VII

JARJAYES, SULEAU.

JARJAYES, *allant au-devant de Suleau qui entre par la porte de l'antichambre.*

Mon brave Suleau!... Vous avez pu faire, une fois de plus, la navette entre la ville et le château... Nous ne sommes donc pas investis?

SULEAU.

Non. Pas encore. D'ailleurs, j'ai une passe en règle, signée de deux officiers municipaux et du procureur-syndic. On m'avait indiqué que je rencontrerais ici M. Rœderer...

JARJAYES.

Il va sans doute revenir... Qu'avez-vous à lui communiquer?

SULEAU.

Ma confiance dans le résultat de la lutte...

JARJAYES, *avec découragement.*

Oh!

SULEAU.

J'arrive du Pont-Neuf, qui serait le point de jonction nécessaire aux insurgés pour qu'ils se portent en une seule masse contre les Tuileries. Eh bien! au Pont-Neuf, j'affirme que nos canons, nos troupes, sont inexpugnables! Les bandes de la rive gauche vont être, là, dans l'impossibilité de franchir la Seine... De sorte que la garnison des Tuileries n'aura que l'insurrection de la rive droite à mitrailler et à détruire, c'est-à-dire une demi-émeute, déconte-

nancée déjà par cette suppression de la moitié de ses partisans !

JARJAYES.

Vous arrangez bien facilement les choses !... Moi, je les aperçois tout en noir ! Je m'attends à revoir bientôt, dans ces salles, la horde du 20 juin dernier. Seulement, à cette date, elle n'a voulu que faire peur. Cette fois, elle va vouloir faire mal. Ce ne sera plus ce simple défilé, sordide et mesuré, que, parmi les imprécations et les étendards, accompagnait Mlle Théroigne de Méricourt !

SULEAU.

Ah ! celle-là, ne m'en parlez point !... Je m'en veux de m'être retenu de l'écraser quand, l'automne passé, à Vienne, je n'aurais eu, m'a-t-on dit, qu'à peser du talon !... Depuis son retour, par l'annonce de l'invasion, elle a, dans tous les rassemblements populaires, exalté une sorte de rage patriotique. Les auditeurs semblaient écouter une prophétesse. Ils croyaient lui voir, autour du cou, la corde de martyre avec laquelle l'étranger faillit la pendre, ainsi qu'une effigie de la Révolution !

JARJAYES.

Allons! allons!... votre antipathie contre Théroigne vous porte à exagérer l'importance de son action!

SULEAU.

Est-ce un rêve de tenir pour importante et agissante une femme que Camille Desmoulins reçut naguère au club, comme dans un temple de la sagesse, en déclarant que c'était la visite de la reine de Saba chez Salomon?... Oubliez-vous que, le 15 avril dernier, tout Paris, dansant et chantant, suivit l'impulsion de Théroigne, à cette fête municipale qu'elle avait imaginée, de concert avec le peintre David, Marie-Joseph Chénier et Collot d'Herbois?... Vous, qui aimez le whist, je vous apporterai les jeux neufs où la popularité de Théroigne a fait substituer son image à celle de Pallas; et cette nouvelle dame de pique porte, en blason, l'arme triangulaire de la révolte... Enfin, Théroigne passe pour être actuellement la maîtresse de l'homme qui pourrait, dans cette minute, apparaître en arbitre de la situation...

JARJAYES.

Le maire de Paris!

SULEAU.

Oui, M. Pétion, avec qui elle a de fréquentes entrevues.

JARJAYES.

La chronique scandaleuse prête à Théroigne tant d'amants que je finis par ne plus croire à aucun !

SULEAU.

M. Pétion est sorti, ce soir, après son dîner. Le devoir l'appelait ici. On l'a vu se rendre chez Théroigne.

JARJAYES.

Ah !

SULEAU.

Le rôle de Théroigne commence à vous paraître moins insignifiant ?... Vous n'êtes plus si éloigné, déjà, d'admettre la puissance d'une femelle, et comme celle-là ! pour entraîner le farouche troupeau des mâles ?... J'ajouterai encore une chose : vous avez appris, comme moi, qu'il existe un directoire de l'insurrection, dont les notes de police ont relevé la trace.

JARJAYES.

Oui.

SULEAU.

Ce directoire s'est réuni, il y a quinze jours, au cabaret du Soleil d'Or, près de la Bastille; il y a cinq jours, au Cadran Bleu, sur le boulevard; puis, rue Saint-Honoré, dans une chambre de la maison où habite Robespierre... Ce directoire maudit, ne pensez-vous pas qu'à cet instant suprême il s'assemble encore, Dieu sait où?

JARJAYES.

Probablement!

SULEAU.

Pour ma part, dès que je connus l'endroit où s'est transporté ce coquin de Pétion, je me suis dit : « C'est là! »

JARJAYES.

Chez Théroigne?

SULEAU.

J'en jurerais!... Je le parierais!...

(La Reine revient du balcon, suivie de madame Élisabeth et de toute la figuration.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LES GENTILSHOMMES *et* LES DAMES DE LA COUR, MARIE-ANTOINETTE, MADAME ÉLISABETH.

MARIE-ANTOINETTE, *haletante, à Jarjayes.*

L'approche des malfaiteurs a dû être signalée : nos grenadiers renversent la ligne des lampions qui éclairaient le devant du château, et tout s'éteint !...

JARJAYES, *désignant Suleau.*

Monsieur Suleau ne croit pas à l'imminence du danger...

MARIE-ANTOINETTE, *fortement.*

Si, monsieur, si !

(La majeure partie des figurants et figurantes se retirent par la porte de gauche, au second plan. Quelques interlocuteurs à voix basse restent, sur la gauche, en compagnie de Jarjayes et de Suleau.)

SCÈNE IX

MARIE-ANTOINETTE, MADAME ÉLISABETH, JARJAYES, SULEAU, QUELQUES GENTILSHOMMES, *puis* LOUIS XVI. *Il entre, dans son costume violet, par la porte du premier plan, à droite.*

JARJAYES, *le montrant à Suleau.*

Regardez le Roi : sa frisure est, d'un côté, tout aplatie et dépoudrée... Il vient de dormir!

MARIE-ANTOINETTE, *allant au Roi.*

Sire, l'agression ne tardera pas. Votre existence peut être soudain mise en péril... Accordez-moi de couvrir votre poitrine avec ce gilet que je vous ai fait bâtir, où il y a un plastron.

LOUIS XVI.

A quoi bon?... Non!

MARIE-ANTOINETTE.

Vous aviez bien consenti à le revêtir, l'autre

jour, pour vous rendre à cette célébration anniversaire de leur 14 Juillet.

LOUIS XVI.

Cela pouvait servir contre un crime accidentel, contre un assassin solitaire. Mais si je dois incessamment me trouver au milieu de forcenés, ce n'est pas un gilet qui me sauvera, et je ne me sauverais pas davantage en me bardant de pied en cap... Non, madame : à tout prendre, j'aime mieux bénéficier d'un coup rapide, au sein.

MARIE-ANTOINETTE.

Assurez-moi, Sire, que vous avez dicté des mesures... que tout ce qu'on peut imaginer va être accompli !

LOUIS XVI.

Eh ! que veut-on que je fasse, si mal servi par les mieux intentionnés !... J'avais recommandé aux souverains alliés de n'avancer qu'avec mille ménagements dans mes provinces. Je voulais qu'ils s'y fissent précéder par une déclaration modérée, persuasive... Au lieu de cela, d'accord avec mes frères, ils ont fait signer au duc de Brunswick ce manifeste qui met le feu, par ses menaces, à toutes les pou-

drières françaises : menaces de fusiller les villageois, de supplicier les fonctionnaires, de raser la capitale!... C'est stupide! c'est irritant!... Je ne me mêle plus de rien!

MARIE-ANTOINETTE.

Sire, exigez seulement que l'idole populaire vienne figurer parmi nous!... Le 20 juin dernier, toute la Révolution a piétiné ici, jusqu'à huit heures du soir, nous criant qu'elle voulait Pétion ou la mort! Vous avez rendu la mairie à M. Pétion. Qu'il se montre!

LOUIS XVI.

Puisqu'il n'est pas là, madame, c'est qu'il se dérobe.

MARIE-ANTOINETTE, *confidentiellement au Roi.*

Ne l'avons-nous pas acheté? *(De même, à sa belle-sœur.)* Élisabeth, vous nous aviez garanti une personne de bonne volonté?...

MADAME ÉLISABETH.

Parfaitement.

MARIE-ANTOINETTE.

Cette personne s'est chargée de traiter avec

M. Pétion, et, pour ce faire, nous lui avons remis cent vingt-quatre mille livres...

LOUIS XVI.

Je crains que M. Pétion n'ait jamais reçu la somme. Il était convenu, avec l'intermédiaire, que, la première fois où je reverrais le maire de Paris, celui-ci, en signe d'intelligence, poserait le doigt, pendant une seconde, sous son œil droit...

MARIE-ANTOINETTE.

Eh bien?

LOUIS XVI.

Ah!... Il n'a même pas levé la main jusqu'à son menton!... Bah!... Nous avons été volés!... Parlons d'autre chose!

MARIE-ANTOINETTE.

Au contraire, Sire! parlons toujours de M. Pétion!...

SULEAU, *qui a entendu ce nom, à Jarjayes, bas.*

Pétion!

MARIE-ANTOINETTE, *au Roi.*

Qu'il nous soit vendu ou non, le maire de

Paris a, dans sa charge, la sécurité du château! Il doit, par sa présence, nous répondre sur sa tête qu'il ne médite aucune trahison!... *(Élevant tout à fait la voix.)* Il faut que M. Pétion vienne aux Tuileries signer l'ordre de repousser la force par la force... Si le peuple tire, c'est à lui, avant tout autre, de commander qu'on tire sur le peuple. Sire, faites chercher M. Pétion!

LOUIS XVI.

Qu'on le cherche!

JARJAYES, *poussant en avant Suleau, avec qui il vient d'avoir un colloque.*

Mais oui! Il n'y a plus d'étiquette; il n'y a plus rien!... Allez, parlez!

SULEAU, *à Louis XVI.*

Sire, je ne demande qu'un uniforme de garde national et une patrouille dont j'aurai choisi les hommes. Et ce qui est humainement possible pour ramener M. Pétion, je le ferai.

LOUIS XVI, *à Suleau.*

Bien, monsieur!... Réussissez!... *(A Jarjayes.)* Veillez à ce qu'on accorde tout ce qu'il faudra.

MARIE-ANTOINETTE, *à Suleau.*

Monsieur, je suis à une heure où chaque dévouement me touche jusqu'aux larmes!...

(Elle lui tend la main.)

SULEAU, *très ému, s'inclinant sur cette main.*

Oh!... Votre Majesté!

(Il sort avec Jarjayes par la porte de l'antichambre. Les gentilshommes, qui les entouraient, sortent en même temps.)

SCÈNE X

LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE, MADAME ÉLISABETH.

MADAME ÉLISABETH, *suppliante, au Roi.*

Mon frère, il y a, comme celui-là, d'autres braves qui n'attendent, pour vous donner leur vie, qu'un mot de vous!

LOUIS XVI.

Que veut-on que je dise?

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE COLONEL DE MAILLARDOR. *Celui-ci entre par le fond. A sa suite, on aperçoit un peloton de Gardes-suisses derrière la porte qui se referme.*

LE COLONEL.

Sire...

LOUIS XVI.

Qu'est-ce, monsieur de Maillardor?

LE COLONEL.

Sire, j'ai réparti une portion de mes hommes dans les vestibules, les escaliers et le reste des appartements intérieurs. Je viens garnir la salle du Conseil, et, avec votre permission, cette salle...

LOUIS XVI.

Vos soldats, ici... Oh!... Pourquoi?

LE COLONEL.

Sire, il est temps.

(Un coup de fusil éclate, au dehors, du côté gauche.)

MARIE-ANTOINETTE.

Déjà!... C'est par la cour du Carrousel!

MADAME ÉLISABETH, *se jetant au cou de Louis XVI.*

Mon frère!

LOUIS XVI.

Ah çà! C'est donc vrai que l'heure est venue?

MARIE-ANTOINETTE, *arrachant un pistolet de la ceinture du colonel de Maillardor, et le tendant au Roi.*

Sire, voici le moment de vous montrer! Défendez-vous!

LOUIS XVI, *rendant l'arme à de Maillardor.*

Voyez ce qui se passe, colonel! *(Celui-ci sort par la porte de l'antichambre. Le Roi prend la main de la Reine et l'appuie sur sa poitrine.)* Touchez mon cœur. Vous sentez qu'il ne bat pas plus vite.

MARIE-ANTOINETTE.

Mais je voudrais, Sire, qu'il battît plus vite!... Au nom du ciel, pendant que, peut-être, il en est temps encore, n'attendez pas qu'on vienne nous étouffer, vous et moi, sur notre parquet! *(Elle se jette aux genoux du Roi.)* Représentez-vous, Sire, ce que vous devez à votre famille!... S'il faut périr, que ce soit avec honneur, en chargeant!

LOUIS XVI.

Relevez-vous, madame!... Les factieux ne sont pas encore nos maîtres... On va voir!... Nous verrons bien!...

LE COLONEL, *rentrant par la porte de l'antichambre.*

Sire, cette détonation n'était encore qu'une fausse alerte : la balle a échappé par inadvertance dans un de nos postes, et s'est logée au plafond.

LOUIS XVI, *à la Reine et à sa sœur.*

Là! là!... vous entendez?

MADAME ÉLISABETH.

N'importe!... Ceci est le premier coup de feu. Ce ne sera pas le dernier!

(A partir de ce moment, jusqu'au baisser du ri-

deau, les rumeurs de la multitude montent de loin, par la fenêtre : clameurs confuses, un bruit de pas d'hommes, sonneries des fers sous une marche de chevaux, claquements de fouets sur des attelages de canon, dont on entend traîner les chaînes.)

LOUIS XVI.

Entourons-nous de nos fidèles! *(Au colonel de Maillardor.)* Faites ouvrir ces chambres à tous les gentilshommes accourus pour défendre le toit de la monarchie!

(Il s'assied.)

LE COLONEL, *ouvrant la porte du fond.*

Huissier! faites entrer la noblesse de France.

LA VOIX DE L'HUISSIER, *répétant au loin :*

Place à la noblesse de France!

(Une troupe de gentilshommes apparaît et se presse, dans le fond.)

MARIE-ANTOINETTE, *debout, désespérément.*

Ah! si c'était moi le Roi!





ACTE III

Comme à l'acte précédent, c'est le soir du 9 août 1792. — Une pièce de l'appartement de Théroigne, rue de Tournon. Intérieur pauvre. A gauche, au premier plan, une porte d'entrée ; au deuxième plan, une fenêtre sur la rue par où l'on aperçoit les lumières de la maison d'en face. A droite, au second plan, une porte. Au fond, la fenêtre, également sur rue, d'une deuxième pièce, pouvant être séparée de la première par une porte à coulisse, et dans laquelle, sur une table de salle à manger, la nappe est mise. Là-dessus, des verres et des brocs, disposés pour de sobres rafraîchissements, et des flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉROIGNE, ROSE. *Au lever du rideau, Rose, la servante, achève les préparatifs de la salle à manger. On entend résonner le tambour dans la rue.*

ROSE.

Avec le rappel qui bat, et le tocsin qu'on annonce, le limonadier allait fermer sa bou-

tique. Il m'a servie en uniforme de garde national, tout prêt à se mettre en route contre les Tuileries.

THÉROIGNE.

Écoute un peu, Rose : si le message que j'ai envoyé à Sieyès l'amène ici quand j'aurai déjà quelques personnes, il ne faudra pas le faire entrer directement. Avertis-moi, pour que, d'abord, je le reçoive seul... On a sonné... Va ouvrir. *(Elle consulte la pendule. — Rose passe dans l'antichambre.)* Ce n'est pas encore tout à fait l'heure dite... Qui cela peut-il être?

ROSE, *rentrant pour annoncer.*

Le citoyen Pétion.

(Elle sort.)

SCÈNE II

THÉROIGNE, PÉTION.

THÉROIGNE.

Comment vous est-il possible de venir chez moi, ce soir?

PÉTION.

Les événements qui se préparent rendent ma situation intenable. J'ai quitté mon domicile pour éviter la réquisition de Louis XVI, ou celle des Parisiens. Mes fonctions de maire, je les occupe bien au nom du Roi, mais par le peuple qui m'a imposé au Roi. Je ne puis plus, dans le conflit, servir personne sans trahir quelqu'un.

THÉROIGNE.

Je me plais à croire que vous ne serez pas relancé ici par le parti de la Cour. Mais vous allez bientôt vous y trouver au milieu des meneurs populaires.

PÉTION.

Comment cela?... Chez vous?... Dans cette retraite de la rue de Tournon?

THÉROIGNE.

Ma demeure a deux issues. Elle semble protégée par le voisinage des Cordeliers, où campent les Marseillais de Barbaroux. Les chefs de l'insurrection, à ces divers égards, l'ont choisie pour leurs derniers échanges de vues. Certains qui furent brouillés avec moi, d'autres qui ont

pu se quereller naguère, tous les nôtres, enfin, ont senti le besoin de se revoir, de près, à l'instant suprême. Avant de repartir pour culbuter le trône ou se faire écraser par lui, chacun aura ainsi compté les visages sûrs, et montré le sien. *(Ayant entendu sonner.)* Tenez, en voici qui arrivent!

PÉTION.

Ces amis que j'ai voulu fuir, la fatalité les remet sur mon chemin... Tant pis! je reste.

SCÈNE III

LES MÊMES, DANTON, *puis* ROBESPIERRE, *puis* CAMILLE DESMOULINS *et* BARBAROUX.

THÉROIGNE.

Salut, Danton!

DANTON.

Salut!... Il y a deux heures que, sur la tribune des Cordeliers, j'appelle aux armes, deux

heures que je parle, que je crie, que je tonne!… Je suis essoufflé; je suis en sueur!…

THÉROIGNE, *à Robespierre qui entre.*

Ah! Robespierre!… Qu'a-t-on fait aux Jacobins?

ROBESPIERRE.

Je n'y suis pas allé.

DANTON, *à part.*

Finaud!… J'aviserai cependant à ce que tu te compromettes autant que moi.

THÉROIGNE, *à Pétion.*

Le plus grave péril pour l'insurrection, c'est que sa masse est coupée en deux par la Seine.

PÉTION, *se dérobant.*

Oui, j'ai entendu parler de cela…

THÉROIGNE, *à Danton et à Robespierre.*

Le faubourg Saint-Marceau pourra-t-il donner la main au faubourg Saint-Antoine? Le Pont-Neuf est au pouvoir de l'armée régulière. S'il reste infranchissable, nous ne réussirons pas, nous sommes perdus. Toute la question est là.

DANTON.

Eh bien! j'ai risqué un grand coup. Comme

substitut de la Commune, j'ai fait commander que l'artillerie royale fût retirée du Pont-Neuf.

THÉROIGNE.

Oh ! vous n'avez point qualité pour être obéi. Comment voudriez-vous que les forces ennemies s'annihilent elles-mêmes, en s'inclinant devant un ordre aussi arrogant ?

DANTON.

Qui sait ?... Nous serons fixés bientôt... Attendons !

THÉROIGNE, *à Camille Desmoulins qui entre.*

Quelles nouvelles, Camille ?

CAMILLE DESMOULINS.

Mauvaises ! N'est-ce pas, Barbaroux ? *(Celui-ci, qui le suit, fait un signe affirmatif.)* Le rappel ne rend pas chez les nôtres. Les seuls ouvriers qui soient encore sortis en armes tireront sur nous ; ce sont ceux de ce club qui coûte dix mille francs par jour à la cassette du roi, et qu'on a intitulé : Club Français !

DANTON.

Comme si le titre de Français pouvait être

l'apanage d'un parti en France, et comme si, moi, Danton, je n'étais pas Français!

(Théroigne, Danton et Pétion ont un instant de colloque, au second plan.)

CAMILLE DESMOULINS.

Ah! quand jadis j'ai soulevé la population en cueillant la cocarde révolutionnaire au tilleul du Palais-Royal, c'était en plein jour. Je crains que le tempérament du Parisien n'ait pas de plaisir à commencer ses émeutes la nuit.

BARBAROUX.

Pour ce qui est de mes hommes, je réponds d'eux. A quelques pas de cette maison, ils n'attendent que mon retour, bras nus et sabre en main. Mais ils auront beau se battre comme des diables, ça n'en fait que six cents à tuer!... Moi, pour ne pas tomber vivant au pouvoir de la cour, j'ai en poche du poison.

ROBESPIERRE.

S'il en est temps encore, je déconseille d'engager contre les Tuileries une bataille incertaine. Abandonnons la capitale, et, avec elle, l'Est et le Nord.

CAMILLE DESMOULINS, *dans une protestation.*

Oh!

BARBAROUX.

Pourquoi pas?

ROBESPIERRE.

Faisons ainsi la part de la tyrannie et de l'invasion. Nous transporterons dans le Midi le siège de la Révolution, là où le sang latin fait encore courir, parmi les cœurs vertueux, un pur souvenir de République.

DANTON, *s'avançant.*

Renoncer à Paris, âme de la Révolution, tête de la France!... Jamais!

SCÈNE IV

LES MÊMES, COLLOT D'HERBOIS.

COLLOT D'HERBOIS, *entrant.*

Nous ne verrons pas Grangeneuve!... Nous ne le reverrons plus!

THÉROIGNE *quittant l'aparté.*

Que dit Collot d'Herbois ?

COLLOT D'HERBOIS.

Voici, Théroigne, ce que je viens d'apprendre : Grangeneuve s'est mis en route, tout à l'heure, pour le jardin des Tuileries, en compagnie de Chabot, qui lui avait fait serment de l'y tuer.

THÉROIGNE.

Oh !

CAMILLE DESMOULINS.

Quel était leur but ?

COLLOT D'HERBOIS.

Simuler un crime dans un lieu qui porte le peuple à en accuser la Cour, fournir un cadavre à promener, derrière lequel toute la ville déchaîne son indignation.

BARBAROUX.

Grangeneuve pouvait se poignarder lui-même.

COLLOT D'HERBOIS.

Il voulait un coup dans le dos, qui eût bien l'air d'un assassinat.

SCÈNE V

Les Mêmes, CHABOT.

TOUS, *reculant.*

Chabot !

(Celui-ci, sans s'apercevoir du mouvement qu'il occasionne, s'attarde à se débarrasser de son manteau, de son chapeau, de sa canne.)

THÉROIGNE, *à demi-voix, le considérant.*

Cet homme a fait cette chose !... C'est avec cette main-là qu'il a fait cela ! *(Des cloches commencent à sonner.)* Le tocsin !... C'est le premier signal qui part des Cordeliers ! *(Une partie des assistants se portent vers la fenêtre de la salle à manger.)* Et maintenant, par là-bas, entendez-vous Saint-Étienne-du-Mont ? Et puis, cela, c'est Saint-Sulpice !... *(Avec un cri de joie.)* Vous, Grangeneuve, vivant !

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRANGENEUVE.

GRANGENEUVE, *entrant, avec emportement.*

Chabot est un lâche!

CHABOT, *embarrassé.*

Oui, j'avais promis... Il attendait... J'avais armé mon pistolet. Et puis... Et puis, je n'ai pas pu!

GRANGENEUVE, *à Chabot.*

Lâche!... Lâche!...

DANTON.

Bah! réconciliez-vous!... Tout sera bientôt réparé. Les fusils du château ne tarderont pas à jeter, sur la place, de quoi faire une fameuse procession de civières!

SCÈNE VII

Les mêmes, ROSE.

ROSE, *bas, à Théroigne.*

Le citoyen Sieyès est là.

THÉROIGNE, *à Rose.*

Bien ! *(A ses hôtes assemblés alors dans la pièce du fond.)* Permettez que, pour un instant, je vous enferme ensemble. Quelqu'un survient, que j'espère vous adjoindre.

VOIX DIVERSES.

Qui est-ce ?

THÉROIGNE.

Il a encore droit au secret. Ne l'effarouchez point par des éclats de voix.

DANTON, *à Théroigne.*

Je profiterai de cet instant pour nous faire tous

égaux dans les responsabilités. Donnez-moi seulement une page blanche et une écritoire.

THÉROIGNE, *accédant à la demande.*

Voilà. *(A Rose.)* Fais entrer.

(Danton rejoint les autres dans la salle à manger. Derrière lui, Théroigne tire la porte roulante.)

SCÈNE VIII

THÉROIGNE, SIEYÈS.

THÉROIGNE.

Je vous attendais avec impatience.

SIEYÈS.

Depuis la fin de la Constituante, je ne suis guère sorti de ma retraite, à une lieue de Paris. Mais votre appel m'a si fort intrigué que j'ai voulu en avoir aussitôt l'explication. Qu'est-ce que vous réclamez de moi ?

THÉROIGNE.

Faites-moi, d'abord, savoir si vous avez la

conviction que la royauté s'est rendue intolérable ?

SIEYÈS.

Oui. *(Avec amertume.)* Louis XVI n'a pas fait place, auprès de lui, à un conseiller capable. Les aristocrates, qui l'entourent, ont achevé de le perdre par leur orgueil et leur démence !

THÉROIGNE.

Approuvez-vous qu'on tâche d'en finir avec la trahison, et que l'on aille forcer le château des Tuileries ?

SIEYÈS.

Si l'on prend demain les Tuileries, je dirai que le 10 août s'appellera, dans l'histoire, la Révolution des Patriotes, au même titre que le 14 juillet signifie la Révolution des Français !

THÉROIGNE.

Alors, vous êtes bien dans les dispositions sur lesquelles j'ai compté. Le moment est venu, pour un magnifique esprit comme le vôtre, de se manifester à la place que la monarchie peut subitement laisser vide.

SIEYÈS, *illuminé d'ambition.*

Qu'entendez-vous par là ?

THÉROIGNE.

Je vais vous le dire...

SIEYÈS, *affectant le dédain.*

Mais non?... le repos plaît à ma nature. Je ne désire plus jouer de rôle politique.

THÉROIGNE.

Au moment de compléter votre œuvre, vous n'avez pas le droit de vous dérober. Les pas de géant par où débuta la Révolution, c'est vous qui les avez déterminés, dans la précédente Assemblée! C'est vous qui avez brisé les Anciens États généraux, la hiérarchie des Ordres, le cadre des anciennes provinces. Gouvernement, société, physionomie territoriale de la France, tout cela, en ressortant de vos mains, était remis à neuf! Rappelez-vous que Mirabeau a dit : « Le silence de Sieyès est une calamité publique! » Allons! allons!... Quand tous les regards demandent aux horizons quelle grande figure va se dresser, qui ressuscite en elle Moïse ou Lycurgue, Solon ou Numa, vous, législateur de génie, venez dicter à votre pays la table de ses lois!

SIEYÈS.

Le pouvoir qu'il faudrait, je ne l'ai pas!... Comment voulez-vous qu'il passe à ma portée?

THÉROIGNE.

Pour vous imposer aux hommes qui peuvent être demain les maîtres, unissez-vous à eux! *(Désignant la salle à manger.)* Ils sont là.

SIEYÈS, *avec vivacité.*

Quoi? vous hébergez un rendez-vous de conspirateurs?... Il fallait m'en avertir... Je ne serais pas venu!

THÉROIGNE.

Je ne vous ai mis en contact avec personne. Je n'ai pas disposé, sans vous, de votre consentement. Vous êtes encore libre de partir.

SIEYÈS, *irrésolu.*

S'en aller est plus significatif que ne pas venir! S'en aller, c'est une rupture brutale, c'est un acte!... Ne pas venir, ce n'était rien!

THÉROIGNE.

Je ne révélerai pas que c'était vous le visiteur.

SIEYÈS, *tenté.*

Qui avez-vous là derrière?

THÉROIGNE.

Glissez un coup d'œil. *(Sieyès regarde par la jointure de la porte.)* Ne reconnaissez-vous point de visages?

SIEYÈS.

Si! J'en reconnais beaucoup. Camille Desmoulins passe une plume à Pétion... Qu'écrivent-ils?

THÉROIGNE.

Je l'ignore.

SIEYÈS.

J'ai aperçu Danton... *(Il a quitté son point d'observation, et redescend en scène.)* Avec celui-là, il est un point où je pourrais m'entendre : il hait les nobles, autant que moi! Quelle face de lion! L'avenir lui appartiendrait si la politique se faisait avec des griffes, et non avec des doigts!... J'ai distingué aussi Robespierre. C'est peut-être le seul homme de gouvernement qu'il y ait là. Mais je n'ai pas répudié le caractère ecclésiastique pour m'associer à ce songeur, qui croit en Dieu!... Non, je vous le dis, Théroigne, aucun de ces gens-là n'a le sentiment que l'organisation sociale soit un art!... Moi, cet art me possède, comme l'attrait des

couleurs, comme une force monumentale ou une harmonie passionne le peintre, l'architecte, le musicien !

THÉROIGNE.

Aussi est-ce en vous, Sieyès, que je veux placer toute ma confiance. Entrez dans le mouvement décisif. Vous n'exercerez d'autorité, le lendemain, que si vous avez soutenu l'entreprise de la veille...

SIEYÈS.

Peut-être ?... Oui... Certainement !... Ah ! doter la France de la Constitution que je rêve !... Je sens que nul autre que moi n'est capable d'échafauder le texte qui, dans ce pays, saura rendre intangible la Liberté !... Mais l'heure sonne-t-elle vraiment à l'horloge du destin ?... Qui traînera-t-on aux gémonies le soir du jour qui va se lever ? *(L'index vers la salle à manger.)* Ceux-là ! *(Un geste vers l'extérieur.)* ou bien l'Autre ?...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROMME,
puis FABRE D'ÉGLANTINE.

ROMME, *entrant d'un pas allègre.*

Tout va bien !

THÉROIGNE.

Que dites-vous?... Parlez ! vous le pouvez *(Désignant Sieyès.)* devant cet ami.

ROMME.

Je connais la physionomie du citoyen Sieyès !

SIEYÈS, *à part.*

Je suis pris.

THÉROIGNE, *à Sieyès.*

C'est Gilbert Romme, le professeur de physique, député du Puy-de-Dôme. *(Désignant le compagnon qui le suit.)* Et je n'ai pas besoin de

vous présenter Fabre d'Églantine... *(Aux nouveaux venus.)* Pourquoi l'un et l'autre avez-vous l'air si radieux?

ROMME.

Les deux faubourgs sont enfin sur pied. Chaque ruelle y dégorge un flot de combattants vers les grandes artères. Plus près du centre, la section des Minimes, la section du Marais, achèvent leurs rassemblements. Ça va faire au moins dix mille fusils, et encore deux milliers d'hommes armés de piques!

THÉROIGNE.

Oui! si les bataillons de la rive gauche peuvent passer le Pont-Neuf!

ROMME, *avec la certitude de ce qu'il avance.*

Ils pourront!

FABRE D'ÉGLANTINE, *confirmant ce dire.*

Les canonniers du roi n'y sont plus.

THÉROIGNE.

Hein?

FABRE D'ÉGLANTINE.

Ils viennent de se replier avec leurs pièces, par on ne sait quelle aberration.

THÉROIGNE.

Non, non! c'est la force d'une volonté humaine qui a fait le prodige. L'audace de Danton s'est, de la sorte, installée sur Paris!... Alors, victoire! C'est vrai : La victoire est à nous!

ROMME.

J'imagine que les Tuileries déjà, en apprenant quelle insurrection les déborde, n'étudient plus que le meilleur moyen de capituler.

THÉROIGNE.

Serait-ce possible?... Sans lutte?... Vous croyez à une aussi heureuse issue?

FABRE D'ÉGLANTINE.

J'y crois fermement. Le roi, comprenant l'inutilité de la résistance, va recourir à l'abdication. Pour lui et pour les siens, n'est-ce pas l'intérêt évident de prévenir toute effusion de sang?

THÉROIGNE.

Ah! quel triomphe, s'il peut ne pas coûter un deuil à l'humanité!... Vous m'entraînez, tous deux, à partager vos illusions. Oui, j'aime à lire le bon augure, *(A Romme.)* sur votre front de savant, *(A Fabre d'Églantine.)* sur votre front

de poète! *(A Sieyès.)* C'est que, voyez-vous, Sieyès, je suis au fait, moi, d'un joli projet qui mûrit doucement dans ces têtes-ci... Devant les années miséricordieuses qui vont se dérouler, il s'agit que le peuple cesse de compter les siècles de la tyrannie comme un temps où il a vécu. Une ère nouvelle a commencé, dont Romme calcule déjà le calendrier, dont Fabre d'Églantine invente et rythme les appellations. C'en va être fini d'honorer, durant tout un mois, le barbare dieu Mars, et Junon en juin, et en juillet, Julius Cæsar!... La liste des jours ne devra plus enseigner aux générations nouvelles l'atroce exemple des générations passées, tel qu'il se dresse aujourd'hui en images de supplices, à chaque nom de martyr, brûlé sur un gril, écorché vif, cloué aux quatre membres, ou précipité dans l'arène des fauves!... Non! Chaque date évoquera une idée qui puisse mieux faire aimer à l'homme sa terre maternelle, ou qui l'associe davantage au labeur des frères humains. Les soleils se lèveront tour à tour sur le jour de l'abeille et celui de la rose. Le moulin et le pressoir, la bêche et la faucille, le chanvre et le sel auront leur jour. Et il y aura aussi le jour de gratitude pour les oiseaux chanteurs, le jour d'amitié pour le bon chien.

(A Sieyès.) Demandez à Fabre d'Églantine les admirables mots qu'il destine à glorifier les saisons, et où il fait chanter l'âme de la Nature dans les cadences du langage... *(A Fabre d'Églantine.)* Dites un peu!... La chose en vaut la peine.

FABRE D'ÉGLANTINE.

Vous direz mieux que moi.

THÉROIGNE.

Sieyès, pesez cela dans votre sentiment de l'art : pour l'automne, une mesure de son moyenne : vendémiaire, brumaire, frimaire; l'automne est grave avec ses feuillages roux et ses fruits mûrs qui tombent. Ensuite : nivôse, pluviôse, ventôse. La mesure est longue comme l'hiver. Mais voici le printemps : germinal, floréal, prairial, un son gai, une mesure brève, comme le printemps. Messidor, thermidor, fructidor, ce sera la mesure large de l'été, aux sonores lumières! *(A Fabre d'Églantine.)* Ai-je bien traduit vos intentions, mon beau rimeur?

FABRE D'ÉGLANTINE.

Théroigne, quand j'écoute les magies de votre voix, quand je vous regarde ainsi drapée, avec vos yeux d'illumination, vous me semblez

l'allégorie vivante de nos espérances sociales; et, dans votre pas, je vois la Révolution, bienfaisante et hardie, qui marche...

THÉROIGNE.

Homme de théâtre, cher flatteur, taisez-vous!

SCÈNE X

LES MÊMES, ROSE.

ROSE.

Le citoyen Santerre fait dire que la formation des colonnes d'attaque l'a retenu, et qu'on est maintenant parti de la place de la Bastille vers les Tuileries.

THÉROIGNE, *assombrie.*

Je m'égarais. La réalité se rappelle à nous. *(Indiquant la salle à manger à Romme et à Fabre d'Églantine.)* Allez faire savoir à nos amis où en sont les choses.

(Rose s'est retirée. Romme et Fabre passent dans la seconde pièce.)

SCÈNE XI

THÉROIGNE, SIEYÈS.

THÉROIGNE.

Et vous, Sieyès, venez vous ranger parmi les artisans du bonheur public!

SIEYÈS.

Maintenant qu'ils me savent ici...

(Il fait un signe d'adhésion.)

THÉROIGNE.

Enfin!... *(Tirant la porte derrière laquelle les révolutionnaires sont assemblés.)* Compagnons, faites place dans votre entente à Sieyès.

SCÈNE XII

THÉROIGNE, SIEYÈS, PÉTION, DANTON, ROBESPIERRE, CAMILLE DESMOULINS, BARBAROUX, CHABOT, GRANGENEUVE, ROMME, FABRE D'ÉGLANTINE.

PÉTION, *s'avançant, suivi de tous.*

Il est le bienvenu.

ROBESPIERRE.

Qu'il signe comme moi!

BARBAROUX.

Nous avons tous signé, sauf Pétion.

PÉTION, *dans un geste de regret impuissant.*

J'ai les mains liées.

CAMILLE DESMOULINS.

Danton, donne lecture!

DANTON, *lisant.*

« Ceci est notre pacte avec la liberté ou la « mort : Nous ne reconnaissons plus Louis XVI « pour roi des Français. Nous nous engageons « à fonder la République. L'insurrection ne « déposera pas les armes avant qu'une conven- « tion nationale ait été convoquée... » *(A Sieyès.)* Il y a nos noms au bas. Voici la plume. *(Il pose le papier sur le bureau du salon. — Sieyès signe. — A Théroigne.)* Nous vous faisons actuellement dépositaire et gardienne de notre serment. *(Il lève la main.)* Les tyrans seront anéantis ou je jure de périr !

TOUS.

Nous le jurons !

THÉROIGNE, *levant un verre.*

A votre indestructible amitié !

(Des chants montent de la rue.)

(A la cantonade.)

Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !
Réjouissons-nous, le bon temps viendra !
Ah ! ça ira, ça ira, ça ira !

BARBAROUX, *ayant regardé par la fenêtre.*

C'est le bataillon des Gobelins qui va au ren

dez-vous sur la place du Théâtre-Français. Mes braves Marseillais doivent trépigner d'impatience contre moi !...

CHABOT.

Allons ! en route, chacun de son côté.

SIEYÈS, *à Théroigne.*

J'étais à la veille d'un voyage indispensable.

THÉROIGNE, *déçue.*

Oh !

SIEYÈS.

Vous me reverrez... dans quelque temps.

THÉROIGNE, *à Sieyès.*

C'est bien... *(A tous, indiquant la porte de droite.)* Prenez par là. Vous déboucherez sur la rue Garancière, où il n'y aura point de passants pour vous entraver ni vous remarquer ensemble... Adieu, tous !... Moi, je serai, au petit jour, sur la terrasse des Feuillants.

(Tous sortent, sauf Pétion et Théroigne.)

SCÈNE XIII

THÉROIGNE, PÉTION.

THÉROIGNE.

Comme de juste, vous restez, Pétion, voué encore à vous croiser les bras!

PÉTION.

Personne, du moins, ne trouverait déshonnête que je prenne asile d'une femme dans cette nuit formidable où Paris ne se couche pas.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ROSE.

THÉROIGNE, *à Rose.*

Qu'est-ce encore?

ROSE.

Un garde est dans l'antichambre, qui mande aux Tuileries le citoyen maire.

PÉTION.

Moi!... Comment a-t-on su?

THÉROIGNE, *à Rose.*

Ce garde est-il seul?

ROSE, *indiquant un bruit.*

Entendez toutes ces crosses qui se posent sur le palier.

THÉROIGNE, *à Pétion.*

Comment une patrouille du château a-t-elle pu passer à travers l'effervescence des rues?

PÉTION.

On aura envoyé des gardes nationaux. Il y a, dans les deux camps, un uniforme pareil!

THÉROIGNE.

Vous n'allez pas vous livrer à une Cour qui vous exècre!... L'épouvante, la colère, la vengeance, y peuvent faire lever sur vous mille poings armés!

PÉTION.

Oui! j'entrevois les regards aigus qui m'at-

tendent, les bouches furibondes qui vont m'appeler : Judas!... Mais, pour quelques heures encore, la Constitution déclare qu'il y a un roi, auquel mon mandat m'assujettit. Le Roi m'a fait rejoindre. Je dois obéir à la Constitution, même si l'on projette de me placer entre les deux feux.

THÉROIGNE.

C'est votre immuable volonté?

PÉTION.

Oui. Je pars.

(Il se dirige vers la porte de l'antichambre.)

THÉROIGNE, *s'interposant.*

Au moins ne vous laissez pas emmener d'une manière qui ressemble à une arrestation. Si vous marchez à une mort volontaire, que ce soit librement, sans autre compagnie que l'ombre de Régulus!... *(Indiquant la porte de droite.)* Prenez ce chemin.

PÉTION.

Adieu! *(Il sort.)*

THÉROIGNE, *à Rose.*

Accompagne le citoyen Pétion. Referme ici

et en bas, et passe dehors avec les clefs.. Je me charge de congédier le chef et les soldats.

(Rose sort en fermant derrière elle.)

SCÈNE XV

THÉROIGNE, *puis* SULEAU. *Théroigne s'avise de faire disparaître l'écrit posé sur le bureau par Danton. Elle le dissimule dans sa ceinture au moment où Suleau entre, et le mouvement n'échappe pas à ce dernier.*

SULEAU.

L'ordre du Roi n'attend pas. Oui ou non, M. Pétion veut-il me suivre?

THÉROIGNE.

Il n'est plus ici.

SULEAU, *s'élançant vers la porte de droite.*

Le traître s'est évadé! *(Il essaie en vain d'ouvrir.)* On va enfoncer!

THÉROIGNE, *l'arrêtant.*

Inutile. Pétion est en route pour le Château. En y rentrant, vous le trouverez.

SULEAU.

Et les autres? Où les trouverai-je?

THÉROIGNE.

Quels autres?

SULEAU.

Ceux qu'on a notés pour avoir tout à l'heure franchi le seuil de cette maison... *(Montrant la salle à manger.)* ceux qui viennent de boire dans ce repaire, avec toi!

THÉROIGNE.

Qui êtes-vous, pour me parler ainsi?

SULEAU.

Ah bah! tu n'as jamais eu la curiosité de savoir comment j'étais?... Tu ne me connais pas?

THÉROIGNE.

Non.

SULEAU.

Je suis François Suleau.

THÉROIGNE.

Vous!... François Suleau!... Vous, l'écrivain toujours prompt à me torturer, avec tout ce qui peut faire saigner l'orgueil, avec tout ce qu'on peut infiltrer dans l'âme de vinaigre et de fiel.

SULEAU.

Allons, la fille, as-tu donc les nerfs si délicats?

THÉROIGNE.

François Suleau!... Toi, François Suleau!... C'est toi qui, depuis trois ans, dans tes écrits, m'as livrée au rire des courtisans!... C'est toi et tes pareils qui m'avez représentée, tour à tour, hideuse ou stupide, ivre, dévêtue, obscène parmi les plus célèbres orateurs, et empoisonnant la pureté de ce sang français par les corruptions que vous prêtez à mon corps!...

SULEAU, *avec une dédaigneuse ignorance.*

Ai-je dit cela?

THÉROIGNE.

Oui, tu es de ceux qui s'efforcent de discréditer, dans un renom de débauches avec moi, Mirabeau, Barnave, Camille Desmoulins, Talleyrand, Robespierre, Mathieu de Montmorency, Sieyès, enfin, à quelque degré que ce fût, tous les partisans de la liberté, et jusqu'à ce pauvre député bossu, Étienne Populus, en qui le jeu de mots me donne pour amant grotesque le peuple innombrable!

SULEAU.

On a fait là ton compte, en chiffre rond !

THÉROIGNE.

Eh bien ! je te le dis, c'est un amusement dangereux !... La Révolution n'a pas démoli la Bastille des rois pour que des journaux s'érigent en châteaux-forts, où le bon plaisir de l'écrivain puisse jeter hommes et femmes dans les oubliettes du ridicule ou de l'ignominie... Tu ris ?... tu as tort. Quelle que soit la cause dont on est le défenseur, quiconque accuse sans contrôle, insulte sans scrupule, et calomnie comme il respire, celui-là risque un châtiment sans mesure, et que son ricanement finisse en râle !...

SULEAU.

Je discuterai tes menaces quand j'en aurai le loisir. Pour l'instant, c'est toi qui dois songer à te tirer d'affaire : un conciliabule d'émeute vient de se tenir chez toi. Révèle ce que tu sais sur le plan de tes complices, leurs intentions et leurs forces. Dis-moi tout. Dis vite. C'est ta seule chance d'être épargnée par la cour martiale, quand la justice du roi exécutera tout le complot, demain !

THÉROIGNE.

Demain, la royauté n'existera plus!

SULEAU.

Insensée! Tu crois à la victoire des brigands révolutionnaires! Mais, avec les dispositions prises, les Tuileries sont à l'abri d'un coup de main. La populace sera repoussée, pourchassée. Les troupes royales vont revenir à marches forcées sur la capitale. Les contingents des alliés ne sont plus qu'à quelques jours de Paris... Comprends-tu qu'il te faut, en hâte, sauver ta peau! Parle un peu, et tu seras même payée!... Allons, tu n'en es pas à te vendre pour la première fois! Combien veux-tu, drôlesse? Fais ton prix!

THÉROIGNE.

Oh! ce dont je te hais le plus, c'est des instincts féroces que tu éveilles en moi. A ta vue, à tes paroles, j'entends, au fond de mon être, hurler une bête sauvage!... Prends garde de tomber en son pouvoir!

SULEAU.

Finissons-en! Des gens ont échangé ici des paroles. Lesquelles? *(Allant à l'écritoire où il touche le bec de la plume.)* Cette encre n'est pas sèche;

on vient d'écrire. *(Revenant vers Théroigne.)* Remets-moi le document que tu cachais quand je t'ai surprise.

THÉROIGNE.

Je n'ai rien caché.

SULEAU.

Si! Là, sur ta poitrine.

THÉROIGNE.

Vous vous trompez.

SULEAU.

Tu m'obliges à porter la main sur toi.

THÉROIGNE.

Ah!... Ne me touchez pas!...

SULEAU, *usant de violence.*

Ne contrefais pas la pudeur outragée!

THÉROIGNE.

Au secours!... Du secours!

SULEAU.

Il n'en viendra pas!

(Dans la rue, un défilé de combattants passent en chantant.)

(A la cantonade :)

Allons! enfants de la Patrie!
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous, de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé...

THÉROIGNE, *reprenant espoir.*

Un bataillon en marche! *(Elle s'échappe jusqu'à la fenêtre.)* A l'aide! A l'aide!

SULEAU.

Avant que tu me fasses écharper, je t'étrangle! *(Allant vers la porte de gauche appeler son escorte.)* Ici, les gardes!

THÉROIGNE.

A moi, l'insurrection!... A moi!... *(Les chants se sont interrompus.)* Ah! ils m'entendent!... A moi!... à moi!...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LES GARDES.

SULEAU, *ayant ressaisi Théroigne, et aux gardes.*

Masquez la fenêtre!

THÉROIGNE, *rejetée sur un sopha, et tenue par Suleau.*

A moi!

SULEAU, *aux gardes.*

Criez plus fort qu'elle! Criez : Vive Théroigne!

LES GARDES, *à la fenêtre.*

Vive Théroigne!

(Leurs voix couvrent celle de cette dernière. Ils brandissent leurs bonnets.)

THÉROIGNE, *défaillante.*

Misérables!

UN GARDE, *se retournant.*

Les insurgés saluent. Ils repartent.

(A la cantonade :)

Aux armes! citoyens!
Formez vos bataillons!
Marchons! Marchons!

Les voix du refrain s'évanouissent dans l'éloignement.)

SULEAU, *s'étant emparé de l'écrit, et y jetant un coup d'œil.*

Parfait! *(Il lâche Théroigne, qui demeure anéantie.*

Il va regarder par la fenêtre. Aux gardes.) La rue se vide. Descendons!... *(Arrivé près de la porte de gauche, il se retourne en ricanant.)* Ha! ha! ha! vive Théroigne!

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE XVII

THÉROIGNE, *seule, revenant à elle.*

Si l'insurrection est vaincue, pourtant!... *(De la rue montent des éclats de rire et la voix de Suleau criant ironiquement encore : Vive Théroigne!)* Si cet homme a bien prévu!... Va-t-il donc rentrer aux Tuileries, tenant dans sa main les plus fortes têtes de la Révolution!... Comment l'empêcher!... Où le rejoindre!... Oh! lui faire barrer le passage! lui reprendre sa proie!... *(Elle s'apprête à sortir, et jette un regard dehors.)* L'aurore approche... Comme le ciel est rouge!





ACTE IV

La terrasse des Feuillants, le matin du 10 août 1792. — Une double rangée d'arbres s'étend jusqu'au fond de la perspective, où s'esquisse le pavillon de Marsan. — A gauche, au premier plan, l'angle d'une bâtisse. Au deuxième plan, en oblique, le passage des Feuillants. Au troisième plan l'angle du Manège, où siège l'Assemblée nationale, et la porte de ce bâtiment, précédée de deux marches. L'édifice, prolongé par un mur, borde la scène jusqu'au fond. — A droite, d'un bout à l'autre de la terrasse, une balustrade domine le jardin des Tuileries; un ruban tricolore est tendu dans le même sens. Au quatrième plan, le sommet d'un perron montant du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE FOULE DE CITOYENS ET DE CITOYENNES, LA BRANCHU, LA PREMIÈRE CITOYENNE, UN OFFICIER DE LA GARDE NATIONALE.

LA BRANCHU, *rattrapant ses deux petits garçons qui jouent à se poursuivre.*

Si je vous vois approcher de ce perron, vous

aurez des taloches : le jardin des Tuileries est un endroit condamné ; c'est la terre de Coblentz. On ne doit pas dépasser le ruban qui marque la terre nationale, d'un bout à l'autre des Feuillants.

PREMIÈRE CITOYENNE.

Ah ! vous voici, madame Branchu !... Moi, je suis encore toute saisie de m'être trouvée là-bas, *(Elle indique la direction du château des Tuileries.)* quand Louis XVI tout à l'heure est descendu se montrer dans son jardin. Les uns faisaient : « A bas Veto ! » les autres répondaient : « Vive le Roi ! » Tous criaient à vous donner la chair de poule !... J'ai bien envie de rentrer chez moi.

LA BRANCHU.

Ne faites pas ça, voisine !... Après que le tambour et le tocsin nous ont causé une nuit blanche, nos hardes sur le dos, dédommageons-nous d'être si matinales, en prenant toute notre part de la fête. L'Assemblée nationale s'est remise en séance à minuit. On va proclamer ici des événements, dès que les Tuileries auront demandé grâce. Mon mari m'a juré que, de ce côté-là, *(Elle indique, à son tour, la direction du château.)* ça se terminerait sans coup férir. Autrement, quand il est parti je me serais mise en

travers de la porte... Il est maintenant aux premières loges, le gros Branchu, avec sa section, sous les fenêtres des Tuileries... *(A un officier de la garde nationale qui, en avant de ses hommes, se tient au seuil du passage des Feuillants.)* Pourquoi, vous autres, n'êtes-vous pas aussi devant le Château ?

L'OFFICIER.

Nous veillons sur le corps de garde, où sont enfermés des aristocrates qui allaient renforcer la garnison des Tuileries. Dès leur investissement, on a intercepté une petite bande, armée d'espingoles, qui s'acheminait par les Champs-Élysées. *(Montrant le fond du passage.)* Elle est là. Et à chaque instant, on peut nous amener quelque nouveau chevalier du poignard. *(Averti par un mouvement dans la foule.)* En voici un de plus !

SCÈNE II

LES MÊMES, SULEAU *désarmé,*
DEUX SANS-CULOTTES, *sabre au poing.*

PREMIER SANS-CULOTTE.

Citoyen, on vient de nous dire que nous pou-

vions nous défaire, entre vos mains, de cet individu, qui nous embarrasse depuis longtemps. Il s'est fait arrêter dans nos lignes, cette nuit, au moment où il essayait de passer aux Tuileries.

SULEAU.

J'ai un ordre régulier du département. Mais ces hommes refusent d'en tenir compte.

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Nous ne sommes pas obligés de savoir lire.

SULEAU, *exhibant son laisser-passer à l'officier.*

Et vous, est-ce que vous connaissez l'alphabet?

L'OFFICIER.

Donnez voir. *(Lisant.) Le garde national porteur du présent ordre se rendra au château... (Marmonnant le reste.)*... Oui, les signatures sont en règle. Pourquoi n'êtes-vous pas nommé sur ce permis? Comment vous appelez-vous?... Il hésite... Ça doit être quelque noble... *(Aux sans-culottes.)* Fouillez-le!

SULEAU, *couvrant sa poitrine.*

C'est inutile. Je n'ai aucun papier sur moi.

Mais je ne fais pas mystère de mon nom. Il est bien roturier : François Suleau.

DES VOIX DANS LA FOULE.

Suleau... Suleau... le journaliste Suleau...

PREMIER CITOYEN.

Suleau a été traduit devant le Châtelet de Paris, il y a dix-huit mois, pour crime de lèse-nation. *(Une rumeur hostile s'élève des groupes. A Suleau.)* Vous avez alors fait rire le prétoire par vos moqueries contre les principes de la liberté.

SULEAU.

Chacun se défend selon son caractère. Préférez-vous donc les accusés qui tirent leur mouchoir pour faire pleurer tout le monde ? Merci bien !... Au surplus, j'ai été acquitté.

DEUXIÈME CITOYEN.

Parce que vos juges étaient contre-révolutionnaires.

TROISIÈME CITOYEN.

Oui, ne lâchez pas Suleau ! Il a été à Coblentz. Il conspire avec l'étranger !

LA FOULE.

En prison !... En prison !...

L'OFFICIER.

Vous entendez la voix populaire.

SULEAU, *essayant de se dégager.*

Mais je ne reconnais pas son autorité.

LA FOULE, *se ruant vers lui, cherchant à le frapper.*

A bas Suleau! A bas Suleau!...

L'OFFICIER, *aux gardes qui surgissent de la ruelle.*

Dépêchez-vous de mettre celui-là sous clef, ou ça va prendre une mauvaise tournure! *(Les gardes nationaux entraînent Suleau, qui se débat et proteste. — A la foule.)* De la patience, sacrebleu! Les gens qu'on arrête seront livrés, tantôt, à la sévérité des lois!

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* SULEAU,
UN QUATRIÈME CITOYEN.

QUATRIÈME CITOYEN, *accourant du fond.*

Le Roi et la famille royale quittent les Tui-

leries, pour se mettre sous la protection de l'Assemblée. *(Indiquant le jardin des Tuileries.)* On les voit venir à travers les arbres.

PREMIER CITOYEN, *indiquant le perron.*

Ils n'ont pas d'autre chemin que de monter par ces degrés. Nous allons pouvoir leur dire leurs vérités de bien près.

LA BRANCHU, *regardant au loin, hissée sur une chaise.*

Les gardes-suisses approchent sur deux files, la pointe des fusils en bas, comme pour les enterrements. Monsieur Veto marche à côté du syndic Rœderer. Ils se parlent.

PREMIÈRE CITOYENNE.

Et l'Autrichienne? Est-ce qu'on l'aperçoit?

LA BRANCHU, *de même.*

Oui, au second rang. Elle donne la main au Dauphin. Le petit gars s'amuse à pousser des feuilles, avec ses pieds, dans les jambes de chacun. Celui-là, on ne peut pas nier qu'il soit mignon : il a des cheveux bouclés comme mes enfants.

DEUXIÈME CITOYEN.

Ces gens-là sont la cause de tous nos mal-

heurs ! Ils ne doivent pas entrer à l'Assemblée !

LA FOULE.

Non ! non !

TROISIÈME CITOYEN.

Barrons-leur le passage !

UN CITOYEN-GÉANT, *brandissant une perche.*

Hardi !... Il est temps que ça finisse ! *(Il fait le simulacre d'assommer.)* A bas ! à bas !...

LA FOULE, *criant longuement vers le jardin.*

A bas !... à bas !... à bas !... à bas !...

LA BRANCHU, *toujours à son observatoire.*

La colonne militaire fait halte. Un capitaine de chasseurs se dirige vers nous.

DEUXIÈME CITOYEN.

Qu'est-ce qu'il veut ?

LA BRANCHU.

Il a le sabre au fourreau.

TROISIÈME CITOYEN.

Je le connais : c'est le capitaine Viard.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CAPITAINE VIARD.

LE CAPITAINE VIARD, *ayant gravi le perron.*

Mes amis, l'Assemblée nationale a rendu un décret qui mande le Roi.

LA FOULE.

Non! non!

LE CAPITAINE VIARD.

Ce décret m'ordonne en même temps de protéger le passage du Roi.

VOIX DANS LA FOULE.

Il ne passera pas.

LE CAPITAINE VIARD.

Comme vous, je suis patriote, et je sais respecter la terre de la Liberté, sur laquelle vous êtes réunis.

LA FOULE.

Bravo!

(Elle applaudit.)

LE CAPITAINE VIARD.

La force que je commande s'ârrêtera au pied du perron.

TROISIÈME CITOYEN.

Vive le capitaine Viard!

LA FOULE.

Vive le capitaine Viard!

(Celui-ci salue.)

LE CAPITAINE VIARD.

Au bord du chemin que je vous prie de faire, je transmettrai le Roi; vous en serez vous-mêmes les gardiens.

VOIX DANS LA FOULE.

Non! non!

QUATRIÈME CITOYEN.

Puisqu'il y a un décret de l'Assemblée!

VOIX DANS LA FOULE.

Oui. Le décret le veut.

LE CAPITAINE VIARD.

La haie sera formée par les propres défenseurs de vos représentants. Je vais, de ce pas, leur demander leurs gendarmes.

TROISIÈME CITOYEN, *bousculant les opposants.*

Faites place au capitaine.

(Le capitaine Viard peut enfin accoster, sur le seuil de l'Assemblée, une délégation qui en sort ; et il lui présente sa requête.)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* LE CAPITAINE VIARD *disparu sous le porche de la Législative,* LE DÉPUTÉ BRISSOT, *plusieurs autres* DÉPUTÉS.

PREMIER CITOYEN.

Voici la députation que l'Assemblée envoie à la rencontre du cortège royal. *(Désignant le représentant qui marche en tête.)* Celui qui, par simplicité, ne se poudre pas les cheveux, c'est Brissot !

LA FOULE.

Vive le patriote Brissot!

(Celui-ci salue.)

PREMER CITOYEN.

Il a, autour de lui, les représentants de la Gironde.

LA FOULE.

Vivent les Girondins!

(Les députés saluent, et se dirigent vers le sommet du perron.)

TROISIÈME CITOYEN.

Est-ce que Vergniaud est parmi eux? l'admirable Vergniaud?

DEUXIÈME CITOYEN.

Non. *(Désignant l'Assemblée.)* Il préside!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE CAPITAINE VIARD, *un détachement de* GENDARMES.

LE CAPITAINE VIARD, *commandant la manœuvre.*

Tête de colonne, par file à droite, par file à

gauche. *(La baie s'ébauche. Il va au perron.)* Le Roi peut monter.

(Une rumeur prolongée court sur la foule. Des gamins montent aux arbres.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOUIS XVI, *puis* MARIE-ANTOINETTE *et le* DAUPHIN, *puis* RŒDERER, *puis* MADAME ÉLISABETH *et la* DAUPHINE, MADAME DE TOURZEL, LA PRINCESSE DE LAMBALLE. *Le cortège est très lent dans le passage qui se rétrécit.*

BRISSOT, *au Roi.*

Sire, l'Assemblée, empressée de concourir à votre sûreté, vous offre, et à votre famille, un asile dans son sein.

LOUIS XVI, *aux députés.*

Merci, messieurs.

UN GARDE NATIONAL, *de la haie, à l'accent provençal.*

Sire, n'ayez pas peur, nous sommes de braves

gens. Mais nous ne voulons pas qu'on nous trahisse davantage.

QUATRIÈME CITOYEN.

Oui! assez de trahison! assez!

LA FOULE.

Assez! assez!

LE GARDE NATIONAL.

Allons! Sire, devenez un bon citoyen.

LOUIS XVI.

C'est bien, mon ami. Écartez-vous.

UN GAMIN, *apercevant la Reine, du haut de l'arbre où il est juché.*

L'Autrichienne!...

LA FOULE, *violemment hostile.*

L'Autrichienne!... l'Autrichienne!...

MARIE-ANTOINETTE, *à Rœderer.*

Monsieur Rœderer, vous me répondez de la vie du Roi et de mes enfants?

RŒDERER.

Madame, je réponds de mourir à leurs côtés. Rien de plus.

PREMIÈRE CITOYENNE, *montée sur une chaise.*

Qu'est-ce que c'est que toute cette suite?

TROISIÈME CITOYEN, *sur une chaise à côté.*

Après Madame Élisabeth et la Dauphine, c'est la gouvernante, Madame de Tourzel; la dernière, je ne la connais pas.

DEUXIÈME CITOYENNE, *debout aussi sur une chaise.*

C'est la princesse de Lamballe.

PREMIÈRE CITOYENNE.

Hé! Lamballe?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *se retournant, dans une vivacité involontaire.*

Quoi?

RŒDERER, *à la princesse.*

Sur votre tête, silence!

PREMIER CITOYEN, *forçant la haie.*

Je veux lui parler!... Je parlerai au Roi!

LOUIS XVI, *face à face avec le personnage.*

Que me voulez-vous?

PREMIER CITOYEN.

D'abord, donnez-moi la main, sapristi! *(Il a pris, et garde la main du Roi.)* Et soyez sûr que vous tenez celle d'un honnête homme, non pas d'un assassin... Et, malgré tous vos torts, je vais vous conduire à l'Assemblée. Mais quelqu'un qui n'y entrera pas, c'est votre sacrée femme!

LOUIS XVI, *dégageant sa main.*

Oh!

LA FOULE.

Oui!... l'Autrichienne à la porte!... à la porte!... à la porte!...

LE CITOYEN-GÉANT, *brandissant à nouveau sa perche.*

A bas!... à bas!...

RŒDERER, *le désarmant et jetant la perche dans le contre-bas.*

Taisez-vous!...

LE CITOYEN-GÉANT, *abasourdi.*

Ah!

RŒDERER, *clamant au-dessus des grondements de la foule.*

Citoyens, les députés ici présents vous attes-

tent que non seulement le Roi, mais aussi le prince royal, la Reine, la fille du Roi, la sœur du Roi et leur suite sont appelés à se rendre dans l'Assemblée.

BRISSOT.

Nous l'attestons.

RŒDERER.

Vous devez donc ouvrir vos rangs, aux termes de la Loi et au nom de la Liberté.

VOIX DANS LA FOULE.

Vive la Loi!... Vive la Liberté!...

(Le passage se fait un peu moins difficile.)

MARIE-ANTOINETTE, *dans un cri éperdu.*

Ah!... Mon fils!...

LE CITOYEN-GÉANT, *qui s'est emparé de l'enfant, et qui, du milieu d'un groupe, à bout de bras, le montre.*

Je ne lui ferai pas de mal.

MARIE-ANTOINETTE.

Rendez-le-moi!... Mesdames, faites-moi rendre mon fils!

LA BRANCHU.

Oui donc! Rendez le petit!

LE CITOYEN-GÉANT, *chargeant le Dauphin sur son épaule.*

C'est pour qu'on ne l'étouffe pas. Je le porterai ainsi jusque dans la salle.

(La foule éclate en applaudissements.)

MARIE-ANTOINETTE, *au géant.*

Passez devant.

(Le cortège royal disparait par la porte de l'Assemblée.)

QUATRIÈME CITOYEN, *désignant les Tuileries.*

Et maintenant le Château est à nous!... Allons en prendre possession au nom de la Patrie. S'il y a des pillards, qu'il en soit fait une justice immédiate!

LA FOULE.

Oui.

QUATRIÈME CITOYEN.

Aux Tuileries!

LA FOULE.

Aux Tuileries!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, THÉROIGNE.

THÉROIGNE, *venant du fond, les bras levés comme une prophétesse, et refoulant les assistants.*

N'allez pas aux Tuileries!... On a le sentiment que ceux qui entrent s'y prennent dans un piège!

DEUXIÈME CITOYEN.

C'est vous qui parlez de prudence, citoyenne Théroigne?... vous qui avez reçu la couronne civique pour votre énergie, à la manifestation du 20 juin!

THÉROIGNE.

Je vous dis que le Château, dans ce moment, n'est plus qu'un guêpier terrible!... Toutes les fenêtres de la première cour sont hérissées de dards et de pointes de fusils. Sur chaque marche du grand escalier il y a des gardes suisses, l'arme en joue... Devant cela, je me

suis opposée en vain à une marche sans but, dans ces corps de bâtiments qui n'ont plus d'âme depuis que la royauté s'est retirée d'eux. Mais elle y a laissé des milliers de serviteurs; et ceux-là, n'ont-ils pas pour mission de préparer le retour, en balayant la place?

(On entend le canon et une forte salve de mousqueterie.)

LA FOULE, *effarée.*

Ah!

LA BRANCHU.

Et le père de mes enfants, qui est là-bas!

(Elle veut s'élancer vers les Tuileries.)

THÉROIGNE, *l'arrêtant.*

Si le père est mort, gardez la mère en vie!

(On entend un feu de file.)

LA FOULE, *avec une horreur redoublée.*

Ah!

PREMIER CITOYEN.

Courons à l'aide!

LA FOULE.

Oui!

THÉROIGNE, *contenant la foule.*

Encore une fois, vous tous, arrière!... Ne

vous ruez pas vers la boucherie où, hélas! ils ne sont que trop à se débattre... Vous qui avez des armes, et nous autres avec nos bras, c'est l'Assemblée qu'il faut couvrir, si maintenant l'ennemi est en mesure de fondre sur elle! *(Désignant le Manège.)* Là-dedans, pêle-mêle, les représentants populaires et le pouvoir royal attendent l'inconnu du destin. Massez-vous devant le porche par où va ressortir vainqueur l'avenir ou le passé : l'avenir avec ses ailes, ou le passé mettant le pied sur nos poitrines!

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN INSURGÉ.

UN INSURGÉ, *arrivant du fond, en fuite.*

Les Suisses ont fait un feu plongeant, du haut en bas de l'étage. Aucun des nôtres qui avaient pénétré dans le vestibule n'a échappé.

LA FOULE.

Oh!

LA BRANCHU.

Tu es de la section des Lombards? Tu connais bien le gros Branchu?

L'INSURGÉ.

Oui.

LA BRANCHU.

Où est-il ?

L'INSURGÉ.

Nous avons fui ensemble. Mais par le passage, tout du long, il y avait des baraques remplies de soldats. Ils nous ont criblés par chaque lucarne !

LA BRANCHU.

Réponds ! Mon homme ? Qu'est-il devenu ?

L'INSURGÉ.

Je l'ai vu tomber.

LA BRANCHU.

Oh !... *(S'affaissant.)* Malheur !

(Ses deux enfants se jettent à son cou.)

LES ENFANTS.

Papa ! mon papa !... Maman ! maman !

THÉROIGNE, *à elle-même.*

Commander le feu sur des êtres qui se sauvent ! Massacrer ainsi du gibier humain !

SCÈNE X

LES MÊMES, DEUXIÈME INSURGÉ.

DEUXIÈME INSURGÉ, *arrivant en fuite par le perron.*

La garnison des Tuileries fait deux sorties à la fois, sous le pavillon de Flore et sous le pavillon de l'Horloge. Les Suisses avancent par le jardin contre l'Assemblée!... Moi, je ne peux plus me battre, mon fusil a éclaté.

(On entend des détonations, au loin, du côté du jardin.)

THÉROIGNE, *à la foule.*

Apprêtez-vous au combat suprême! Si l'Assemblée est aujourd'hui dispersée, vous ne pourrez jamais plus secouer le joug de l'esclavage!... Je sais, moi, lesquels de vos chefs doivent être dejà dénoncés, lesquels sont déjà promis, sans doute, aux supplices!... Et pour reconquérir ses libertés, la nation n'est pas

près de retrouver d'aussi grands meneurs d'hommes !

(Des coups de feu encore.)

DEUXIÈME INSURGÉ, *regardant vers le jardin.*

On commence à distinguer l'uniforme des gardes rouges dans les fumées de la poudre.

VOIX DANS LA FOULE.

Ils vont nous tuer !

(Les femmes s'enfuient en criant, dans tous les sens.)

L'OFFICIER DE GARDE, *entraînant les hommes du poste.*

Alerte !... Marchons à leur rencontre.

(Ils sortent par le perron.)

PREMIER SANS-CULOTTE, *indiquant le passage des Feuillants.*

Les royalistes qui sont enfermés là doivent périr avant nous.

LA BRANCHU, *se redressant.*

Oui, ces frères d'assassins ! qu'on me passe un fusil pour qu'à leur tour, par une lucarne, j'en abatte !

THÉROIGNE, *barrant l'entrée de la ruelle.*

Des prisonniers!... Y songez-vous? S'ils ne vous étaient pas sacrés, vous tomberiez au rang des sauvages! Ceux-là sont placés sous la sauvegarde du peuple!

(Quelques gendarmes, postés au seuil de l'Assemblée, viennent participer à la résistance de Théroigne.)

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

On tue le peuple; le peuple tue!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Terminons-en avec les ennemis que nous aurions dans le dos!

VOIX DANS LA FOULE.

Oui! A mort, les chevaliers du poignard!

THÉROIGNE, *réussissant encore à défendre le terrain.*

Non! non! La Révolution ne s'est pas levée sur le monde pour vous guider vers des crimes pareils à ceux de la tyrannie. Hors l'affreuse nécessité des champs de bataille, nul ne peut plus s'arroger un droit sur la vie de son semblable. C'est fini des proscriptions! C'est fini des mises à mort sans jugement!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Laisse-nous faire. Retire-toi.

(La fusillade reprend.)

VOIX DANS LA FOULE.

Dépêchons !

(Les quelques gendarmes sont débordés.)

THÉROIGNE, *luttant toujours.*

Non ! non ! Ne me montrez pas, dans le fond des consciences humaines, cette incorrigible férocité, l'éternel abîme auquel je ne veux pas croire !

LA FOULE.

A mort les aristocrates !... à mort ! à mort !

THÉROIGNE.

Comment condamnez-vous des hommes dont vous ne savez même pas le nom ?

PREMIER SANS-CULOTTE.

Nous connaissons toujours celui de Suleau !

THÉROIGNE, *avec une âme terriblement retournée par cette révélation.*

Suleau ?... Suleau est là ?

VOIX DANS LA FOULE.

Oui !... Il est là !... Mort à Suleau !

DEUXIÈME SANS-CULOTTE, *désignant son compagnon.*

C'est nous deux qui l'avons empêché de rentrer cette nuit aux Tuileries.

THÉROIGNE.

Il n'a pas pu y rentrer!

TROISIÈME CITOYEN.

Les coups de feu se rapprochent.

THÉROIGNE.

Ah!... Il ne faut pas que Suleau nous soit repris!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Nous recevrons les Suisses en leur jetant sa tête!

THÉROIGNE.

Oh!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Viens avec nous!

THÉROIGNE.

Oh! non!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Alors, nous fais-tu place?

THÉROIGNE.

Oui. *(Elle s'écarte, et attend.)*

LA FOULE, *se précipitant dans le passage des Feuillants.*

A mort! à mort!

A la cantonade, des cris lointains et de faibles plaintes d'égorgement.

Oh!... Assassins!... Ah!... Grâce!... Grâce!...

THÉROIGNE, *seule en scène, épouvantée.*

Combien donc sont-ils?

SCÈNE XI

THÉROIGNE, LES ÉGORGEURS, SULEAU. *Elle voit ce dernier accourir par la ruelle. Il en sort, dans une bousculade forcenée. Il a arraché le sabre d'un assaillant, et il se dégage par des moulinets superbes.*

THÉROIGNE.

Suleau!... Va-t-il échapper?... Arrêtez-le!... Arrêtez-le!...

(Suleau bat les fers, gardant le silence, et gagnant du terrain.)

THÉROIGNE.

Il emporte un secret mortel... Ne le laissez pas!...

(Un Suisse arrive sur le perron, tournoie et tombe, frappé d'une balle partie du jardin.)

SULEAU, *illusionné par l'apparition de cet uniforme.*

Les Suisses arrivent... Je suis sauvé!...

THÉROIGNE.

Ah! non! non!... *(Lui ayant sauté au collet elle paralyse ses mouvements.)* Tuez-le!... tuez!... tue!... tue!...

SULEAU, *transpercé par le coutelas d'un sans-culotte, et râlant.*

Vive le Roi!

(Il tombe, et meurt, adossé contre un arbre, devant la porte de l'Assemblée. Théroigne s'agenouille près du cadavre et en fouille la tunique. Les coups de feu ont cessé.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, L'OFFICIER DU POSTE, *suivi de ses* GARDES NATIONAUX.

L'OFFICIER, *rentrant par le perron.*

Victoire!... Les derniers Suisses se font achever sur la place Louis XV.

LA FOULE.

Vive la Révolution!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUTRES GARDES NATIONAUX *arrivant par le fond.*

DEUXIÈME GARDE NATIONAL.

Victoire!... Notre seconde attaque a enlevé es Tuileries.

QUATRIÈME CITOYEN.

La Monarchie est détruite. Vive la République !

LA FOULE.

Vive la République !

THÉROIGNE, *relevée, tenant le papier de la veille, troué, rougi.*

Le fer!... le sang!... Quels signes ont marqué l'acte des premiers fondateurs!... Mes doigts ruissellent du meurtre où ils ont trempé!... Ce forfait, maintenant inutile, j'y ai présidé. Je l'ai commandé, moi qui croyais ne rêver que de fraternité!... Ainsi, tant de ferveur vers l'idéal n'attendait, pour tomber dans le crime, que la contagion des cris homicides, les entraînements de vengeance et de lâcheté !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, UN DÉTACHEMENT D'INSURGÉS *armés de piques. Ceux-ci arrivent du jardin en chantant la* Marseillaise.

(A la cantonade :)

Liberté! Liberté chérie!
Combats avec tes défenseurs!

LA FOULE.

Vive la section des piques!

UN PORTEUR DE PIQUE.

On n'a fait grâce qu'aux femmes!... Mais cette garnison des Tuileries, qui avait tué les nôtres par centaines, nous en avons tué des centaines : gendarmes, gardes nationaux, gardes-suisses, nobles, tout!

THÉROIGNE.

Des morts! des morts! des morts!

LE PORTEUR DE PIQUE.

A la trahison, nous répondons par des coups de terreur !

THÉROIGNE.

La terreur, où mènera-t-elle la Révolution ?

SCÈNE XV

LES MÊMES, UN GARDE-SUISSE, UN CAPITAINE D'ARTILLERIE. *Un garde-suisse poursuivi, traqué, fend la foule.*

PREMIER SANS-CULOTTE, *l'apercevant.*

Un Suisse ! *(Il s'élance, le couteau levé.)*

UN CAPITAINE D'ARTILLERIE,
se détachant de la foule et s'interposant.

Homme du Midi, sauvons ce malheureux !

PREMIER SANS-CULOTTE,
dont le bonnet rouge et la carmagnole ont révélé l'origine.

Tu es aussi du Midi ?

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Je suis Corse.

PREMIER SANS-CULOTTE, *lui prenant la main.*

Bon! *(Rendant la liberté au Suisse, et le protégeant.)* Sauve-toi!

THÉROIGNE, *au capitaine.*

Oui, il vous appartenait de parler de clémence. Vous êtes le seul à qui je ne vois pas les mains rouges.

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Je ne me suis pas battu. J'étais au magasin de meubles du Carrousel, chez Bourrienne, dont le frère était mon camarade à l'école de Brienne. Quoique soldat, je n'avais pas encore vu de morts assemblés. Je n'imagine pas qu'on puisse jamais entasser tant de cadavres les uns sur les autres!

(Il va se retirer.)

THÉROIGNE, *le retenant encore.*

Capitaine, dont la pâleur proteste si noblement contre le carnage, dites-moi votre nom!

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE.

Buonaparte.



ACTE V

Même décor qu'à l'acte précédent. — Une foule aussi nombreuse, mais plus débraillée. — On est en mai 1793. — Près du seuil de la Convention, un bourgeois et une bourgeoise parlementent avec une tricoteuse.

SCÈNE PREMIÈRE

La Foule, un Bourgeois, une Bourgeoise, une Tricoteuse, *puis* un Citoyen.

LE BOURGEOIS.

Mon épouse et moi, nous ne sommes que de passage à Paris. Nous voulons voir la Convention, tandis qu'elle siège encore dans la salle même où, il y a trois mois, elle a condamné

à mort le ci-devant roi. C'est un député de mon département qui m'a donné ces deux billets de tribune.

PREMIÈRE TRICOTEUSE.

Notre réunion des Dames de la Fraternité a résolu que l'on n'entrerait plus ici par privilège. Les invitations à l'Assemblée sont un despotisme qui pèse sur ceux qui n'en ont point... Voici le cas que je fais de vos deux billets.

(Elle les déchire.)

LE BOURGEOIS.

Eh bien! maintenant que nous n'en avons plus, il nous reste alors le droit de tout le monde : laissez-nous entrer.

LA TRICOTEUSE.

Non!... Avec des figures comme les vôtres, on vient pour applaudir les Girondins. Pas de ça!... Au large!...

LA BOURGEOISE.

Malhonnête!...

LE BOURGEOIS.

Oui, quelle impudente commère! *(A un citoyen proche.)* Vous êtes témoin qu'on me réduit à entrer de force.

PREMIER CITOYEN, *au bourgeois.*

Sache d'abord que maintenant tout le monde se tutoie. Ensuite, un conseil : ne te fais pas une affaire avec la bande des tricoteuses qui se sont adjugé la police de la Convention. Elles ont la main leste !...

LE BOURGEOIS, *brandissant sa canne.*

Moi aussi !

PREMIÈRE TRICOTEUSE, *se retournant vers la porte.*

Holà ! du renfort !

(Elle court en chercher dans l'intérieur.)

PREMIER CITOYEN.

Je crains qu'il n'en cuise bientôt à ta compagne.

LE BOURGEOIS.

Mon épouse ?

PREMIER CITOYEN.

Ne sais-tu pas de quelle façon les tricoteuses sévissent, quand elles ont appréhendé une personne du sexe ?

LE BOURGEOIS, *au citoyen.*

Quoi ?... Que veux-tu raconter ?...

PREMIER CITOYEN.

Je te prédis que si tu ne fais pas détaler ta femme, il va lui arriver, comme à tant d'autres, d'être fouettée!

LA BOURGEOISE.

Ciel!... Sauvons-nous!

LE BOURGEOIS.

Vite!... Viens, ma bonne!... Viens, ma douce! *(A son interlocuteur.)* Merci, honnête citoyen!

(Les deux époux s'éclipsent dans la foule.)

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* LE BOURGEOIS *et* LA BOURGEOISE, UN GROUPE DE TRICOTEUSES.

LA BRANCHU, *apparaissant au nombre des tricoteuses à la porte de l'Assemblée, et retroussant ses manches.*

Où est-ce qu'il y a une mijaurée?

PREMIÈRE TRICOTEUSE, *cherchant en vain du regard.*

Le couple s'est enfui...

LA BRANCHU, *rabaissant ses manches.*

Dommage !

(Les unes rentrent dans l'édifice ; quelques autres séjournent dans la foule.)

SCENE III

LA FOULE, UN DEUXIÈME CITOYEN, UN ORATEUR, UN SANS-CULOTTE, UN TROISIÈME CITOYEN.

DEUXIÈME CITOYEN, *à l'orateur.*

Dis ça tout haut. Monte sur cette chaise. *(A la foule.)* Il va vous répéter les paroles qu'il a prononcées hier soir au club des Jacobins.

L'ORATEUR, *du haut d'une chaise.*

Citoyens, un bon et un mauvais génie veulent à présent mener la République. Le bon génie

est celui dont s'inspirent les députés de la Montagne...

LA FOULE.

Vive la Montagne!

L'ORATEUR.

Le mauvais génie, c'est la faction de Brissot, le parti de la Gironde...

LA FOULE.

Oui, oui!

L'ORATEUR.

Les Girondins entravent l'action du Tribunal Révolutionnaire. Ils s'opposent à l'emprunt forcé sur les riches. Bref, ils repoussent toutes les vraies mesures de salut public. Était-ce la peine de renverser Veto Ier, si nous tolérons que notre indigence se perpétue sous le veto des Girondins?

PREMIER SANS-CULOTTE.

Les Girondins ne valent pas mieux que Capet!

L'ORATEUR.

Ces nouveaux tyrans, jusqu'à quand souffrirez-vous qu'ils pénètrent *(Désignant l'Assemblée.)* dans le sanctuaire de la patrie?

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Ça ne peut plus durer!

LA FOULE.

Non!

L'ORATEUR.

Chaque jour vous reconnaissez ainsi qu'il faut en finir. N'empêche que, de la place où je vous parle en cette minute, *(Indiquant le Jardin des Tuileries.)* je vois s'approcher tranquillement Brissot et sa séquelle!...

LA FOULE.

Ah!

L'ORATEUR.

Puisque l'Assemblée tarde à voter leur exclusion de son sein, vous-mêmes, citoyens, faites-leur passer le goût d'y revenir!... Vous êtes instruits de leurs brigandages indéniables, imprimés par la feuille de Marat, par le « Père Duchesne ». Jetez-leur à la face toute leur scélératesse, quand ils vont déboucher au sommet de ce perron!...

LA FOULE.

Oui!... Oui!...

TROISIÈME CITOYEN, *désignant le perron.*

C'est là que nous avons vu Brissot, le 10 août, accorder sa protection à la famille Capet !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BRISSOT, *puis* PÉTION, *puis* GRANGENEUVE, *puis* VERGNIAUD. *Les députés se font, dans la foule, le même chemin difficile que la famille royale, à l'acte précédent.*

LA FOULE.

A bas Brissot !

TROISIÈME CITOYEN.

Regardez-moi ces cheveux d'anglican ! Brissot est vendu à William Pitt !

PREMIER SANS-CULOTTE.

Il jouit maintenant de ses rapines, installé dans le palais des rois !

BRISSOT, *se retournant.*

J'occupe, en effet, un grenier dans le palais désert de Saint-Cloud. C'est ma femme qui blanchit les trois chemises que je possède, et les étend tour à tour à la fenêtre du palais des rois!...

LA FOULE.

A bas les voleurs!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Pétion! ta part dans le vol du garde-meuble, tu l'as placée en fonds étrangers!...

PÉTION, *sur l'épaule de qui Brissot pose fraternellement la main.*

Malheureux! ce qui nous afflige, ce n'est pas l'échafaud où vous nous poussez, c'est la mortelle misère où nous allons laisser nos veuves!

LA FOULE.

Ha! ha! ha!

L'ORATEUR.

Si Grangeneuve n'est pas royaliste, demandez-lui donc pourquoi il a voté contre la mort du Roi?

DEUXIÈME CITOYEN.

Il ne répond rien. Il ne peut pas répondre!

GRANGENEUVE.

Fous que vous êtes! ce cou, auquel vous en voulez, je l'ai moi-même tendu volontairement à la mort, un jour où j'imaginai de faire trébucher la royauté dans mon sang. Mais je ne disposerai jamais délibérément d'une autre existence que la mienne.

LA FOULE.

Traître!

(Vergniaud s'est frayé un passage, pour rejoindre ses amis.)

L'ORATEUR.

Modérez le pas de Vergniaud : il nous doit une explication. Sans ses intrigues, Marie-Antoinette serait déjà guillotinée!

TROISIÈME SANS-CULOTTE.

Est-ce vrai, Vergniaud?

VERGNIAUD.

Certes!

LA FOULE.

Ah!

VERGNIAUD.

Je n'ai rien de commun avec ces grands inquisiteurs qui, pour parler de leur Dieu de

miséricorde, se sont toujours entourés de tortures et de bûchers!... Les formules sacrées de la liberté française, je me refuse, moi, à les chanter au monde, dans l'accompagnement que lui font le bruit du glaive judiciaire, l'éclair des coutelas, et le geste du bourreau!

(La foule poursuit les députés, de ses outrages, jusqu'à l'entrée de la Convention où ils disparaissent.)

VOIX DIVERSES.

Traîtres!... Voleurs!... Ennemis du peuple!...

SCÈNE V

LA FOULE, *se dispersant de droite et de gauche, et vers les fonds*, L'ORATEUR, LE DEUXIÈME CITOYEN, LE TROISIÈME SANS-CULOTTE, *puis* THÉROIGNE.

L'ORATEUR, *descendu de sa chaise, parlant en confidence au deuxième citoyen et au troisième sans-culotte.*

Si l'Assemblée ne les décrète pas d'accusa-

tion, nous prendrons le moyen dont les vrais patriotes s'entretiennent, encore tout bas, au club de l'Évêché.

DEUXIÈME CITOYEN.

Quel moyen ?

L'ORATEUR.

Les assassiner.

TROISIÈME SANS-CULOTTE.

Chut!... *(Désignant Théroigne qui erre à l'écart, sous les arbres de la terrasse.)* Celle-là tient pour le girondisme... Tu la connais bien : Théroigne de Méricourt?

L'ORATEUR.

Je l'ai aperçue, il y a environ treize mois, à la grande fête du 15 avril 1792... On la portait quasiment en triomphe... Comme elle est changée!...

DEUXIÈME CITOYEN.

Il paraît que sa conscience la ronge, depuis qu'elle a prêté les mains à la mise à mort d'un aristocrate... D'ordinaire, elle attend que la terrasse devienne déserte pour promener une mine sombre dans ces parages. Si, aujourd'hui, elle

se mêle au monde, c'est par quelque raison exceptionnelle.

(Les trois interlocuteurs s'éloignent.)

SCÈNE VI

THÉROIGNE, DANTON.

THÉROIGNE, *à Danton qui vient vers l'Assemblée.*

Je te guettais, Danton.

DANTON.

Qu'y a-t-il pour ton service?

THÉROIGNE.

Je m'adresse à ton cerveau et à ton cœur. Dans ce moment, en signe de défaite, le drapeau noir est arboré sur l'Hôtel de Ville. La trahison du général Dumouriez laisse l'armée de la République sans chef sous le feu des Autrichiens. L'insurrection vendéenne poignarde la France dans le dos. Depuis que les

Anglais ont joint leur armée navale à la ligue des puissances contre ce pays, le commerce agonise dans les ports, la famine apparaît en tous lieux... Si maintenant la guerre civile éclate, la patrie de la liberté va s'anéantir!

DANTON.

Que faire?

THÉROIGNE.

Il suffit, pour apaiser immédiatement les factions, que toi, et quelques-uns de la Montagne, vous fassiez une trêve avec Brissot et son parti.

DANTON.

J'ai offert, si le groupe de la Gironde démissionne, d'aller me livrer en otage à la ville de Bordeaux.

THÉROIGNE.

Ah!... C'est bien, cela!... Cette solution, qu'est-ce qui l'ajourne?

DANTON.

Robespierre rend ce marché impossible. Lui ne veut pas quitter la place, ni rien céder, ni jamais admettre, si l'on ne pense pas comme lui, qu'on puisse être de bonne foi.

THÉROIGNE.

Du moins, ton influence sur la Convention prédomine assez pour que tu puisses la détourner de proscrire les modérés?

DANTON.

Peut-être.

THÉROIGNE.

Un homme de ton intelligence n'en est pas à supposer que les Girondins complotent le retour d'un Bourbon?... Tu es bien convaincu de leur parfaite intégrité?... Les imputations odieuses ou stupides dont on les accable, tu sais bien, toi, Danton, qu'elles ne sont pas vraies?...

DANTON.

Je sais qu'ils articulent contre moi des accusations aussi laides, aussi bêtes. Ils insinuent que, moi, je conspire pour Orléans!... Lors des massacres dans les prisons, après le 10 août, leur Roland et leur Pétion étaient autant que moi au pouvoir, quand on oscillait sous un pareil fardeau. Pourquoi n'ont-ils pas ordonné qu'on résistât aux égorgeurs, s'ils nous connaissaient des forces par qui se faire écouter dans l'ouragan?... C'est à moi seul

qu'ils reprochent l'hécatombe, trouvant plus propice de m'éclabousser le front que de se frapper la poitrine!... Leur probité? J'en ferai mon refrain, quand ils cesseront de prétendre que j'ai dilapidé les cent mille écus de ma mission en Belgique!

THÉROIGNE.

Tu ne vaux pas mieux que moi! Les impulsions de la haine te gouvernent, comme je leur ai obéi! Tu ouvres l'oreille à tes ressentiments personnels, et tu fermes les yeux sur les intérêts supérieurs de l'humanité.

DANTON.

Parbleu! je ne suis pas Apollon, juché au-dessus de la terre, dans le char du soleil! Comme tout homme, je pousse ma charrue dans sa voie; et mes contemporains, côte à côte pressés, les coudes au corps, balafrent parallèlement, comme ils peuvent, la plaine du monde!... Suivant nos muscles, nous pesons plus ou moins rudement sur le soc. Chacun sème la graine inconnue que, de naissance, il apporta dans la main. Derrière lui, la récolte possible et douteuse lève ou périt. Qu'importe!... D'autres laboureurs nous arrivent déjà dans le même sillon, suivis d'autres, par

les vallées et les monts, jusqu'à la consommation des siècles!... *(Apercevant un nouveau venu.)* Allons! adieu!... Je te renvoie à Sieyès.

(Il gagne l'Assemblée.)

SCÈNE VII

THÉROIGNE, SIEYÈS.

SIEYÈS.

Quelle manière de vociférer les noms! *(Indiquant Danton qui disparaît.)* Pourquoi me désigne-t-il?

THÉROIGNE.

C'est qu'en effet, Sieyès, il ne reste peut-être que toi d'assez grand pour être l'arbitre entre les deux esprits qui divisent l'Assemblée. De tradition, de sentiment et de pensée, tu es avec les Girondins... Sauve-les!...

SIEYÈS.

Les sauver?.... Mais ils ne sont perdus que s'ils y consentent. Jusqu'à présent ils disposent

d'une grosse majorité dans la Convention. On compte tout au plus cent Montagnards résolus sur sept cent cinquante députés... Que le parti de la Gironde propose des mesures, on les votera! *(D'une voix qui monte.)* Que, sans désemparer de la tribune, un de ses membres soit toujours en train de répondre ou d'attaquer! Que rien ne les intimide!... Ce n'est pas une affaire que de montrer quelque courage civique!

THÉROIGNE.

Ah! tu n'as pas perdu ta vigueur incisive de l'an 89!... Tu vas demander la parole!... Tu vas parler pour les Girondins!...

SIEYÈS, *s'effarant.*

Moi?

THÉROIGNE.

Oui, toi!... Tu commences bien à percevoir que l'espérance et le souffle défaillent dans leur gorge, depuis tant de jours qu'ils luttent pour tes idées. Monte aujourd'hui à leur secours, avec tes arguments neufs, ta réputation intacte, ta logique irrésistible...

SIEYÈS.

Moi?... Non!...

THÉROIGNE.

Comment cela?... Tu recules?...

SIEYÈS, *d'une voix faible, et avec un ton d'amical reproche.*

Entends ma voix. Je n'ai pas les poumons qu'il faut pour imposer un discours dans l'atmosphère de cette assemblée-là! Je conseille les Girondins en secret. Je les sers donc d'autant mieux que personne ne peut dire ni savoir si je les approuve. *(Inspectant les alentours, où des groupes ont reparu.)* On nous remarque. Ce n'est pas bon. Je te quitte...

THÉROIGNE, *le regardant s'en aller vers la Convention.*

Tel est donc Sieyès!... Il vient de rendre réelle à mes yeux la définition qu'a donnée de lui Robespierre : « Jamais celui-là ne paraît, mais il ne cesse d'agir dans le souterrain des assemblées. Il sape, il crée des monticules, il fait buter l'un contre l'autre, et se réserve, à l'écart, de profiter. C'est la taupe de la Révolution! »

(Sieyès s'en est allé. Théroigne s'achemine lentement, à sa suite, vers l'Assemblée.)

SCÈNE VIII

La Foule, THÉROIGNE,
un quatrième Sans-Culotte.

QUATRIÈME SANS-CULOTTE, *accourant.*

Citoyens, savez-vous le nouveau crime des Girondins?

L'ORATEUR.

Lequel ont-ils pu commettre encore?

QUATRIÈME SANS-CULOTTE.

On a découvert qu'ils accaparaient des masses de pain chez les boulangers, et, ce qu'ils en font, voulez-vous que je vous le dise?

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Dis-le!

QUATRIÈME SANS-CULOTTE.

Notre pain, pour nous révolter contre la

République, notre pain, ils le jettent nuitamment dans la Seine!

LA FOULE.

Oh!

L'ORATEUR.

Que ceux qui sont las d'être persécutés, d'être bafoués, que ceux-là me suivent! *(Indiquant l'Assemblée.)* Je vais à la barre exiger l'arrestation de tout ce qui pactise avec les Girondins!...

LA FOULE, *suivant l'orateur.*

En avant!

THÉROIGNE, *debout sur les marches de la Convention.*

Un instant, citoyens!... Je ne vous demande qu'un instant!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Que nous veux-tu?

THÉROIGNE.

Je veux que vous preniez le temps de résister aux conseils de la misère et de la perfidie! Je veux que vous reconnaissiez, dans les hommes dont vous jurez la perte, une lignée très pure de vos penseurs anciens, de vos meilleurs phi-

-losophes!... L'âme qui veille en eux, âme forte et claire, rebelle aux chimères, affranchie des superstitions, appréciant la vie sans détester la mort, cette âme-là, parmi tous les rayonnements du génie français, représente votre sagesse nationale.

LA FOULE.

Ha! ha! ha!

L'ORATEUR.

Ton temps est passé, Théroigne!... On ne t'écoute plus!...

THÉROIGNE.

Vous m'écouterez, pourtant!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Dis donc, Théroigne, tu n'étais pas avec les modérés, le jour où, dans cet endroit même, je t'ai vue tenir les bras de Suleau qu'on tuait!

THÉROIGNE.

Depuis cette époque, j'habite les cavernes du remords; et c'est parce que j'en arrive vers vous qu'il faut que vous m'écoutiez!

PREMIER CITOYEN, *à la foule.*

Laissez-la parler.

THÉROIGNE.

Quelqu'un a rappelé ici le nom de Suleau?

PREMIER SANS-CULOTTE.

Oui, moi!

THÉROIGNE.

Je t'apporte de ses nouvelles : la nuit dernière, je l'ai encore revu.

DEUXIÈME CITOYEN.

Elle divague!...

THÉROIGNE.

Dans les profondeurs du sommeil, j'entendais une immense acclamation. Une femme m'apparut, que tous saluaient de ce même cri : « Vive la Révolution! » Mais, dans les traits de son visage, je reconnus, avec stupeur, le mien.

LA FOULE.

Ha! ha! ha!

THÉROIGNE.

C'était moi!... J'incarnais la Révolution. J'étais parée de belles couleurs blanches, rouges et bleues. Je tendais vers tout l'univers des mains fraternelles. Je prononçais des phrases

sublimes. J'accomplissais des actes prodigieux. J'étais, vous dis-je, la Révolution!

LA FOULE.

Ha! ha! ha!

THÉROIGNE.

Soudain, le froid d'une bouche morte s'approcha de mon oreille... Ce François Suleau, dont j'ai assuré l'immolation, me suivait et me disait : « — Tu as goûté au moyen le plus sûr d'avoir toujours raison; tu ne te déshabitueras plus de tuer le contradicteur, de tuer pour qu'on se taise, de tuer encore, parce que tu auras tué!... » Et je me sentis précipitée dans un océan pourpre, sur lequel roulaient des milliers de têtes coupées chez toutes les castes : têtes fines à cheveux d'argent, têtes hâlées d'où pendaient des barbes grossières, blondes têtes de femmes, des têtes même d'enfants! Je me défendais contre leurs dents grinçantes. Je criais: « — Erreur!... Vous me prenez pour la tyrannie. C'est elle seule qui, depuis les origines du monde, a eu le loisir de faire tant de têtes sans corps... Moi, vous voyez bien ma cocarde fraîche! Je suis la Liberté nouvelle! Je suis la généreuse Révolution!... » Mais toutes les têtes aux yeux fixes répon-

daient : « — C'est pourtant toi!... C'est toi qui nous as tranchées au ras des épaules, ouvrant ainsi les sources rouges, vidant les précieux réservoirs de sang qui se sont perdus en cette mer fumante. C'est toi, égale aux pires tyrannies, toi! toi! Révolution! »

LA FOULE.

Silence!

THÉROIGNE.

Écoutez encore! Écoutez : quand on vous aura jeté les Girondins à dévorer, vos appétits réclameront à nouveau des autres, et puis des autres!...

L'ORATEUR.

Mais qu'on la fasse taire!... Emmuselez-la!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

A bas la Girondine!

LA FOULE.

A la lanterne!

THÉROIGNE.

Les flots sanglants de mon rêve, vous marchez à vous y engloutir, tigres insatiables!...

LA FOULE.

A la lanterne!

THÉROIGNE.

Brutes aveugles!

LA FOULE.

A mort! A mort!

PREMIER SANS-CULOTTE.

Une corde, pour la pendre!

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

A l'arbre, ici!

(La foule s'est emparée de Théroigne. Un sans-culotte a couru chercher une corde.)

THÉROIGNE.

Le lieu du crime sera celui de l'expiation... C'est bien!

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARAT.

Un brouhaha s'élève au bout de la terrasse des Feuillants.

VOIX AU LOIN.

Vive Marat!... Marat!... Marat!...

TROISIÈME CITOYEN.

Laissons un chemin à Marat.

MARAT, *accompagné par un cortège d'admirateurs.*

Que se passe-t-il, citoyens?... *(Il aperçoit un sans-culotte grimpé à l'arbre contre lequel Théroigne est maintenue, et qui noue la corde autour d'une branche.)* C'est avec Théroigne que vous êtes aux prises?... Vous alliez exécuter une femme?

DEUXIÈME SANS-CULOTTE.

Elle insulte le peuple.

L'ORATEUR.

Elle essaie d'alarmer contre la Révolution les personnes sensibles.

MARAT.

On doit mettre les femmes en dehors de nos querelles politiques... *(A ceux qui tiennent Théroigne.)* Lâchez celle-ci...

LA FOULE, *grondant.*

Euh !

MARAT.

N'avez-vous pas confiance en Marat ?

LA FOULE.

Si !... Vive Marat !

MARAT.

Alors, rapportez-vous-en à l'Ami du peuple, quand il pardonne à la faiblesse d'un sexe inoffensif.

PREMIER CITOYEN, *sentencieusement, à un voisin.*

Les femmes sont moins inoffensives que ne le suppose Marat.

MARAT, *à Théroigne.*

A l'avenir, citoyenne, surveille mieux ton langage. Et, maintenant, retire-toi.

(Il pénètre dans l'Assemblée. Théroigne demeure comme étourdie et inconsciente.)

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* MARAT, UN CI-DEVANT MARQUIS.

LE CI-DEVANT, *essayant de stimuler les groupes.*

Si les tricoteuses étaient là, Théroigne ne s'en tirerait pas avec tant d'impunité!...

DEUXIÈME CITOYEN.

Quel est ce patriote?

PREMIER CITOYEN.

Quoi? Tu ne l'as pas encore rencontré frétillant dans quelque carrefour où l'on fichait une tête au bout d'une perche?... C'est le nouveau secrétaire de la section des Piques, le ci-devant marquis de Sade.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LES TRICOTEUSES. *Celles-ci, avec de violentes clameurs, sortent du bâtiment de la Convention, rejetées au dehors par les gardes.*

LA BRANCHU.

Comme nous manifestions contre le président Girondin, il nous a fait expulser!

PREMIÈRE TRICOTEUSE.

J'ai été poussée, cognée contre un mur!

LE CI-DEVANT MARQUIS DE SADE, *désignant Théroigne.*

Celle-là trouve, sans doute, que c'est bien fait pour vous?

LA BRANCHU.

On m'a dit, en effet, que Théroigne était Brissotine et Girondiste!

LE CI-DEVANT MARQUIS DE SADE.

Pendant que les Girondins vous chassaient, elle nous tenait des discours pour les déifier.

LES TRICOTEUSES, *grondant.*

Oh!...

THÉROIGNE, *encore dans les vapeurs de sa vision.*

Place!... Faites-moi place!

LA BRANCHU, *marchant vers elle.*

Aussi vrai que Branchu s'est fait tuer le 10 août pour n'engraisser que les ogres de la Gironde, aussi vrai que, depuis lors, mes garçons et moi, nous crevons de faim, tu vas en passer par la justice des tricoteuses!

THÉROIGNE, *prise d'épouvante.*

Que me voulez-vous?

LA BRANCHU, *fixant sur elle un atroce regard.*

Tu t'en doutes peut-être?

THÉROIGNE, *ayant compris et affolée.*

Tuez-moi! Ne m'avilissez pas!

LA BRANCHU.

A genoux, la Girondine! à genoux!

(Les tricoteuses, avec des mines horribles, les mains brandies comme des battoirs, avancent d'un pas tragique.)

THÉROIGNE.

Oh! les monstres!... les monstres!...





ACTE VI

Une cour de la Salpêtrière. — A droite, un cabanon grillé. — A gauche et au fond, des corps de bâtiment percés, chacun, d'une voûte profonde qu'une grille termine. — Dans la cour, un arbre à gauche, et un banc de pierre ; à droite, une margelle de puits.

SCÈNE PREMIÈRE

Derrière la grille du cabanon on n'aperçoit qu'un peu du vêtement de Théroigne, effacée dans un coin. La Branchu ressort du cabanon, où elle a porté une écuelle; Brigitte achève de balayer la cour.

LA BRANCHU, BRIGITTE.

BRIGITTE.

La place est maintenant nette pour le beau monde que promène Monsieur le Directeur de

l'Hospice Impérial. Il ne traîne plus rien, madame Branchu, ni une feuille, ni un chiffon.

LA BRANCHU.

N'aurais-tu pas aussi toute une bibliothèque à enlever, si tu avais retourné la paillasse de la recluse? Allons, Brigitte! ne fais pas l'ignorante! *(Tirant quelques bouquins de la poche de son tablier.)* Voilà toute la paperasserie que j'ai dénichée : des imprimés de la fin du siècle dernier, qui racontent les circonstances dans lesquelles ont péri les différents chefs de la Révolution!

BRIGITTE.

Je vais vous dire, madame Branchu : Il y avait des moments où cette malade s'acharnait à m'interroger. D'abord, faute de savoir, je lui répondais n'importe quoi. Mais ça ne faisait pas son compte. Aussitôt, elle me persécutait de nouvelles questions; elle me mettait en contradiction avec moi-même; elle s'exaspérait... Alors, en vue de la satisfaire, de la calmer...

LA BRANCHU.

Joli moyen!... Il en résulte qu'à présent, de jour et de nuit, elle s'éveille en criant les noms

de ceux-là dont j'ai vu tomber les têtes. Elle les interpelle et, censément, leur réplique, avec toutes sortes de simagrées !

BRIGITTE.

Chaque fois que vous voudrez la faire redevenir tranquille, vous n'aurez qu'à vous montrer.

LA BRANCHU.

Comment cela ?

BRIGITTE.

Je n'oublierai jamais son allure en vous apercevant, quand, après une quinzaine d'années d'internement à divers endroits, elle nous fut amenée, il y a dix-huit mois, dans ce coin de la Salpêtrière.

LA BRANCHU, *avec rudesse et anxiété.*

Qu'est-ce que tu chantes ? A quoi donc veux-tu faire allusion ?

BRIGITTE.

Il n'y a pas lieu de vous fâcher. Je revois seulement les yeux injectés, les soubresauts, les hurlements de la femme qui nous était transmise par les Petites-Maisons. Là-bas, paraît-il, elle injuriait et menaçait tout le monde,

accusant ses gardes d'être des royalistes déguisés. Ici, dès qu'elle rencontra votre regard, un tremblement la prit. Elle recula sans tapage, le front bas, comme un animal dompté. C'était à croire qu'elle vous connaissait de jadis, et que vous aviez eu quelque occasion de lui faire peur.

LA BRANCHU, *gênée.*

Les folles ont des manières qu'on n'est pas tenu d'expliquer... Si je rappelle à celle-ci je ne sais quoi, tant pis! Ce n'est pas moi qui l'ai fait mettre dans le service où je gagne ma vie!

BRIGITTE.

Je voudrais vous demander quelque chose, madame Branchu. Mais vous avez des façons qui, moi aussi, m'effarouchent, quand parfois j'essaie de vous tirer un mot sur l'époque de la Révolution.

(Elle est allée emplir une cruche, que, tout en parlant, elle a portée au cabanon.)

LA BRANCHU.

De quoi s'agit-il?

BRIGITTE.

Il y en a qui disent que cette malheureuse a

perdu la raison pour avoir été fouettée par les tricoteuses en place publique?... Si c'est vrai, vous êtes d'âge à avoir entendu parler de cela, autrefois...

LA BRANCHU, *avec le souci visible de se disculper à ses propres yeux.*

Consulte, comme je l'ai fait, le médecin en chef. Il te répétera que personne n'a la puissance de donner la folie à personne. Les gens sont fous de naissance, attendant un prétexte à ce que la chose se déclare. Ou bien, de naissance, on ne devient jamais fou, ni folle, quoi qu'il vous arrive, quoi que l'on ait commis!... J'en suis un exemple!... Laissons les tricoteuses à ce qu'elles ont fait, sans y ajouter. Laissons tout cela!... *(Imposant sa volonté de changer de conversation.)* Qu'est-ce que tu colportais, il y a un instant, dans les cours, au sujet d'une nouvelle bataille?

BRIGITTE.

Oh! madame Branchu, le bulletin en est au *Moniteur!*... Nous venons de vaincre les Autrichiens... ou les Russes... ou les Prussiens... ou tous ceux-là ensemble. Je ne me remémore pas au juste avec qui Napoléon est en guerre

pour le moment. On s'est battu depuis l'aube jusqu'à la nuit noire. On ne se guidait plus, à la fin, que par les jurons et les cris funèbres de chaque pays. Et l'on se tuait sans se voir!

LA BRANCHU.

Malheur!

BRIGITTE.

C'est un beau succès, vous savez!... Dix mille ennemis, peut-être, ont mordu la poussière.

LA BRANCHU.

Malheur!... Malheur!...

BRIGITTE.

Comment!... toutes ces victoires de notre Empereur, ça ne vous enthousiasme pas?

LA BRANCHU.

Non!

BRIGITTE.

Voulez-vous que je vous dise, madame Branchu? Vous gardez, au fond de vous, une préférence pour le temps de votre jeunesse, qui était celui de la République.

LA BRANCHU.

Ha! la! la!... Je n'ai de préférence pour aucun gouvernement!... Les Suisses de Louis XVI ont tué mon mari. Le comité de Salut public fit arrêter mon frère, qui travaillait à l'imprimerie du « père Duchesne », et mon père, qui n'avait pas dénoncé un émigré dont il avait servi la famille : En moins d'un mois, le même régime de la Terreur, le même! guillotinait le vieux papa comme terroriste un peu tiède, et le jeune homme comme terroriste trop ardent... *(Avec un sanglot dans la voix.)* Il me restait deux fils qui n'avaient pas encore l'âge qu'on me les tuât sous Louis XVI ou sous Robespierre. *(Avec un rictus.)* Napoléon s'est chargé d'eux! Il les a emmenés l'un après l'autre, à des bouts opposés de la terre; et il les a fait tuer dans des pays si lointains, par des gens si éloignés, que leurs affaires n'avaient jamais pu regarder mes fils... ni même l'Empereur! Ainsi, ce que je sais de tous les gouvernements, c'est que les gens n'y comptent qu'autant que des bœufs; et ceux qui mènent les hommes, je les ai toujours vus les mener à l'abattoir!... Le jour où l'on me ferait maintenant crier : « Vive celui-ci! » ou « Vive celui-là! » tonnerre! il ferait chaud!...

BRIGITTE.

Gare!... voici les visites.

(La Branchu et Brigitte s'effacent dans un angle de la cour.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DIRECTEUR DE LA SALPÊTRIÈRE, UNE PREMIÈRE DAME, SIEYÈS, *entrant par la voûte de gauche.* UNE DEUXIÈME DAME.

PREMIÈRE DAME.

Oh! oui, monsieur le Directeur, nous sommes intéressées au plus haut point!

DEUXIÈME DAME.

La duchesse et moi, nous mourions d'envie de voir des folles. Mais, sans notre ami le comte Sieyès, nous aurions craint de vous paraître d'étranges personnes, en venant vous témoigner d'un caprice aussi bizarre.

LE DIRECTEUR, *naïvement.*

Oh! mesdames! ici l'on s'habitue à tous les genres d'idées.

PREMIÈRE DAME.

Qu'y a-t-il à voir dans cette cour?

LE DIRECTEUR, *désignant le cabanon.*

Je vous signale, là-bas, une créature qui eut son heure de célébrité : Théroigne de Méricourt.

SIEYÈS, *à part.*

Théroigne!

DEUXIÈME DAME, *interrogative.*

Théroigne?

SIEYÈS, *à part.*

Je la croyais morte!... *(Il va vers le cabanon et le fouille du regard, à une distance sage.)*

PREMIÈRE DAME, *au directeur.*

C'est bien à cette fille-là qu'il arriva... Voyons, je ne crois pas me tromper?... *(Un colloque d'explications se poursuit, à voix basse, entre les deux dames, le directeur et les infirmières.)*

SIEYÈS, *devant les barreaux, à part.*

Elle est donc là, cette image de la Révolu-

tion!... A ses débuts, fringante et belle, puis mégère horrible, et culbutée enfin dans le ridicule... Maintenant, en cage!

LE DIRECTEUR, *élevant la voix.*

Elle est dans une phase de lucidité relative... Nous allons la faire causer...

SIEYÈS, *vivement.*

A quoi bon!... Puisqu'elle repose, épargnons-là! Contentez-vous, mesdames, d'un coup d'œil sur cette misère. *(Les deux dames, suivies des infirmières, se portent devant le cabanon, où elles restent à chuchoter. Sieyès prend à part le directeur.)* Il est notoire que jadis, j'ai connu Théroigne... un peu. Cela n'a pas la moindre importance. Mais si, par une fatalité, à mon aspect, elle prononçait mon nom, vous devinez quels quolibets mes malicieuses compagnes tireraient de là pour en alimenter la Cour.

LE DIRECTEUR, *avec une respectueuse obligeance.*

J'imagine, monsieur le comte, que l'Empereur, à votre sujet, ne tolérerait pas la raillerie.

SIEYÈS, *avec une rancune bien profonde.*

Lui!...

LE DIRECTEUR.

Excusez si je me pique de quelques notions sur les événements contemporains. Mais qui a rappelé d'Égypte, au bon moment, le général Bonaparte? Qui a préparé le 18 Brumaire? Qui a dicté le texte même de la constitution du Consulat?

SIEYÈS.

Il n'y a peut-être plus que vous à m'accorder que c'est moi qui ai fait tout cela!

LE DIRECTEUR.

Oh! monsieur le comte, Sa Majesté a, par maintes preuves publiques, attesté ce que vous doivent les assises de son trône. Elle vous a fait attribuer, à titre de récompense nationale, le domaine de Crosne. Tous les bons Français, en outre, ont pu se réjouir de vous voir successivement nommé président du Sénat, grand-aigle de la Légion d'honneur et, récemment, comte de l'Empire.

SIEYÈS.

Mes détracteurs s'efforcent de gâter tout cela, en alléguant que j'ai collaboré, autrefois, avec les pires révolutionnaires!...

LE DIRECTEUR, *dans une protestation indignée.*

Les révolutionnaires n'ont pas eu de justicier plus rigoureux que vous! Dès l'année 1795, vous étiez à la tâche pour faire voter la grande loi de police, la loi martiale de l'an III, en vertu de laquelle furent exterminés les derniers jacobins, les derniers montagnards...

(En écoutant l'hommage qui lui est ainsi rendu, le front de Sieyès et son regard se sont couverts d'un voile sombre. Puis une autre pensée intérieure les éclaire furtivement.)

SIEYÈS.

Je ne sais si c'est l'atmosphère de ce lieu de démence, mais voici que je me laisse prendre à une curiosité malsaine : je voudrais, sans que cela dût se savoir, me retrouver un instant en présence de cette folle. Je voudrais m'aventurer dans les ténèbres de son âme, solliciter sa cervelle pour qu'il m'en vienne peut-être un léger frisson des choses que j'ai vues s'ensevelir dans l'histoire... Pouvez-vous me ménager un tête-à-tête avec Théroigne?

LE DIRECTEUR.

Rien de plus facile. Elle n'est pas méchante actuellement, si l'on s'abstient de la contredire.

Pendant que vos compagnes poursuivront la tournée, revenez sur vos pas : Théroigne sera seule.

SIEYÈS.

C'est cela. Tout à l'heure je reviendrai.

LE DIRECTEUR, *aux deux dames.*

Nous allons nous rendre ailleurs, mesdames, s'il vous plaît?

DEUXIÈME DAME, *avec soulagement.*

Oh! oui!... Bien volontiers!

PREMIÈRE DAME, *à la deuxième dame.*

N'est-ce pas?... *(Au directeur.)* A cause de ces barreaux, on pensait considérer une bête féroce... Mais elle vient de lever les paupières. Et, depuis lors, c'est un être humain, c'est une femme, qui a les yeux les plus tristes du monde!...

LE DIRECTEUR, *aux deux dames et à Sieyès, en indiquant le passage par la voûte du fond.*

Par là, je vous prie. *(A la Branchu.)* Montrez le chemin. *(Resté en arrière avec Brigitte.)* Allumez la lanterne... Le jour baisse. La lune est déjà levée. Cette visite n'en a pas fini. *(Brigitte a*

éclairé.) Vous allez ouvrir le cabanon, *(Indiquant la voûte de gauche.)* et vous retirer dans la loge.

(Le directeur sort par le fond. Brigitte remonte, au moyen d'une corde à poulie, la lanterne qu'elle a fait descendre, et sort par la gauche.)

SCÈNE III

THÉROIGNE, *seule.*

(Elle a bu, avec une soif bestiale, à même la cruche posée près d'elle. Elle pousse la grille derrière laquelle elle était enfermée et apparait dans un vêtement blanc, qui tient de la robe, de la simple chemise et du suaire. Les rayons de la lune illuminent son visage.)

Libre!... Je suis libre!... Ainsi, dès que je le voudrai, je puis m'en aller de Vienne... Oh! Sire! je n'oublie pas à quelle condition vous faites tomber devant moi les barreaux de cette prison. Je remplirai toutes vos instructions!... Je m'acquitterai, largement!... Je répéterai aux Français qu'il leur faut s'agenouiller bien vite aux pieds du roi Louis XVI. Sinon, son bon frère d'Autriche et son bon frère de Prusse tireront les oreilles des Parisiens jusqu'à les leur

arracher ! Je leur dirai cela. Je le leur dirai tant que j'aurai de forces !... *(Elle tend son attention vers des bruits qui ne sont encore perceptibles que pour elle seule.)* Les voilà déjà qui répondent !... *(La musique de la Marseillaise commence en sourdine.)* Tenez, Sire, écoutez ces voix !...

(A la cantonade, des voix chantent, qui semblent descendre des nuages :)

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Pour nous, Français, ah ! quel outrage !
Quel transport il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !

Aux armes, citoyens !

(Les voix de la cantonade s'évaporent dans le refrain.)

Quelle chanson que celle qui met ainsi debout un peuple tout entier !... Mais comment voudrait-on que la Royauté se chargeât de mener la Révolution à la victoire ?... Eh bien ! jetons le trône à bas !... C'est évident que tout est perdu, si l'on ne proclame pas, demain, la République !... L'insurrection partout est prête. Je l'entends qui marque le pas...

(Les voix, aériennes, reprennent à la cantonade :)

Monsieur Veto avait promis
D'être fidèle à sa patrie.
Mais il y a manqué.
Ne faisons plus quartier!

Dansons la Carmagnole!
Vive le son! Vive le son!
Dansons la Carmagnole!
Vive le son du canon!

Silence! on va se réunir ce soir chez Théroigne! *(Elle entend un bruit de tambour, dans le ciel.)* Rose, dépêche-toi! On bat déjà la générale par la rue de Tournon. Rose, éclaire la table de la salle à manger... *(L'ancienne salle à manger se dessine doucement, au second plan de la scène, dans un redan de la façade de pierre.)* Ah! la demeure est prête... Écoute encore, Rose : si le citoyen Sieyès vient, tu éviteras qu'il se rencontre avec personne avant que je lui aie parlé... Comment se fait-il que mes amis ne soient pas encore ici?... Leur serait-il arrivé malheur?... Oui! je me rappelais, il y a un moment, ce qui leur est arrivé... Je l'ai oublié... Non! je sais!... Oh! ils réussiront bien à venir tout de même : cette cloche des Cordeliers *(On entend le tocsin.)* fait assez de

vacarme pour réveiller les morts!... Holà! mes amis! que devenez-vous? L'heure sonne! *(Trois spectres entrent par la droite, sortant de la muraille. Ils portent leurs costumes de Conventionnels, mais décolorés, grisâtres; et ils marchent avec la rigidité qu'on peut rêver pour des hommes de pierre.)* Pétion!... Barbaroux!... Grangeneuve!... Oh! je suis bien aise de vous revoir!... Comme vous êtes pâles!... Ah! dame! vous revenez de loin!... *(Les conduisant vers la salle à manger.)* Vous trouverez là des sièges et de quoi vous remettre. Vous êtes les premiers; mais nos amis ne sauraient plus tarder. *(Aux ombres de Grangeneuve et de Barbaroux.)* Cette marque rouge que vous avez au cou, qui vous l'a faite? *(S'adressant, cette fois, à Pétion, aussi.)* Quels ont été vos meurtriers à tous les trois? *(Les trois ombres indiquent la gauche, par où apparaissent Camille Desmoulins, Chabot, Fabre d'Églantine et Danton. — Théroigne va au-devant de ceux-ci.)* Oui, c'est toi, Camille, par tes Pamphlets!... C'est toi, Chabot, qui as chargé de tes accusations tout le parti de ton ami Grangeneuve!... C'est toi, Fabre d'Églantine, qui as mortellement déposé contre les Girondins!... C'est toi, Danton, qui, du haut de la Montagne, as lancé sur eux les foudres et les rochers de ton éloquence!

Ne te détourne point! Je ne te demande pas de comptes : on les a rendus quand, soi aussi, on a jeté sa tête, en paiement, dans le panier de son!... Dites-moi, vous autres, lequel de nos amis, *(Elle désigne du geste la balafre au cou.)* à son tour, vous a coupé le cou? *(Les spectres, avant de passer dans la salle à manger, montrent du doigt un huitième spectre, qui vient par la voûte de gauche.)* Toi, Robespierre, toi qui avais servi de parrain à l'enfant de Camille Desmoulins!... Oh!... Et quel est encore celui de nos amis qui t'a poussé, toi-même, sous le couperet? *(Le spectre de Robespierre désigne du pouce, par-dessus son épaule, un spectre qui le suit.)* Oui!... Collot d'Herbois! tu as étouffé la voix de Maximilien sous ta sonnette de président, le 9 thermidor! Tu es allé, après cela, mourir de la déportation à Cayenne, dévoré par la fièvre. *(Une nouvelle ombre vient se joindre à celle de Collot d'Herbois.)* Gilbert Romme, le dernier échafaud de la Révolution s'est dressé pour toi! Mais il te restait un couteau! *(Romme montre sa plaie au flanc.)* Tu t'es libéré de la vie!... Pour vous deux, qui s'est chargé de dicter votre mort? Ah! vous n'avez pas besoin de répondre. Je l'ai lu. Je l'ai appris : c'est celui de nos amis qui n'est pas encore là!... Dès qu'il surviendra,

je vous l'enverrai. Mais disparaissez d'abord! *(Les deux derniers spectres vont rejoindre tous les autres.)* Ne choquez pas vos verres, ni vos dents. Il pourrait en prendre ombrage; il est si défiant!... *(La salle à manger se refait obscure. La façade de pierre reparait, à sa place. — Tendant l'oreille.)* J'entends des pas. Ce ne peut être que lui... *(Sieyès apparait en haut des marches, par la voûte du fond.)* Oui! c'est Sieyès!

SCÈNE IV

THÉROIGNE, SIEYÈS.

SIEYÈS, *stupéfait.*

Vous me reconnaissez?

THÉROIGNE.

Je t'attendais.

SIEYÈS, *de même.*

Moi?

THÉROIGNE.

Je t'ai mandé pour que tu apportes ton génie à la fondation de la République. Causons vite,

sans bruit. *(Indiquant la place où ont disparu les spectres.)* Ils sont tous là!

SIEYÈS.

Théroigne, faites un effort. Tâchez de ressaisir la réalité. Vous n'avez ici, auprès de vous, qu'un seul ami d'autrefois... Et je viens examiner s'il me serait possible d'améliorer votre sort.

THÉROIGNE.

Le serment que ceux-là sont en train de faire à la liberté ou à la mort, tu peux t'y fier. Ils le tiendront, je te le garantis. S'ils ne triomphent pas, ils mourront... Veux-tu les rejoindre dans cette pièce où tu les vois?...

SIEYÈS.

Je ne vois qu'une façade de pierre et de fenêtres grillées.

THÉROIGNE, *impérieusement.*

Là!... devant toi!... Il y a les plus rudes ouvriers de la Révolution : Desmoulins, Robespierre, Danton, Barbaroux...

SIEYÈS, *doucement.*

Les hommes qui portèrent ces noms se sont perdus par les plus funestes excès!

THÉROIGNE.

Qu'est-ce qui te prend, ce soir, de faire le dégoûté? Je t'ai entendu approuver la prise de la Bastille, la prise des Tuileries... Laisse un peu que je m'y retrouve... Tu as voté la mort du Roi. Tu as ainsi donné le branle à la machine qui coupe les têtes... Allons! viens! Tu peux figurer à la table des hôtes parmi lesquels je te convie.

SIEYÈS.

Pauvre Théroigne! Vous songez donc toujours à ce tas de gens qui n'existent plus!

THÉROIGNE.

Vraiment!... Et toi, est-ce que tu existes?... *(Elle lui prend les bras, qu'elle tâte jusqu'à l'extrémité des doigts.)* Oui! tes mains ne sont pas froides! *(Elle approche son visage de celui de Sieyès.)* Tu souffles de la chaleur! Tes yeux brillent!... Malédiction! Que fais-tu donc ici?

SIEYÈS, *pressé de se dégager.*

Ma présence vous agite... Dans l'intérêt de votre santé, il vaut mieux que je m'éloigne...

THÉROIGNE.

Non! Reste!... Mets de la lumière dans ma

tête! Aide-moi à tout me rappeler, à tout comprendre! à tout savoir!... Quel a été ton rôle? quelle a été ton œuvre, pendant que les autres mouraient?

SIEYÈS, *après un long temps, avec l'expression des grandes difficultés franchies.*

J'ai vécu.

THÉROIGNE.

Alors, la Liberté n'a plus eu de fils que toi pour la garder aussi vivante... Qu'en as-tu fait?

SIEYÈS.

Laissez cela!... Laissez-moi!...

THÉROIGNE.

Tu trembles!... Tu fuis! Tu ne veux pas dire!... Ah! les couleurs de ton visage répondent pour toi! *(Montrant, de l'index, la façade de pierre.)* Ceux-là, qui sont morts, ne portent pas seulement, sur leur face blême, le deuil de leur propre vie; ils attestent que la liberté s'est enterrée avec eux... Toi, tu es vivant, tu es gras, tu peux montrer le sourire des bouches bien nourries par les abjurations, les complaisances, les bénéfices! *(Elle ne cesse de marcher vers lui, qui recule.)*

SIEYÈS, *acculé à la margelle du puits, et y tombant assis.*

Théroigne, calmez-vous !... Taisez-vous !

THÉROIGNE, *le saisissant par un pan d'habit.*

Toi, tu es vêtu de riches étoffes ! Et nous n'avons que des guenilles pour nous couvrir, nous tous qui sommes morts ! *(Les convives reparaissent et viennent encadrer Théroigne de leurs formes spectrales.)* Regarde-les autour de moi ! regarde tout ce monde glacé qui te dévisage et se détourne !

SIEYÈS.

Vos mirages, vos hallucinations vont vous rejeter dans les pires fureurs !...

THÉROIGNE.

Venez donc, vous aussi, tant que vous êtes, qui, de votre sang, avez généreusement fécondé la terre de liberté, pour des moissons futures ! Venez, vous de quatre-vingt-treize et de quatre-vingt-quatorze ! qui vous êtes entr'égorgés pour un même idéal, vous immolant, les uns les autres, à votre foi terrible !

SIEYÈS.

Théroigne !... Vous allez vous faire lier dans la camisole de force !

THÉROIGNE.

Venez, mes camarades, avec vos têtes tranchées, avec vos corps poignardés, venez faire honte à ce survivant !

SIEYÈS.

Folle !... Folle !...

THÉROIGNE.

Venez, les exécutés, les suicidés, les assassinés ! *(Durant leur appel, des spectres entrent successivement de toute part.)* Venez, Brissot ! Buzot ! Vergniaud ! Valazé ! Gorsas ! Basire ! Guadet ! Rabaut Saint-Étienne ! Gensonné ! Saint-Just ! Lepelletier-Saint-Fargeau ! Marat ! Hérault de Séchelles ! Couthon, sur tes béquilles !... Venez, Ducos ! Manuel ! Robespierre-le-Jeune ! Fondrède ! Condorcet !... Et puis encore !... Et puis encore !... Et puis encore !... Tous ! tous ! tous !... Venez bannir ce vivant de votre assemblée sans regard et sans voix !... Chassez-le de la grande Convention nationale, où l'on n'était pas digne de siéger quand on n'y est pas mort !...



TABLE



TABLE

Le Dédale 1

Théroigne de Méricourt. 219



Achevé d'imprimer

le premier juillet mil neuf cent quatre

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

2. — 4103.